

LAURENCE CAMIGLIERI

CONTES ET LÉGENDES DU LYONNAIS

DE LA BRESSE ET DU BUGÉY



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

**CONTES
ET LÉGENDES
DU LYONNAIS
DE LA BRESSE
ET DU BUGEY**

*Par
Laurence Camiglieri*

*Illustrations de
Jean Giannini*

Éditions : NATHAN

LÉGENDE DE LA BRESSE

Bigorne



U temps jadis, il y avait en Bresse un méchant seigneur qui faisait endurer toutes les vexations possibles et imaginables aux pauvres gens placés sous sa dépendance. Il leur refusait même la faculté de ramasser le bois mort dans ses forêts. Or, toutes les forêts des alentours, lui appartenaient, si bien qu'il ne restait aux infortunés manants que la ressource des bouses de vaches à faire sécher en guise de combustible.

Sur les terres de ce seigneur vivait un tenancier nommé Bigorne, qui, avec sa haute taille, sa barbe et ses cheveux noirs, avait je ne sais quoi de fier et d'élégant qui déplaisait fort au seigneur, lequel était trapu et laid. Plus d'une fois, il pénétra chez Bigorne, à l'improviste, dans l'espoir de le

prendre en défaut, et fit pleuvoir dru sur son dos les amendes, quand ce n'étaient pas les coups.

Un jour, le châtelain chassait dans ses forêts, alors que Bigorne préparait son repas sur un feu de branches flambant haut. Tendant l'oreille, il perçut soudain les aboiements des chiens et les cris des chasseurs. Sans perdre une minute, il éteignit le feu, dispersa les braises, les recouvrit de cendres, puis, posant la marmite au centre de la cuisine, il se saisit d'un fouet dont il cingla le récipient avec une vigoureuse conviction. « Maintenant, mon maître peut venir », se dit-il.

Et le maître vint en effet chez son tenancier.

— Que fais-tu là ? s'écria-t-il.

— J'use de ce moyen pour faire cuire ma soupe, répondit Bigorne en soupirant. Monseigneur sait parfaitement que je ne puis me procurer du bois.

— La soupe est-elle déjà chaude ?

Soulevant le couvercle de la marmite, le noble visiteur, ébahi, constata que l'eau était sur le point de bouillir.

Alors, le soir même, il manda son cuisinier et lui ordonna d'avoir à procéder ainsi à l'avenir.

Qui fut penaud ? Ce fut le seigneur lorsqu'il vit le résultat. Il entra dans une grande colère et jura que Bigorne payerait cher sa facétie.

Mais ce n'était point tout de promettre vengeance, encore fallait-il trouver le moyen de l'exécuter et le seigneur manquait d'idées.

Il alla, comme de coutume, à la chasse, tout fier de pouvoir se vanter qu'il possédait seul le droit de chasse sur

toute l'étendue de ses propriétés : battues, chasses au faucon, chasses à courre, il en profitait largement. Mais malheur à qui s'avisait de toucher au gibier ou même de l'effaroucher ou de le déranger !

Or, en passant à l'orée d'un bois, le seigneur aperçut une vache étique.

— À qui est-elle ? demanda-t-il.

— À Bigorne, Monseigneur, et c'est même là tout son bien.

— A-t-elle besoin de venir ici, cette maudite vache, risquant de faire peur aux lapins de garenne si nombreux dans les taillis ? dit le seigneur. Qu'on l'abatte sur l'heure.

Et le seigneur pensait que Bigorne serait bien ennuyé.

Certes, Bigorne le fut, ennuyé. Et encore dut-il présenter ses excuses au châtelain pour les incartades de la pauvre bête. Mais Bigorne réfléchit et s'avisa qu'il pourrait tirer profit de sa mésaventure.

— Monseigneur me permettrait-il de prendre la peau de ma vache ? dit-il.

— Pourquoi pas ? Il est bien entendu que sa chair est réservée pour mon chenil. Emporte la peau, Bigorne, dit le seigneur, je me demande bien ce que tu pourras en faire.

Bigorne remercia.

Et dès le lendemain, il se rendit à la foire de la ville voisine. Le chemin qui y menait passait par un bois. Bigorne marchait tranquillement au milieu des grands arbres, en sifflant l'air d'une mélopée, quand tout à coup, il aperçut, à l'ombre d'un taillis, des voleurs occupés à partager un quelconque butin. Reculer, il n'y fallait point

songer, les malandrins eussent tôt fait de le rattraper. Alors Bigorne, qui était aussi brave que malin, en un clin d'œil, s'affubla de la dépouille de la vache, adaptant les cornes sur sa tête, et il s'élança sur les voleurs. Ceux-ci, à cette effrayante apparition, crurent au diable en personne et décampèrent lestement, en poussant des cris aigus, abandonnant sur place butin et tout ce qu'ils possédaient.

Je vous laisse à penser si Bigorne fut content et se hâta de remplir ses poches de pièces d'or. Car il y en avait une quantité incroyable. Si grande qu'il dut faire plusieurs voyages. Ensuite, il les enfouit dans une cachette dont lui seul connaissait l'endroit.

Bigorne fut ensuite pris du désir d'évaluer le montant de sa fortune.

Il faut savoir qu'en ce temps là, les grains et autres denrées ne devaient s'estimer qu'à la mesure du seigneur, lui seul en était le détenteur et percevait un droit pour son usage.

Bigorne se présenta donc chez le seigneur, et quand il eut dit qu'il voulait la coupe, celui-ci pensa : « Qu'est-ce que ce farceur de Bigorne peut bien avoir à mesurer ? »

— Attends un instant, ordonna-t-il au tenancier.

Et il parla à l'oreille d'un valet, qui sortit et rentra bientôt avec le boisseau, dont il avait enduit le fond de glu, ainsi que lui avait commandé son maître.

Quelques jours après, Bigorne rapporta la mesure ; une pièce d'or y était restée, collée dans la glu.

— Quoi ! dit sévèrement le seigneur. C'est pour mesurer des pièces d'or que tu m'emprunes ma coupe ? Vas-tu

m'expliquer...

— Tout de suite, Monseigneur, répondit Bigorne qui ne perdait jamais la tête. C'est le prix du cuir de la vache que vous m'avez tuée. J'en ai trouvé plusieurs boisseaux d'or à la ville où je l'ai vendu, un jour de foire.

— Comment, tu oses... s'écria le seigneur, ce n'est pas vrai...

— Vous avez la preuve, notre maître.

Le soir même, le seigneur donnait ordre à son intendant de faire abattre toutes les bêtes à cornes de ses écuries et d'en aller vendre le cuir à la ville. « Je vais avoir des monceaux d'or, se disait le châtelain en se frottant les mains. Mes vaches sont nombreuses, belles et grasses, leur cuir vaudra certainement bien davantage que celui de la pauvre vachette de Bigorne. »

Qui fut penaud ? Ce fut encore le seigneur lorsqu'il eut le résultat de l'opération. Vite, il commanda qu'on arrête Bigorne et qu'on le traduise en justice.

Quand Bigorne vint au château où siégeait le tribunal, il vit le seigneur, qui avait droit de haute, moyenne et basse justice, assis sur une chaise élevée, entouré de quelques personnes graves et dignes. Tout de suite, le seigneur prononça la sentence, qui fut la peine de mort, et le supplice, une noyade dans la rivière d'Ain, au lieu dit « le Virieu », un tourbillon sans fond où tout ce qu'on jette ne reparaît jamais à la surface.

Le prévôt du château fut chargé de l'exécution immédiate.

Il sortit donc du village avec un âne au dos duquel se

trouvait le pauvre Bigorne, cousu dans un sac, ce qui ne l'empêchait pas de se démener comme un beau diable.

D'une voix aussi forte que la voix d'un bœuf, il ne cessait de dire :

— Non, je ne les prendrai pas, ces cent écus ! Non, je ne les prendrai pas, ces cent écus !

Il fallait que son gardien fût bien distrait pour ne point prêter attention à de telles paroles.

Le lieu du supplice était à une bonne heure de marche, et, en cours de route, il eut soif et entra dans une auberge pour se désaltérer, tandis que Bigorne continuait ses protestations :

— Non, je ne les prendrai pas, ces cent écus ! Non, je ne les prendrai pas, ces cent écus !

Par bonheur, passa un charretier qui conduisait trois chars de blé. Il s'arrêta :

— M'est avis que quelqu'un parle ici... Que dit-il ? Prendre cent écus ?... Mais que faut-il faire pour cela ?

— Rien de plus facile, répondit Bigorne : prendre ma place et avant une heure, vous serez servi.

Le charretier accepta. Et Bigorne délivré, cousit consciencieusement le charretier en son lieu et place. Puis il prit le fouet, et emmena les trois chars de blé.

Le prévôt du château, après force rasades, se remit en route et s'acquitta de sa mission en laissant aller le singulier colis au plus profond du « Virieu ».

Quelle ne fut pas sa stupéfaction, à son retour, de se trouver en présence de Bigorne, oui, d'un Bigorne bien vivant, qui rangeait ses trois chars de blé au bord de la

rivière. C'était le diable que cet homme-là !

Comme le prévôt le devait, il alla avertir son maître, qui ne voulait pas le croire et s'empessa d'accourir pour vérifier le fait par lui-même.

Le seigneur écarquilla les yeux, il se les frotta, et quand il fut bien sûr qu'il ne rêvait pas, il s'approcha de Bigorne.

— D'où viens-tu donc avec ce chargement de blé ? lui dit-il.

— Je viens d'où vous m'avez envoyé, Monseigneur.

— Explique-toi plus clairement.

— Voilà : au fond de la rivière, la reine des poissons, dont les greniers sont approvisionnés au-delà de ce que l'on peut dire, m'a remis ce chargement et elle en a d'autres à la disposition de celui qui les voudra aller quérir par le même chemin. Si vous vouliez bien vous pencher. Monseigneur, là, au bord de l'eau, vous apercevriez tout au fond, des chars tout pareils à ceux-là.

Et, en effet, dans le miroir de l'eau, des chars tout préparés semblaient n'attendre qu'un conducteur.

Fut-ce de son propre mouvement ou Bigorne lui prêta-t-il la main, le méchant seigneur se pencha si bien qu'il fit un plongeon et personne ne le vit reparaître en Bresse.



La vouivre de Jasseron



L faisait froid ; la nuit recouvrait la Bresse que traversait une bise sifflante. Autour de la cheminée, où la vaste marmite, suspendue au-dessus de la flamme, laissait exhaler une délicieuse odeur de gaudes, des enfants écoutaient leur grand-père raconter des histoires de vouivre. Il en était une en particulier, celle de la vouivre de Jasseron, qu'il récitait volontiers.

Cette légende remontait fort loin dans le temps, à cette époque où la « vouivre », ou fée-serpent, dormait près des fontaines...

Or, à Jasseron, une vouivre indépendante et fière avait établi domicile près d'une caverne dont elle gardait l'entrée. Tout le monde, au village, le savait sans jamais l'avoir vue ni surtout surprise pendant son sommeil pour lui prendre l'escarboucle qui brillait à son front. C'eût été, paraît-il, un gage de bonheur pour toute l'existence.

À cette époque vivait à Jasseron une pauvre veuve qui avait bien du mal pour élever ses enfants. Elle gagnait péniblement sa vie à blanchir le linge des gens du village, tout en jeûnant et faisant carême plus souvent qu'à son

tour.

Un soir, après de longues heures passées au lavoir, elle s'était laissée choir, brisée de fatigue, sur une chaise. Et si grandes étaient sa lassitude et son amertume qu'elle s'endormit, son bébé dans les bras.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, la lune accrochait des lueurs aux pointes des bouleaux et des peupliers et les étoiles scintillaient dans le ciel. Mais pour la veuve, cela n'offrait rien d'intéressant ; rien, ni le va-et-vient de quelques passants à cette heure tardive, ni le silence de cette nuit, silence qui semblait plein d'attentes, car c'était la veillée de Noël. La veuve savait qu'elle ne pourrait donner à ses enfants qu'un bien maigre repas et cela l'empêchait de penser à autre chose qu'à sa misère.

Minuit sonna au clocher de Jasseron.

Sommeillant à demi, la veuve se leva et sortit sur le pas de sa porte, portant son bébé endormi au creux de son épaule. Elle tendit l'oreille : un bruit singulier lui parvenait et, grandissant, paraissait venir de la caverne de la vouivre, là-bas, à main droite. La veuve pensait aux choses que l'on racontait, en Bresse, en cette nuit de la Nativité : au moment de l'élévation, à la messe de minuit, toutes les bêtes, dans les étables, se mettaient à genoux pour adorer l'Enfant-Jésus. Or, ce n'était pas encore le moment de l'élévation.

Presque machinalement, la veuve se dirigeait vers le bruit étrange et elle arriva bientôt devant la caverne. Elle sentit alors ses jambes se dérober sous elle : la pierre qui y donnait accès se déplaçait lentement, virant sur elle-même.

Sous la lueur blafarde de la lune, l'entrée de la caverne se dévoilait à présent, et, poussée par Dieu sait quelle force ou quelle curiosité, la veuve s'y précipita, portant toujours son bébé dans les bras.

Immobile, les yeux hagards, elle contemplait, sous mille lumières qui les faisaient étinceler, des pierres précieuses, des bijoux, de l'or par monceaux. Alors, déposant son enfant à terre pour être plus à l'aise, aussi vite qu'elle le put, elle remplit ses poches, retroussa son tablier en forme de panier pour le garnir à son tour...

— Me voilà riche pour le restant de mes jours, dit-elle toute joyeuse. Mes enfants n'auront plus besoin de rien.

Aussitôt, elle entendit un sifflement, et vit la fée-serpent qui se dressait et riait.

La veuve fit un bond en arrière, laissa tomber son tablier et tout ce qu'il contenait.

La fée prononça alors ces mots :

— Dans une seconde va sonner le deuxième coup de minuit à l'horloge de la paroisse. Écoute bien : si tu ne veux pas demeurer ma prisonnière, sors d'ici aussi rapidement que te le permettent tes jambes.

La veuve ne se le fit pas dire deux fois et, toute tremblante, se retrouva dehors.

Une seconde fois, minuit tintait au clocher de Jasseron. Mais que se passait-il devant la caverne ?

La pierre oscillait avec son bruit étrange, effaçant toute clarté, toute entrée, forme gigantesque et indécise dans la nuit où courait un dernier frémissement.

Ce fut alors seulement que la veuve se souvint : dans

l'autre magique était resté son enfant.

Elle se mit à crier comme une folle :

— Laissez-moi entrer de nouveau pour reprendre mon fils que j'ai oublié.

— Trop tard ! Le deuxième coup de minuit est passé, répondit la vouivre.

— Mais alors que va devenir mon bébé ?

Dans le silence, il n'y eut que le rire de la fée insensible et les sanglots de la pauvre maman.

Celle-ci revint le lendemain. Les jours suivants. Et toujours elle suppliait la gardienne de la caverne de lui rendre son fils.

La porte demeurait fermée par la pierre.

— Ouvrez-moi, répétait la veuve désespérée, qui demandait aussi :

— Comment se porte mon bébé ? S'ennuie-t-il ? Boit-il son lait ?

Parfois, la vouivre lui répondait par un sifflement moqueur, lui signifiant qu'elle n'aimait guère les importuns.

Un jour, la veuve eut l'idée d'apporter du lait.

— Qu'ai-je besoin de cette boisson ? dit la fée.

— C'est pour nourrir mon fils.

Et la fée prit le lait.

Ce ne fut que l'année suivante, à la Noël, que la veuve put pénétrer à nouveau dans la caverne aux trésors.

La fée lui dit :

— Que cherches-tu ?

— Mon fils.

— Tiens-tu beaucoup à le revoir ?

— Je donnerais ma vie pour lui...

Et les yeux éblouis de la veuve virent alors l'enfant, plein de beauté et de force. Riant et pleurant à la fois, elle le pressait contre elle, mais la vouivre lui recommanda :

— Sors d'ici au plus tôt, car le deuxième coup de minuit est sur le point de sonner au clocher. Ta maternelle insistance m'a touchée, et j'ai pris soin de ton enfant, mais...

La veuve n'entendit pas la suite, car elle était déjà dehors avec son fils, son plus cher et son seul trésor.

En évoquant cette légende devant ses petits-enfants, le grand-père avait dans les yeux une immense tendresse. Sa figure, tannée par le soleil et la bise, se ridait un peu plus et personne ne doutait que lui aussi aurait tout donné si pareille aventure lui était arrivée.

Le voyage



U temps jadis, tout n'était pas rose, tant s'en faut. Il y avait, au village de Manziat, le sire de Niermont, Guy l'Enchaîné, d'humeur querelleuse et peu facile à apprivoiser. Plus d'un avait eu maille à partir avec lui, mais il en voulait surtout à son voisin, Guichard d'Anthon.

Guichard, de son côté, n'était point doux et ignorait la sagesse de laisser chacun agir à sa guise et le monde rouler sa bosse à la volonté de Dieu.

Si bien qu'en ce mois d'août 1130, les deux voisins, le cœur plein de haine, ne rêvaient que sang et carnage.

Ce jour-là, assis sur les remparts de la poype (en Bresse, espèce de lieu fortifié, établi sur un amoncellement de terre rapportée), Guy l'Enchaîné regardait les lueurs sinistres d'un incendie qui illuminaient l'horizon. Tout le hameau de Champhant brûlait et ceci était une représaille de Guichard d'Anthon.

Guy était furieux et formait des projets de vengeance. Quelques villageois de Champhant, à demi-nus, accourus en toute hâte, l'entouraient ainsi que les serfs convoqués par ses ordres. Il demanda si tous les serfs se trouvaient là.

— Il manque encore ceux du hameau de Boys, lui fut-il répondu, car ceux-ci ont une revanche à prendre et se préparent en conséquence. Tenez, voyez-vous la longue file de faux et de fourches qui brillent dans le sentier, et qui deviendront de terribles armes ? Ce sont les serfs de Boys qui arrivent...

Des chars attelés de bœufs suivaient ; ils avaient retardé la marche des hommes, qui comptaient bien, à défaut de bétail, se dédommager sur les meubles, portes ou fenêtres. Tout avait sa valeur, en ce XII^e siècle, siècle de misère et de guerre, et la proximité de la terre du seigneur conservait un avantage que l'on appréciait, quitte à le payer plus tard.

Sans perdre de temps, le sire de Niermont ordonnait ses hommes pour la bataille, s'assurait que chacun était prêt, et qu'au sac pour le pillage, on avait joint les armes. Il parlait fort et, chose étonnante en ce pays de gens calmes et réfléchis, l'agitation s'emparait aussi bien des corps que des esprits. Guy n'eut que le temps de les passer tous en revue, déjà le guetteur faisait des signes.

— Qu'est-ce donc ? s'inquiéta le sire de Niermont.

— Un religieux qui vient ici.

Le visage de Guy se rembrunit.

— Qu'on l'introduise, dit-il pourtant.

Et il alla au-devant de son visiteur.

— Que la paix du Seigneur soit avec vous, dit celui-ci, qui n'était autre que le Prieur de Bâgé.

— La paix de Dieu, je la souhaite comme vous. Révérend, répondit Guy l'Enchaîné, mais nous sommes en guerre.

— Je le sais, mon fils. J'ai appris vos difficultés avec votre

voisin, Guichard d'Anthon.

— Et quel bon vent vous amène, Révérend ?

— N'est-ce point en ce moment la moisson ? J'aime évaluer les germes de blé, songeant au pain de la future année...

— Tout est brûlé, saccagé, et le sera encore davantage...

— Alors, disons que je suis venu pour limiter les dégâts et tenter de ramener cette paix de Dieu.

— Trop tard ! Il reste peu de temps avant la trêve de l'Avent...

— Qui sait ?

— La victoire ne m'est pas encore acquise.

— Vous ne voyez que la vengeance, sire de Niermont. Réglez à l'amiable.

— Impossible. Sans doute connaissez-vous la cause première du conflit : un de mes serfs, Jean Lourin, a été battu et gravement blessé au Pardon de Pommier par des gens de Guichard d'Anthon. De plus, je dois prendre ma revanche du sac et de l'incendie de Champhant.

— Mon fils, n'est-ce point vous le premier qui avez brûlé Chanay ?

— Certes, mais je vous le répète, Jean Lourin, mon serf, a été battu...

— Nous n'en finirons pas, interrompt le Prieur de Bâgé. Au nom de la Sainte Église, je vous ordonne donc un voyage (en Bresse, on dit voyage pour pèlerinage) aux reliques des bienheureux apôtres, c'est-à-dire à Rome.

Guy l'Enchaîné tressaillit.

— Si je partais en voyage, qui protégerait mes terres ? dit-

il. C'est loin, Rome. Bien plus loin que le Rhône, n'est-ce pas ?

— Assurément. Mais on proclamera la trêve de Dieu et j'imposerai un voyage à votre ennemi, Guichard d'Anthon.

— Si Guichard consent à partir, je partirai aussi. La guerre ne sera reprise qu'après notre retour.

Recommencer la guerre ! Le Prieur de Bâgé se serait arraché les cheveux s'il n'avait porté tonsure. De colère, il coupa une fleur qui se trouvait à portée de sa main en murmurant : « Non, non et non. »

Puis il donna la fleur à Guy l'Enchaîné :

— Les haines s'oublent, dit-il. Partez et vous verrez...

— Eh bien, Révérend, nous verrons.

Le Prieur de Bâgé, satisfait, s'empressa d'aller trouver Guichard d'Anthon, à qui il tint à peu près le même langage. Et de celui-ci aussi, il obtint la promesse d'un voyage.

Huit jours plus tard, les deux ennemis se préparaient à partir pour Rome.

Guy l'Enchaîné se mit en route le premier. Son bâton de pèlerin à la main, pour que tout fut fait dans les règles et même au-delà, il mendiait son pain, donnant aux pauvres ce qu'il avait de trop. Il dormait à la belle étoile et quand il entendait les oiseaux souhaiter le bonjour à l'aurore, il reprenait sa marche.

Après des jours et des jours, et avoir traversé le Lyonnais, domaine des Archevêques, et des villes et des bourgs et des villages, et Nîmes et Arles dont les amphithéâtres lui apparurent comme des poypes, il parvint à la forteresse de

Fraxinet, près du golfe de Saint-Tropez, où les Sarrasins avaient opéré tant de razzias et finalement en avaient été chassés, grâce au courage de ses pères sous le commandement du comte de Provence, Guillaume, descendant de la maison de Bourgogne. Quelques gendarmes bressans y étaient restés.

Or, ce soir-là, en faisant leur ronde au clair de lune, ces gendarmes avisèrent quelque chose ou quelqu'un d'insolite.

Ils se dirigèrent aussitôt vers lui, croyant à un malfaiteur cherchant à s'introduire dans la cour du château.

— Qui va là ? crièrent-ils comme c'était l'habitude.

Guy répondit en se présentant, redoutant d'être jeté en prison. Mais les Bressans, l'ayant reconnu, sur-le-champ lui ouvrirent la porte, l'emmenèrent dans un bel appartement et lui donnèrent à souper. Ils le traitèrent comme le seigneur qu'il était et le pressèrent de demeurer dans le fort, au moins jusqu'au matin.

Quand on vient d'accomplir à pied une pareille équipée, on est bien aise de se reposer un peu, et puis rencontrer des compatriotes est réconfortant. Car Guy l'Enchaîné se sentait angoissé : s'il ne redoutait pas les tempêtes en Méditerranée – il avait connu les tempêtes sur le lac des Échets et même sur le Rhône – il se demandait par quel moyen il trouverait à mendier son pain sur la grande mer ?

— Pourriez-vous me renseigner ? dit-il aux gendarmes.

Ceux-ci, qui n'avaient jamais quitté la terre ferme mais rêvaient parfois d'aventures, lui proposèrent de le remplacer.

Guy hésita ; puis après réflexion :

— Je me sens maintenant tout dispos, dit-il, je vais donc gagner Marseille et là, j'aviserais...

Ah ! s'il avait pu savoir ce qui l'attendait.

D'abord il n'en crut pas ses yeux, tant la Méditerranée le surprit, l'éblouit. Son immensité, sa lumière éclatante le laissèrent au comble de l'émerveillement et lui firent l'effet d'un royaume magique. Mais pénétrer dans ce royaume l'effrayait. « Bah ! se dit-il, je m'embarquerai plus tard. »

Et il se mit à parcourir Marseille, son port ; il trouva des distractions multiples qui le conduisirent à jouer à des jeux d'adresse et de hasard où il gagna des sommes énormes avec lesquelles il se procura de riches costumes et des mets délicats. Bientôt, il en vint à oublier son pèlerinage, les circonstances qui l'avaient amené, s'oubliant lui-même dans une fête perpétuelle. Par malheur, ou par bonheur, il perdit un jour au jeu tout ce qu'il avait gagné et se sentit brusquement las de cette existence futile. Il songea enfin à son devoir.

Il avisa donc une nef à trois ponts, deux mâts et six voiles, parmi les nombreuses galères qui mouillaient dans le port. Il demanda si on voulait bien de lui comme passager et si la destination de la nef était Gênes ou Ostie ? Il eut beau répéter trois ou quatre fois ses questions en langue d'oïl – sa langue –, il ne put obtenir de réponse, sinon des signes par lesquels l'équipage, composé d'hommes de langue d'oc, tentait de lui faire admettre qu'il ne le comprenait pas. Croyant qu'on se moquait de lui, Guy l'irascible, se laissa emporter par la colère et ce fut sous les

rires et les quolibets qu'il dut faire demi-tour, et recommencer son expérience ailleurs, hélas ! sans plus de succès.

Le Bressan est tenace.

Guy l'Enchaîné continua donc à se promener sur le port, désolé du temps ainsi perdu et maudissant celui qu'il avait employé à s'amuser. Mais la patience est souvent récompensée, et un matin, errant bravement au bord de la mer, il entendit soudain le langage de sa province. Par hasard se trouvaient là, sur une nef, deux mariniers, deux Bressans de Bourg, qui devisaient sur la forêt de Seillon, du doux climat de la Bresse, de ses fraîches matinées et de ses brouillards.

Guy tressaillit de joie et, s'adressant à eux :

— Pourriez-vous me dire pour quel port ce bateau est frété ?

— Ostie, répondirent les deux mariniers, tout aussi étonnés que Guy d'entendre la langue d'oïl.

Et, quelques heures plus tard, après avoir choisi sa classe sur la nef, la plus inconfortable, celle du deuxième entrepont, le sire de Niermont naviguait, pour la première fois de sa vie, sur la mer. C'était justement le jour de la Saint-Nicolas, le saint patron de Bourg, et les deux mariniers lui apportèrent des gaufres. « Je pourrai, tous les jours, mendier mon pain auprès du gargotier, se disait Guy l'Enchaîné, et rappeler des souvenirs de la Bresse. N'est-ce point ici, sur cette nef, comme une seconde patrie ? » Et quelle ne fut pas sa surprise, quand le soir de ce jour mémorable, il put évoquer Rome, avec les deux Bressans,

deux vieux loups de mer, qui avaient roulé leur bosse un peu partout, en Méditerranée.

Le lendemain, ceux-ci oublièrent complètement de lui donner des conseils de prudence, les nuages s'amoncelant, et ne parlèrent que du retour, dans leur calme et douce Bresse.

Or, le vent se levait, violent, et Guy éprouva, très vite, les premières atteintes d'un mal inconnu, le mal de mer. Son cœur se soulevait. Tout ce qui l'entourait lui apparaissait moins net, même les hommes qui pliaient les voiles en toute hâte et s'affairaient autour de lui.

Haletants, ils lui crièrent :

— C'est la tempête ! Ne restez pas sur le pont, une vague peut vous emporter.

Guy, bien qu'effrayé, songeait aux tempêtes qu'il avait vues sur le lac des Échets ; or, celle-ci était tout autre, infiniment plus dangereuse. Pourtant, il crut inutile de quitter le pont, ou plutôt ne voulut point paraître peureux, et s'accrocha, tant bien que mal, à un mât. Mais une minute plus tard, le vent le projetait à terre, et il roulait sur lui-même, comme un tonneau. Juste au moment où il allait sauter par-dessus le bastingage, un marinier le retint et le porta, évanoui, dans des lieux plus sûrs.

Par bonheur, ce n'était pas une très grosse tempête, comme en connaît parfois la Méditerranée, et Guy l'Enchaîné entendit bientôt un gai refrain en langue d'oc, venant du timonier à la barre, qui chantait sa joie après avoir connu les affres de l'inquiétude. Avec le calme revenu, la barque filait sans trop de heurts. Nécessité aidant, Guy

était de retour sur le pont, mais se faisant de si amers reproches qu'il aurait tout donné pour ne pas avoir péché contre la foi, à Marseille, violé son vœu et oublié son devoir.

« Ah c'est à cause de moi que tout l'équipage a connu un tel péril, se disait le pauvre homme. » Il se trouvait bien malheureux, se demandant comment expier, quand un matin, il s'éveilla avec une idée lumineuse ; il voulut tout de suite la mettre à exécution.

— Pendant que nous naviguons, dit-il à l'écrivain attaché au navire, chargé de tenir le registre sur lequel étaient les noms des passagers, les événements de la traversée et les dernières volontés des mourants, voudriez-vous certifier, par un acte, que j'affranchis deux de mes serfs, Guillaume Dubois et Jean Lourin, première cause de la guerre avec Guichard d'Anthon, mon voisin ?

— Soit, dit l'écrivain et il rédigea un acte en bonne et due forme.

Au bout d'un grand nombre de jours, la nef accosta enfin à Ostie. Guy avait tant souffert du mal de mer qu'il en descendit sans regret. Devrait-il faire le tour du monde, il reviendrait par terre dans sa Bresse chérie.

D'Ostie à Rome, rien n'intéressa vraiment notre sire de Niermont. Il savait que les Romains avaient été de grands guerriers, mais il y avait si longtemps, n'est-ce pas, que personne ne les avait vus...

Rome ne fut, à ses yeux, que le terme de son voyage, la ville des bienheureux Apôtres, celle du pape. Il reçut donc sa bénédiction, vénéra les reliques, puis songea au retour.

Tout en pensant au plaisir qu'il aurait à retrouver sa terre de Manziat, et à la crainte de la voir de nouveau dévastée par la guerre, il mendiait son pain. Avant de prendre la route, il voulut faire une dernière visite aux tombeaux des Apôtres.

Il y allait donc, quand soudain, il entendit des invectives et des huées : la foule grondait contre trois cavaliers qui marchaient au milieu de la rue, gauchement, tout en se moquant du pittoresque de la ville, de la vivacité des habitants, de leur langue qu'ils ne comprenaient pas.

Guy l'Enchaîné, intrigué, s'approcha. Et que vit-il ? Son ennemi, Guichard d'Anthon, qui, à cheval, se faufilait ainsi effrontément au milieu des passants, avec deux autres cavaliers.

— On dirait un Bressan, s'écria l'un d'eux. Voyez cet homme haut de taille, blond, aux yeux bleus...

— Mais c'est Guy l'Enchaîné que vous me désignez !

Ces mots furent prononcés par Guichard d'Anthon, qui arrêta sa monture.

Et comme les habits du sire de Niermont, usés par le voyage, n'étaient plus que des haillons et que son régime composé de pain mendié lui avait donné une mine de parchemin, il le regardait étonné. Un Bressan dans la misère. Une misère qui, en faisant honte à son pays, humiliait Guichard.

Jetant les brides dessus le col de son cheval, il sauta à terre et se précipita sur Guy.

— Quel coup du sort vous a donc frappé, sire de Niermont ? dit-il. J'ai encore quelques écus, nous allons

partager.

— Merci à vous, Guichard. J'ai péché, je m'humilie.

— Vous avez fait un vœu, n'est-ce pas ? Je comprends. Mais comment avez-vous pu oublier l'honneur, le renom du pays ?

— Ici, nul ne me connaît, ne me sait Bressan. Mais au pays, on saisira pourquoi...

— Prenez mes écus, répéta Guichard en soupirant.

Guy se taisait.

— Vous avez accompli le voyage et moi j'arrive, reprit Guichard. Attendez-vous mon retour au pays pour recommencer la guerre ?

— N'aie pas peur, Guichard. Quand j'aurais oublié que nous fûmes amis, je me souviendrais de ton empressement à me venir en aide, alors que tu m'as cru dans le malheur.

— N'es-tu pas Bressan ?

— Guichard, tout pourra s'arranger. Jean Lourin est vivant et libre, car je l'ai affranchi pour expier mes fautes : il pardonnera, j'en suis certain. Des arbitres ont été nommés, obéissons à leur jugement.

— Mais s'ils me condamnent ?

— Tu obéiras. Quelle que soit la décision, je m'y sou mets à l'avance.

— Tu as raison, sans doute...



- Prenez mes écus, répéta Guichard en soupirant.

Ils étaient si heureux de se revoir, sur cette terre étrangère, qu'ils s'embrassèrent en se séparant. N'avaient-ils pas été autrefois une paire d'amis ?

Bien qu'il ne fût pas près d'arriver chez lui, Guy l'Enchaîné y retournait tranquillement et sans trop se presser. Il marchait à pied, parcourant l'Italie d'alors, aux podestats tyranniques qui ne connaissaient que la force brutale. Il traversa des villes désertes, aux remparts détruits, aux ruines fumantes, dans des rues étroites et dévastées. Et il maudissait la guerre et ses ravages. Son amour-propre n'était plus en jeu, et triste et tête basse, il se condamnait lui-même. Le mal était guéri par l'excès de mal. À peine arrivé en Bresse, le Prieur de Bâgé lui annonça que les arbitres avaient prononcé leur jugement et leur sentence : le serf de Guichard d'Anthon qui avait battu Jean Lourin fut condamné à une indemnité de sept sols pour coups et blessures graves.

Il n'y avait plus de raison de reprendre la guerre, ni la torche, ni l'épée.

Quelque temps plus tard, Guichard était de retour. Lui aussi avait compris l'odieux de la guerre et se soumit au jugement des arbitres.

Il fut enchanté de revoir le sire de Niermont et tous deux redevinrent amis, au cours d'un festin tel que les Bressans n'en avaient guère connu de semblable. Mais plus encore ils se réjouirent de la bonne entente des deux seigneurs qui leur permit de faire leur récolte dans la paix.



Moitié-Poulet



OITIÉ-POULET était un jeune coq présomptueux. Un jour qu'il picorait sur un tas de fumier, son ergot mit à découvert une bourse avec cent écus dedans.

Tout joyeux et sans expérience, il chanta à tue-tête :

— Cocorico ! J'ai trouvé une bourse avec cent écus dedans.

Le roi, venant à passer, lui dit :

— Que feras-tu, Moitié-Poulet, de cette bourse ? Donne-la-moi et je te serai redevable de cent écus.

Moitié-Poulet consentit à abandonner sa trouvaille et plus jamais n'entendit parler du roi ni de son dû. Alors, un beau matin, Moitié-Poulet, résolu à rentrer dans ses fonds, se mit en route pour réclamer son argent au roi.

Chemin faisant il rencontra un chat, qui lui dit :

— Où vas-tu, Moitié-Poulet ?

— Je vais trouver le roi qui me doit cent écus.

— Emmène-moi avec toi.

— Je vais trop loin ; jamais tu ne pourras me suivre.

— Je marche bien, Moitié-Poulet, et grimpe encore

mieux ; prends-moi pour compagnon, je te suivrai partout.

— Alors, viens avec moi.

À quelques lieues de là, maître chat était à bout de force :

— Sommes-nous bientôt arrivés, Moitié-Poulet ? Je suis rendu, je n'en puis plus.

— Allons, entre dans mon dos, je te porterai.

Ainsi fit le chat et Moitié-Poulet poursuivit son chemin.

Un peu plus loin, il rencontra un renard, qui lui dit :

— Où vas-tu. Moitié-Poulet ?

— Je vais chez le roi qui me doit cent écus.

— Emmène-moi avec toi.

— Je vais trop loin ; jamais tu ne pourras me suivre.

— Je marche bien, Moitié-Poulet, et cours encore mieux ; prends-moi pour compagnon et je te suivrai partout.

— Alors, viens avec moi.

À quelques lieues de là, messire renard était à bout de souffle.

— Arriverons-nous bientôt, Moitié-Poulet ? Je suis rendu, je n'en puis plus.

— Entre aussi dans mon dos, je te porterai.

Ainsi fit le renard et Moitié-Poulet poursuivit son chemin.

Un peu plus loin, il rencontra un loup, qui lui dit :

— Où vas-tu, Moitié-Poulet ?

— Je vais chez le roi qui me doit cent écus.

— Emmène-moi avec toi.

— Je vais trop loin, jamais tu ne pourras me suivre.

— Je marche bien, Moitié-Poulet, et bondis encore mieux ; prends-moi pour compagnon, je te suivrai partout.

— Alors, viens avec moi.

À quelques lieues de là, seigneur loup était fourbu.

— Touchons-nous au but, Moitié-Poulet ? Je suis perclus, je n'en puis plus.

— Il y a place encore dans mon dos ; entres-y, je te porterai.

Ainsi fit le loup, et Moitié-Poulet poursuivit son chemin.

Un peu plus loin, il rencontra la rivière, qui lui dit :

— Où vas-tu, Moitié-Poulet ?

— Je vais chez le roi qui me doit cent écus.

— Emmène-moi avec toi.

— Je vais trop loin, jamais tu ne pourras me suivre.

— Je marche bien. Moitié-Poulet, sans arrêt et sans fatigue, et il n'est pas d'obstacle que je ne surmonte ; prends-moi pour compagnon, je te suivrai partout.

— Alors, viens avec moi.

À quelques lieues de là, la rivière était épuisée et ne se traînait qu'avec peine.

— Quand nous arrêterons-nous, Moitié-Poulet ? Je ne saurai fournir plus longue course, je n'en puis plus.

— Il reste une place dans mon dos ; entres-y, je te porterai.

Ainsi fit la rivière, et Moitié-Poulet poursuivit son chemin.

Parvenu chez le roi, Moitié-Poulet se campa sur la porte et d'une voix claironnante :

— Cocorico ! Je viens demander au roi les cent écus qu'il me doit !

Les serviteurs du roi, stupéfaits, rapportèrent ces propos

à leur maître.

— Que nous veut ce malotru ? dit le souverain. Qu'on l'enferme dans ma volière.

Qui fut penaud ? Ce fut Moitié-Poulet, prisonnier au milieu d'oiseaux de tous plumages et de tous ramages. À tour de rôle, faucons, tiercelets, bourres, geais, perroquets et vulgaires moineaux s'approchaient de l'intrus et lui portaient de grands coups de bec.

— Chat, chat, supplia Moitié-Poulet, viens à mon secours ou je suis perdu.

À son appel, le chat sortit de son dos et, grimpant aux barreaux de la volière, fit un affreux carnage de toute la gent volatile.

Au matin, les serviteurs du roi constatèrent le désastre et coururent en avertir leur maître :

— Sire, vous nous avez commandé d'enfermer Moitié-Poulet dans la volière ; un chat est avec lui qui a mis à mal tout ce qu'elle contenait.

— Qu'un châtiment exemplaire punisse l'audace du chat ! qu'on se saisisse de Moitié-Poulet et qu'on l'enferme dans ma basse-cour.

Quand on ouvrit la porte de la volière, le chat sauta à la figure du premier qui se présenta et grimpa aux gouttières d'où il n'est jamais redescendu.

Qui fut penaud ? ce fut Moitié-Poulet, confondu dans la basse-cour avec tout le peuple des oies, des dindons, des canards et des poules. À tour de rôle, ils s'approchaient de l'intrus, et le pourchassaient, les ailes déployées.

— Renard, renard, supplia Moitié-Poulet, viens à mon

secours ou je suis perdu.

À son appel, le renard sortit de son dos, et en quelques tours il eut tôt fait de tordre le cou à tout ce qui s'agitait dans la basse-cour.

Au matin, les serviteurs du roi reculèrent devant un tel carnage, et coururent en avertir leur maître :

— Sire, vous nous avez commandé de mettre Moitié-Poulet dans la basse-cour ; un renard est avec lui qui n'a pas fait grâce à une seule de vos volailles.

— Qu'un châtiment exemplaire punisse la scélératesse du renard ! qu'on se saisisse de Moitié-Poulet et qu'on l'enferme dans ma bergerie.

Quand on ouvrit la porte de la basse-cour, le renard passa entre les jambes du premier qui se présenta et gagna les champs où il court encore.

Qui fut penaud ? ce fut Moitié-Poulet, parqué dans la bergerie. Les boucs et les béliers, les chèvres et les brebis, à tour de rôle, s'approchaient de l'intrus et le pressaient d'une bourrée, risquant de l'écraser sous leurs sabots.

— Loup, loup, supplia Moitié-Poulet, viens à mon secours ou je suis perdu.

À son appel, le loup sortit de son dos, sauta à la gorge de toutes les bêtes qui se trouvaient rassemblées là, et n'eut de cesse qu'il ne leur eût fait mordre la poussière.

Au matin, les serviteurs du roi, consternés devant cette tuerie, coururent en avertir leur maître :

— Sire, vous nous avez commandé de mettre Moitié-Poulet dans la bergerie ; un loup est avec lui, qui a tout égorgé.

Le roi entra dans une grande fureur et dit :

— Qu'un châtement inouï égale l'atrocité du crime commis par le loup, et pour Moitié-Poulet, qu'on s'en saisisse, qu'on chauffe le four et qu'on l'y jette !

Quand on ouvrit la porte de la bergerie, d'un bond le loup passa par-dessus l'épaule du premier qui se présenta, et prit le large dans la campagne.

Moitié-Poulet ne fut pas effrayé pour si peu. À peine fut-il projeté au milieu des flammes, qu'il s'écria :

— Rivière, rivière, viens à mon secours ou je suis perdu.

Aussitôt, la rivière, sortant de son dos, s'épancha en gros tourbillons, éteignant les flammes, et l'inondation à l'entour montait, montait, menaçait de tout engloutir : les communs du palais et le palais lui-même.

Effarés, les serviteurs du roi accoururent vers leur maître et lui dirent :

— Sire, sire, nous avons chauffé le four et jeté Moitié-Poulet au milieu ; mais avec lui est une rivière, qui a éteint les flammes, et qui est sur le point de tout submerger.

— Prenez Moitié-Poulet, répartit le roi, comptez-lui cent écus sur mon trésor, qu'il s'en aille et qu'on n'entende plus parler de lui.

Ainsi fut fait, et Moitié-Poulet, triomphant, s'en retourna, emportant ses cent écus dans une bourse neuve.



Le fromage fort



U temps jadis, il y avait au petit village de Gravelle, situé au pied de la Croix de la Dent, deux jeunes garçons : Claude qui était toujours affamé et Jacques qui était toujours altéré.

Le terrible appétit de l'un s'expliquait par le grand air, le froid vif, l'excellente cuisine de la région qui creuse l'estomac, et la soif de l'autre par le vin de Gravelle qui compte parmi les meilleurs crus.

Or, nos deux garçons étaient également dévorés par une autre passion : Claude n'avait d'yeux que pour la Louison, et Jacques pour la sœur de celle-ci, la Nanon, et tous deux comptaient bien convoler à la Saint-Martin.

En attendant, ils fréquentaient leurs promises. Bien que ce ne fut encore que l'époque des vendanges, ils en parlaient tranquillement, sachant que les terres des uns se marieraient fort bien avec les prés, les vignes, les bois des autres. Et puis, les deux filles étaient belles sous leur coiffe blanche tuyautée, dont le ruban rouge, bridant le cou, avivait leurs couleurs.

Ce jour-là, nos deux garçons avaient prêté leur concours à

la cérémonie des vendanges. Ils savaient faire maintes choses, ayant appris chez eux, le dur métier de vigneron et, de ce point de vue, étaient fort appréciés des parents des deux filles, qui les retinrent à souper, ce à quoi ils consentirent, sans se faire trop prier.

Claude avait une telle fringale et Jean une telle soif qu'ils firent honneur au repas, dont le menu se composait d'une assiettée de gaudes, d'un morceau de lard salé, d'une rissole de châtaignes, et d'une potée de fromage fort ; le tout arrosé de bouteilles poudreuses que leur futur beau-père retira dévotement de derrière les fagots. Qui aurait pu ne pas admirer ni savourer l'écume rose et pétillante qui se buvait comme par enchantement ?

Après qu'ils en eurent vidé chacun plusieurs verres, ils commencèrent la veillée, en contant à tour de rôle des histoires, et en jouant aux devinettes et aux alagnes qui, en d'autres pays, se nomment noisettes. Puis Louison et Nanon demandèrent qu'on terminât la soirée en dansant un chibreli.

Il était tard, et lorsqu'ils s'aperçurent que le ciel avait changé pendant qu'ils s'amusaient gaiement, devenant noir comme de l'encre et tout zébré d'éclairs, les deux garçons hésitèrent à se mettre en route.

— Restez avec nous, leur dirent les parents de Louison et de Nanon. Ce n'est qu'un orage, demain le temps sera plus clément et vous regagnerez facilement votre logis.

Les deux garçons n'avaient que trop envie d'accepter une hospitalité offerte de si bon cœur, en songeant à la douche glacée qui les attendait dans les sentiers transformés en

ruisseaux.

Bientôt, l'hôtesse leur dressa un lit dans la chambre des grains, contiguë à la chambre des filles. Et, après s'être souhaité le bonsoir, toute la maisonnée, la tête un peu lourde d'avoir fait bombance, s'endormit du sommeil du juste, alors qu'au-dehors, pluie et tonnerre s'en donnaient à cœur joie.

Minuit passée, Claude l'affamé, heurta du coude son compagnon qui ronflait béatement, en lui signifiant qu'il avait une faim de loup et qu'il était prêt à avaler n'importe quoi.

Jacques, à demi-éveillé, entreprit de le raisonner, lui faisant remarquer qu'il ne fallait jamais se hâter de crier misère et que bientôt le jour serait là, ce qui fit prendre patience à Claude quelques instants. Mais les tiraillements de son estomac recommencèrent de plus belle et il se remit à geindre.

Ne trouverait-il rien à manger, dans cette maison ? Voilà ce qui l'inquiétait, car pour tout vous avouer, Claude, le finaud, avait remarqué que leur hôtesse, en ménagère prévoyante, avait prélevé une grande bolée de gaudes pour le déjeuner de son mari, et qu'elle l'avait enfermée dans le buffet.

Jacques se grattait la tête.

— Tu en es sûr ? dit-il.

Et Claude lui répétait :

— Voyons ! Puisque je l'aie vue. Vas-y donc, toi qui te prétends débrouillard. J'ai si faim...

Jacques, sensible au compliment, ne put résister. « Après

tout, pensa-t-il, je peux lui faire ce plaisir, qui nous permettra à tous deux de nous rendormir. »

Et, tâtonnant, trébuchant, il s'en alla à la recherche du fameux récipient, le trouva enfin, s'en saisit, tout content. Il n'eut pas fait dix pas qu'il ne sut retrouver son chemin dans l'obscurité, et se trompa de porte. Il ne remarqua ni la longueur de la pièce ni la disposition des meubles, ne songeant qu'à présenter la provende à l'avidité de son ami. Et se faisant, la donna à la Louison, réveillée en sursaut, qui renversa le contenu du bol dans son lit. Tout penaud, Jacques se tint coi et, à pas de loup, rejoignit son compère à qui il conta sa mésaventure, et ce qu'ils en rirent, je vous le donne à penser.

Cependant, les filles s'éveillèrent, poussant de petits cris étouffés. Elles s'arrachaient les cheveux devant cette bolée de gaudes qui Dieu sait comment, était venue salir leur lit. Mais ce n'était point tout de se lamenter, encore fallait-il que personne ne soupçonnât l'entrée dans leur chambre d'une personne étrangère, fut-elle un fantôme ; leur mère ne parviendrait jamais à admettre les faits. Il n'y avait donc qu'une solution : faire disparaître toute trace avant l'aube.

La bourrasque apaisée subitement, comme il arrive en cette saison, une grosse lune filtrait entre les branches des saules bordant la mare, dans la cour de la ferme. Pour y rincer le drap à grande eau, Louison et Nanon n'avaient même pas pris la précaution de se vêtir d'une robe de chambre sur leur chemise de nuit, tant il leur fallait faire vite, de peur d'être surprises.

D'autre part, Claude, dont le rire avait encore aiguisé

l'appétit, se sentait à bout de résistance. Il craignait fort, devant le lourd sommeil de Jacques, que celui-ci ne se fût régalé en passant d'un petit verre de vin, éprouvant pour l'heure les généreux effets de la liqueur rosée.

Aussi se décida-t-il à partir à la découverte de quelque chose à se mettre sous la dent. Le buffet, sous la lumière de la lune, lui offrit un beau coup d'œil. On y voyait des toupins de lait, des œufs et des pognons, puis plus loin, un grand pot dans lequel l'hôtesse mettait du fromage fort, un des mets les plus prisés du paysan bressan ou bugiste. Claude en humait l'odeur avec délice, dirigeant ses deux mains vers l'objet convoité quand, brusquement, il plongea les deux poings en plein dedans. L'orifice du pot était étroit, le ventre rebondi, et pour s'en dépêtrer il fit de gros efforts qui tous se révélèrent superflus. Alors, prisonnier de sa gourmandise, il se présenta dans cette piteuse posture à son camarade, qui ouvrit un œil, puis les deux, et finit par éclater d'un fou rire.

— Ah çà, disait-il entre deux hoquets, tu vas avoir une rude besogne pour te tirer de là. Je ne m'étonnerais pas que tu y perdes quelques kilos...

— Aide-moi, au lieu de dire des bêtises, faisait Claude. Mais leurs essais combinés n'aboutirent à rien.

— Va-t'en dans la cour, suggéra Jacques ; tu frapperas contre une pierre, le pot se brisera, tant pis, je ne vois pas d'autre moyen pour te délivrer.

Claude se mit bravement en route. Pour arriver dans la cour, il fit grincer la porte sur ses gonds, ce qui eut pour résultat de figer Louison et Nanon dans une immobilité

absolue.

Claude n'eut aucune peine à les prendre pour de grosses pierres blanches et songea qu'elles feraient admirablement son affaire. Sans hésiter, il s'en approcha et sous le coup qu'il leur asséna, il ouït un gémissement et une prière :

— Pardon mère.

Le choc avait dégagé l'infortuné Claude qui, stupéfait, ne put s'expliquer comment les pierres parlaient.

« C'est la faim qui me trouble l'esprit », pensa-t-il.

Le mystère demeura entier, car les filles se gardèrent bien de se plaindre, d'autant que le coq annonçait le point du jour.

Ce qui ne les empêcha pas de se marier en grandes pompes, comme prévu, à la Saint-Martin.

Mais je gage que certaines nuits d'orage, il fut question, entre eux, de fantôme au bol de gaudes, et de pierres gémissantes...



Qui trop se prise, mal lui advient



L y eut, un jour, à Bourg-en-Bresse, grand émoi : en dépit de l'heure matinale, quantité de monde se répandait sous les halles, ou s'arrêtait au coin des rues et tous ne parlaient que d'une chose : l'ordonnance du 27 juillet 1436 par laquelle Louis de Savoie, lieutenant général d'Amée VIII, son père, avait prescrit aux bourgeois de la ville de nettoyer et balayer, chacun devant sa porte, les charrières (les rues, à cette époque, n'étaient point pavées, et se nommaient des charrières). Or, cela déplaisait fort aux habitants de la capitale de la Bresse, qui prirent cet ordre pour une brimade.

L'un d'eux, Jacques Compagnon, s'adressa à ses voisins de la rue Bourmayer :

— C'est une insulte à la liberté, dit-il. Pour qui nous prend-on ?

Tous opinèrent.

— Et que vas-tu faire pour protester ?

— Refuser de jurer obéissance à cette ordonnance de police, répondit Jacques Compagnon, qui était conseiller.

À cette déclaration, des rires fusèrent. C'était aller bien

loin dans la contestation, et les plus sensés objectèrent que le jeu n'en valait pas la chandelle.

Cependant, Jacques Compagnon s'obstinait, car non seulement il ne voulait pas avoir tort, mais il aimait se poser en homme libre, en champion de la Liberté.

Si bien que le conseil de la ville dut s'assembler pour délibérer sur ce refus. La délibération fut menée tambour battant : Jacques Compagnon serait tout simplement exclu du conseil.

Ce fut un grand crève-cœur pour le pauvre garçon. Il était tellement désolé qu'il se demandait presque s'il n'allait pas en finir avec la vie, quand il rencontra Jean Marandé, l'astrologue de Charles VII, qui était venu faire un tour au pays.

Après les salutations d'usage, l'astrologue déclara :

— Je te félicite, Compagnon, ton étoile a brillé sur l'horizon. La conjonction de Mars et d'Orion te présage un brillant avenir, mais tu dois marcher vers l'Occident.

— Que veux-tu dire ? Tu te moques de moi... Aujourd'hui, je n'ai pas envie de rire et je ne sais ce qui me retient, ajouta Compagnon en brandissant le poing...

Jean Marandé sourit, puis reprenant son rôle de prophète :

— Tu dois aller du côté de l'Occident. Tu iras donc. Tu dois faire une brillante fortune. Tu la feras.

— Qui te dit cela ?

— La conjonction de Mars et d'Orion en même temps que la présence de ton étoile sur l'horizon, répéta l'astrologue.

Compagnon hésitait à croire une telle affirmation ; puis,

prenant son parti :

— L'Occident ? dit-il. C'est la terre de Beaujeu...

— Beaujeu ? Qu'y ferais-tu ? C'est près du roi de France, Charles VII, que t'appelle ton étoile.

Compagnon aimait les honneurs ; après l'affront qu'il venait de subir, il fut si flatté d'une telle perspective qu'il ne la mit plus en doute.

— Tu crois vraiment ? dit-il. Mais alors, que va devenir mon logis pendant mon absence ?

— Je te le garderai.

— Et Maurette, ma fiancée ?...

— Allons ! tu épouseras la fille d'un comte...

Compagnon était maintenant rayonnant de joie.

De retour chez lui, rue Bourmayer, il prit à peine le temps de manger. Il mit quelques florins d'or, cachés au fond d'un bahut, dans son escarcelle, quelques vêtements de rechange dans un baluchon, et donna à l'astrologue, qui l'avait suivi, les clés de son appartement. Celui-ci, renvoyé du sien, se demandait où il coucherait ce soir, et ne se fit pas prier, vous le pensez bien.

Compagnon s'en alla donc, sans dire au revoir à ses amis, ni même à Maurette.

Pouvait-il laisser passer la conjonction de Mars et d'Orion ?

Jacques Compagnon marchait allègrement, tout à la joie d'avoir un tel horoscope, et si jamais homme goûta le bonheur d'un avenir brillant, à coup sûr, cet homme dut être lui. Et pourtant... Et pourtant, les cloches de Notre-Dame, sonnant à toute volée pour annoncer dimanche, lui

remirent en mémoire des souvenirs et des devoirs dont il se serait bien passé. Puis les limites de Bourg franchies – Bourg, ville fermée – lui rappelèrent la guerre qui sévissait alors entre les Français et les Anglais, aidés de leurs alliés, les Bourguignons. De cette guerre découlait une autre calamité, dont la Bresse, pas assez bien gardée, avait fort à souffrir : les routiers ou écorcheurs, ces bandits de grands chemins. Fâcheuse rencontre, toujours à redouter.

Cependant, notre homme connut une route sans danger jusqu'aux environs de Mâcon. Il commençait à se sentir fatigué ; le brouillard d'automne accompagnait la nuit qui tombait. « Serait-il sage de traverser les marais couverts de joncs qui bordent la Saône ? se demandait-il. Mieux vaut attendre le jour. » Il mangea un quignon de pain et s'allongea dans un fossé en se disant qu'il serait mille fois préférable de dormir à la belle étoile que dans une auberge enfumée.

Je ne sais quels furent ses rêves, mais il eut du mal à trouver le sommeil, se voyant déjà à la cour du roi Charles VII...

Quand l'aube le réveilla, il se sentait tout courbatu.

— En route pour l'Occident, dit-il tout haut.

Et avec quelque peine, il traversa les marais.

Enfin, il arriva au village de Saint-Laurent-les-Mâcon. Des gens ouvraient leurs fenêtres, les yeux encore tout ensommeillés, et d'autres se tenaient sur le pas de leur porte pour prendre le repas du matin. Tous le regardaient étonnés : qu'était-ce que ce grand drôle, vêtu d'un pourpoint chiffonné et de chausses couvertes de

poussière ? Un fou ? et d'où venait-il ?

— Truand ! lança une voix.

— Routier ! fit une autre.

— Écorcheur ! Écorcheur ! dirent plusieurs en chœur.

Compagnon s'empessa de prendre un chemin détourné et, aussi vite que lui permettaient ses jambes toujours un peu ankylosées, gagna le pont de la Saône qui séparait l'empire d'Allemagne du royaume de France.

Quand il lut près de l'eau, il vit tout à coup deux corps d'hommes liés ensemble, que des pêcheurs venaient d'amener dans leurs filets.

« Mon Dieu ! des noyés », se dit-il.

Il se signa dévotement et, sans oser se retourner, se hâta de quitter ces lieux.

Cinquante pas plus loin, il y avait un rassemblement qui marchait à sa rencontre, le désignant du geste et criant :

— Écorcheur ! écorcheur ! Qu'on lui attache une pierre au cou et qu'on l'envoie, lui aussi, dans la Saône !

Une sueur froide passa dans le dos de Compagnon. Il allait s'enfuir comme un coupable, mais déjà des hommes l'entouraient. À leur grand ébahissement, ils entendirent Jacques Compagnon leur révéler qu'il partait pour servir un roi ?

— Tu mens, misérable. De quel roi s'agit-il ?

— Du roi de France.

Compagnon, qui avait la langue bien pendue, racontait à présent son histoire, l'extraordinaire conjonction de Mars et d'Orion grâce à laquelle, selon les prédictions de l'astrologue, il lui fallait se rendre en Occident.

Certains finirent par le croire et, parmi eux, Compagnon remarqua un homme qui avait fière allure et qui semblait l'écouter avec un intérêt tout particulier. Sans en avoir l'air, cet homme s'informa de ses ressources. Il se gratta l'oreille comme quelqu'un qui réfléchit :

— Pouvez-vous me dire, demanda-t-il, quelles sont les personnes qui vous introduiront auprès de Sa Majesté le roi ?

— Je ne suis pas pressé et je me ferai des relations sur place, répondit Compagnon.

— Diable ! Ce ne sera pas commode. Avez-vous déjà voyagé ?

— Peuh... il suffit de commencer...

Compagnon espérait passer pour ce qu'il n'était pas et se sentait très flatté de l'intérêt qu'on lui témoignait.

— Entrons un instant à l'auberge, fit l'homme, qui se présenta : je me nomme Engelhart.

Ils mangèrent et trinquèrent gaiement. Compagnon se montrait aussi bavard que vantard.

— Si nous faisons route un moment ensemble, dit soudain Engelhart.

— Volontiers.

La nuit était là, et si Compagnon avait pu voir le sourire rusé de son nouvel ami, il eût frémi.

Ils prirent un chemin isolé et gagnèrent un petit bois. Quand ils entendirent les aboiements d'un chien, ils s'arrêtèrent. Un grand lévrier blanc se jeta dans leurs jambes.

— Silence César, ordonna Engelhart. Nous ne sommes

pas encore dans le Morvan pour faire tant de bruit.

— Vous connaissez ce chien, demanda Compagnon ahuri.

Mais il n'eut droit à aucune réponse. Saisi par un truand sorti brusquement de derrière un taillis, il roula dans la poussière, fut aussitôt assailli par deux autres truands et par le lévrier furieux.

— Prenez-lui sa ceinture, ordonnait Engelhart. N'oubliez pas son escarcelle et ses florins d'or, ainsi que son manteau. Mais soyons charitables : laissez-lui son hoqueton.

Compagnon poussait des cris épouvantables et se débattait comme un beau diable.

— Tais-toi, commanda encore Engelhart. Si tu n'es pas content de ton sort, viens avec nous et tu seras, toi aussi, un écorcheur.

Compagnon répliqua qu'il s'était toujours posé en homme libre, mais que la liberté qu'il réclamait n'avait rien à voir avec la liberté d'attenter à celle d'autrui.

— Alors, adieu, dit Engelhart. Retourne à Bourg, c'est le meilleur conseil que je puis te donner. Et pour te prouver que je ne suis pas tout à fait méchant, je vais te dire encore ceci : si un jour, tu en éprouves le besoin, réclame-toi de Serpent vert...

Jacques Compagnon, l'œil poché, traînant la jambe, reprit seul le chemin de l'Occident.

Pour passer le temps, il chantonnait tout en marchant. Le soleil rayonnait, l'air était calme et chargé de parfums. Il renaissait peu à peu à l'espérance quand il eut faim. Acheter quoi que ce fut, il n'y fallait point songer sans

argent. Où étaient le maudit Engelhart et les florins volés ?

Soudain, le ciel s'obscurcit et les oiseaux effrayés se mirent à fuir. Compagnon marchait toujours, essayant de dénicher quelques fraises, dans les bois. Il finit par s'asseoir sur un tronc d'arbre, songeant au mauvais présage d'une éclipse. Qu'allait-il encore lui arriver ?

Et tout en songeant et en réfléchissant, le soleil revint, et il eut une idée : derrière la colline qu'il apercevait devait se cacher un couvent de Bénédictins. Il se rappelait à présent, avoir connu le prieur, Raymond Bélain. « Si j'allais le trouver ? se dit-il. Un homme de Dieu, un ami, ne me laisserait pas sans me réconforter d'un repas. »

Et il se hâta vers le couvent, anxieux et heureux, tout à la fois.

Il n'avait pas fait cent pas qu'il croisa une troupe étrange : des hommes armés, des chevaux, des bœufs attelés qui les suivaient, et encore d'autres hommes armés. Ils interpellèrent Compagnon :

— Que fais-tu là, dans ce chemin ? Tu n'es pas du pays...

— Et vous ? demanda Compagnon.

— Nous allons labourer nos champs.

— Labourer, armés jusqu'aux dents... Je n'ai jamais vu ça, dit Compagnon.

— Et des écorcheurs, n'en as-tu jamais vus ?

— Oh ! que si...

Alors Compagnon raconta sa mésaventure.

Les laboureurs, qui si souvent étaient pillés et qui ne pouvaient se préserver des bandits qui se posaient en Français, en Anglais ou en Bourguignons, qu'avec des

armes, rirent de bon cœur.

— Avoir gardé sa peau, c'est jour de bonheur.

— Il est trop maigre pour tenter les gourmands.

Les plaisanteries fusaient de toutes parts et exaspéraient Compagnon, à jeun et demi-nu.

— Pouvez-vous m'indiquer le chemin du couvent de Bénédictins ? demanda-t-il pour couper court à de tels propos.

— Le couvent ? Tu arrives un peu tard. Il a été brûlé la semaine dernière.

— Et le prieur Raymond Bélain ?

— Tué au pied de l'autel.

— C'est la guerre, tu le sais bien.

Compagnon était accablé. Il repensa au présage de l'éclipse. Et il repensa aussi à son horoscope. Allons ! il fallait se redresser. Faire face à l'adversité.

Et voilà que déjà, les laboureurs compatissants le pressaient de rester avec eux, à la Combec.

— Tu nous aideras jusqu'à ce que la paix soit rétablie. Ensuite, tu rentreras chez toi.

— Merci. Il faut que j'aille en Occident.

— Alors, accepte aujourd'hui de partager notre repas.

— J'accepte de bon cœur, dit Compagnon qui avait l'estomac dans les talons.

Le repas était frugal, mais jamais Compagnon n'en avait fait un pareil. Et il s'en léchait encore les doigts quand, brusquement, conséquence, sans doute, de sa nuit passée à la belle étoile, il fut pris d'un frisson de fièvre.

La femme d'un des laboureurs, Catherine, l'accueillit, le

soigna de son mieux et lui fit raconter son histoire. Quand elle sut tous les malheurs qui lui étaient arrivés, elle réfléchit :

- Tu n’as pas connu ta mère, m’as-tu dit. Et ton père ?
- Mort deux ans après ma naissance.
- Pauvre enfant ! Mais n’y a-t-il personne pour t’aimer ?
- Si... ma fiancée, Maurette, une orpheline comme moi.
- Es-tu bien sûr qu’elle t’aime ?
- Oui. Mais je suis parti sans lui dire au revoir.

Catherine questionna encore Compagnon, cherchant mille prétextes à le faire parler. Curieuse, Catherine ? Non, mais elle connaissait Maurette, qui venait quelquefois à Mâcon voir un parent et elle voulait s’assurer que les dires de Compagnon étaient vrais. Et puis, l’empêcher de commettre cette folie de reprendre la route lui semblait une bonne action. Alors, elle faisait tout ce qu’elle pouvait pour tenter de le retenir. Son idée était de le mettre, un jour, en présence de Maurette.

Vers la fin de 1436, Compagnon était toujours chez ces braves laboureurs, quand, un matin, mettant le nez à la fenêtre, il vit un attroupement. Il demanda ce qui se passait d’extraordinaire.

— C’est bien une extraordinaire nouvelle, lui fut-il répondu. Les Français sont victorieux, Charles VII, le roi de Bourges, comme l’appellent les Anglais, va rejoindre sa capitale. Tenez, regardez cet homme, là-bas. C’est un nomade et c’est grâce à lui que nous connaissons enfin l’heureuse issue de la guerre.

« Cela tombe à merveille, pensa Compagnon. Je suis

guéri et vais donc pouvoir reprendre ma marche vers l'Occident et rencontrer le roi Charles VII. »

Quand il fit le récit de ce qu'il venait d'apprendre à Catherine, elle en fut très émue.

— Tu ne veux donc pas rester avec nous ?

— Je reviendrai vous voir.

— Et comment ? Tu vois bien le mal que tu as eu pour venir jusqu'à Mâcon...

— Je me souviens, à présent, d'un ami, Amblard de Gleyrins, depuis longtemps archer du roi Charles VII. Par sa protection – et par mon propre mérite –, je deviendrai bientôt capitaine de cent hommes d'armes. Il ne s'agit que d'arriver à Paris.

Ses yeux brillaient et il dansait de joie.

Catherine se fâcha, pria, pleura, supplia : Compagnon était inébranlable.

« Il ne reverra donc jamais Maurette », pensait-elle en soupirant.

Et le lendemain, Jacques Compagnon partait, se joignant à un groupe de voyageurs qui cheminaient en empruntant la même route que lui.

Au bout d'un instant, il sentit un regard impérieux sur lui et se retourna. Il pâlit en reconnaissant, devinez qui... Marandé, l'astrologue, et Maurette, qui faisaient partie des voyageurs et qui le fixaient. Eux aussi l'avaient donc reconnu. Mais pourquoi étaient-ils ici ?

Il n'eut pas le temps de s'interroger davantage : un long cri d'effroi le fit sursauter. Les écorcheurs venaient de surprendre les voyageurs. Ceux-ci résistèrent

courageusement mais ils eurent vite le dessous, et le pillage et le massacre commencèrent...

Compagnon, qui se démenait vaillamment sous une grêle de coups d'estoc auxquels il répondait par des coups de poing, s'élança pour sauver Maurette. Dieu merci, les écorcheurs prenaient déjà la fuite, car les habitants de la Combec, entendant les cris de détresse, accouraient, armés de fourches et de pioches. Hélas ! il y avait des blessés. Des morts.

Compagnon aperçut, parmi ceux-ci, un corps défiguré et un blanc lévrier qui se tenait à ses côtés, menaçant. Tout de suite, il pensa à Engelhart, lui jeta un sombre regard et refoula les pensées de vengeance. Pour l'heure, il ne voulait que sauver Maurette, qui avait été légèrement blessée par un vireton. Quand il fut près d'elle, il eut si peur en voyant le sang couler, qu'il se jura qu'il ne l'abandonnerait plus jamais.

— Comment es-tu là ? lui demanda-t-il en la relevant.

— Ne m'as-tu pas écrit d'aller te rejoindre à Paris ?

— Moi ? Je n'ai jamais rien écrit de semblable.

— Marandé m'a lu ta lettre.

— Marandé est un menteur. Un misérable. Où est-il que je lui règle son compte ?

— Il s'est enfui dès le début du combat, tremblant comme une feuille de peuplier.

— Il s'est enfui et il m'avait promis de te protéger. Mais désormais, je serai toujours près de toi...

Un mois plus tard, il y eut à Bourg grande réjouissance pour le mariage de Jacques Compagnon et de Maurette.

Parmi les convives, se trouvaient Catherine et de nombreux laboureurs de la Combec. On mangea force poulardes et quantité de bonnes choses, mais personne ne parla plus jamais d'horoscope et des astres, ni de voyage en Occident.



Accordez-vous, les loups s'accordent bien en mangeant de la tarte



U temps jadis, du côté de Romenay, au village de la Genette, il y avait un jeune garçon qui aimait beaucoup la musique. Il se procura une musette et essaya d'en jouer. Le curé lui montra comment s'en servir selon certaines règles, et notre jeune homme fut bientôt en état de faire danser filles et garçons, tout comme un bon ménétrier.

Le succès vint très vite. Les gens des alentours le réclamaient, et c'était sous les applaudissements que, les jours de vogue ou fête patronale, armé de sa musette, il montait sur une estrade, ou plus exactement sur une douve, et conduisait le bal avec vigueur et entrain.

Jamais il ne manquait la vogue de la Genette, vous le pensez bien ! Cette année-là, les jeunes, les vieux, les maigres, les gros, les grands, les petits, tous, grâce à lui, avaient fait tinter leurs sabots en cadence...

Danseurs et danseuses, parents et amis avaient tenu à avoir à leur table, copieusement garnie pour la

circonstance, le ménétrier. Faire plaisir à tout le monde eût été difficile. Pourtant, notre musicien s'était montré en maints endroits, attablé avec joie pour trinquer gaiement.

Et l'âme épanouie, alors que la nuit tombait, il s'en allait, sans souci ni crainte, vers un village voisin où on l'attendait.

La route qu'il lui fallait parcourir était longue et passait par les bois de Vescours. Comme le ciel, les pensées du ménétrier étaient roses et légèrement brumeuses. Il revoyait la fête, les arcs de triomphe et les oriflammes, et surtout le rubis du vin si souvent goûté et savouré. Arrivé à un carrefour assez sombre, il fredonnait une chanson où il était question de loups. Les loups, à cette époque, couraient nos campagnes, mais en vérité, le ménétrier parlait du loup sans songer qu'il pût en sortir, tout à coup, du bois.

Et voilà que soudain... Pourquoi avait-il peur ? Il s'arrêta et tendit l'oreille : des hurlements lui parvenaient. « Les loups font la fête non loin d'ici, songea-t-il. C'est une belle esbaude(1). » Et comme ses idées n'étaient pas très nettes à cause de l'ivresse, il continua sa marche.

Les loups continuaient à hurler. Les hurlements retentissaient même de plus en plus près.

Le ménétrier sentait ses jambes flageoler sous lui, mais plus encore quand, tournant la tête, un rayon de lune lui permit de distinguer, à un jet de pierre, deux yeux de braise qui lui donnaient la poursuite. « Ah ! fit bravement le ménétrier, il me faut donc courir. » Mais il n'eut pas la peine de courir bien loin. En passant devant un échelier, il vit deux grands mâtins de loups...

Cette apparition le dégrisa immédiatement ; il s'arrêta net.

Que faire de ces bêtes aux talons ?

Par bonheur, le ménétrier possédait une gibecière bien garnie par les amis de la Genette. Il prit une grande tarte, sans trop réfléchir à ce qu'il faisait, et la lança vers les loups en se disant : « C'est peut-être ce qu'ils veulent, ces gourmands ! »

— Tenez, cria-t-il, et demeurez par ici à vous battre !

La tarte ne fut pas à terre que les loups la ramassaient et la mangeaient.

Le ménétrier se remit à courir, se croyant sauvé. Hélas ! deux minutes plus tard, les loups se tenaient de nouveau derrière lui. Il en frissonnait tout, mais très courageusement, tira de sa gibecière encore une tarte, puis une autre, et des « pognons », pour les leur jeter.

Vous imaginez avec quelle surprise mêlée d'effroi, il voyait les loups avaler de bon appétit, s'accordant comme des frères, tout ce qu'il leur donnait.

Bientôt, il n'y eut plus rien dans la gibecière. Ces fauves à la dent longue étaient-ils si affamés qu'ils s'approchaient encore de lui ? « Me prennent-ils pour de la tarte ? » songeait le ménétrier. Il se crut perdu. Et il recommanda son âme à Dieu. « J'ai fait mon possible, dit-il à mi-voix, mais cette fois, je suis pris. »

Soudain, il leva la tête et cria de toutes ses forces : « Non, pas encore cette fois ! »

Car il venait d'avoir une idée. Bravement, il monta sur un arbre, accorda sa musette et commença à jouer un rigodon.

Il n'avait pas dégonflé trois fois sa musette que les loups prirent peur et décampèrent, comme si le diable était à leurs trousses.

Le ménétrier descendit alors de l'arbre et continua sa route en menant toujours les esbaudes sur sa musette.

Quand il arriva à destination, tout le monde, au village, connut son histoire. Le dimanche suivant, le dimanche du retour de vogue, à la Genette comme à Romenay, comme à dix lieues à la ronde, on n'en ignorait rien.

Et c'est depuis que l'on dit, dans le pays, quand quelqu'un en veut à un autre : « Accordez-vous, les loups s'accordent bien en mangeant de la tarte. »



Fortune. Infortune. Fort. Une



U temps jadis, il y avait à Pont-d'Ain deux jeunes fiancés, Yvonne de Gléyrins et Hugue de Bons, et jamais couple mieux assorti ne serait bientôt béni par Monsieur le Curé.

Ce matin-là était celui de l'Assomption. Le gros bourdon de l'Abbaye d'Ambronay sonnait à toute volée et son joyeux tintamarre se faisait entendre jusqu'à Pont-d'Ain. Comme il en a toujours été, la jeunesse du pays aimait les fêtes et il se forma très vite des groupes de filles et de garçons qui, bien que le temps ne fût pas très sûr, s'apprêtaient à traverser la rivière d'Ain pour assister à la messe à Ambronay, puis aux réjouissances qui suivraient.

Tous se concentraient et Hugue et Yvonne eux-mêmes attendaient une barque, car depuis la bataille de Varey, le pont n'existait plus. Certains le regrettaient, faisant remarquer le caractère torrentueux de l'Ain, grossi subitement des orages de la nuit ; d'autres trouvaient pittoresque cette route fluviale et n'avaient de plaintes que pour l'absence des Souverains de Savoie, du palais ducal, depuis la mort de Philibert le Beau, qui avait commis

l'imprudence de se désaltérer à une source, au cours d'une chasse.

Yvonne et Hugue faisaient partie de ces derniers, mais ayant ouï qu'il devait y avoir, ce soir, une danse des œufs, ils songeaient à cette charmante coutume qui, autrefois, avait charmé Marguerite d'Autriche, laquelle voulut avec son cousin, le beau Philibert, évoluer entre des œufs disposés d'une certaine façon, honorant ainsi le dicton qui prétendait que lorsque deux jeunes gens réussissaient à exécuter ce pas sans endommager un seul œuf, ils se marieraient dans l'année. Or, nos deux fiancés, à leur tour, entendaient bien suivre la tradition.

Mais déjà les barques emmenaient les premiers pèlerins. Il fallait se hâter pour voir l'Abbé d'Ambronay officier pontificalement... Et bientôt, il n'y eut plus personne sur les rives de Pont-d'Ain.

Or, le retour s'annonça beaucoup plus difficile que l'aller. Tout d'abord, les voyageurs ne voulurent point croire qu'une crue subite était venue grossir la rivière d'Ain et c'est sous les rires que jeux, courses et rondes populaires succédèrent aux cérémonies religieuses. Puis, hâtant le pas avec une inquiétude à peine déguisée, les pèlerins commencèrent à se réembarquer ; l'Ain couvrait déjà ses rives et certains annonçaient que sous peu, on ne pourrait plus le traverser.

Quand cette nouvelle parvint aux oreilles de nos deux fiancés, ils prétendirent finir les jeux, attendirent en vain la danse des œufs, puis se mirent à courir pour arriver juste au moment où le batelier préparait son dernier voyage.

S'entassant dans le bateau, quelques jeunes gens hasardaient encore un rire, mais sans écho. Et bientôt, ballotté par les vagues, régna un silence anxieux. Ce n'étaient plus les eaux limpides et azurées de ce matin, mais une rivière devenue torrent, qui coulait avec fracas, fouettée par le « serat », ce vent du nord qui souffle furieusement. Cependant, on approchait du rivage ; déjà, certains étaient sur le point de sauter de la barque, quand un cri perçant se fit entendre : Yvonne, emportée par une forte vague, venait de disparaître sous les flots. Aussitôt, Hugue bondissait dans la rivière et, soutenant sa fiancée d'un bras, la ramenait à terre.

Mais la fortune est changeante. Yvonne se plaignit, le soir, de douleurs horribles, ayant pris froid dans cette eau glacée. On lui prodigua les soins les plus attentionnés, mais elle fut saisie tout à coup d'un accès de fièvre si violent que tout espoir sembla perdu. Lorsque le curé lui administra les derniers sacrements, elle délirait, réclamant Hugue à grands cris.

Hélas ! Hugue, fou de douleur, tellement désespéré d'avoir commis l'imprudence de demeurer trop longtemps à Ambronay, avait disparu.

Quatre années s'écoulèrent pendant lesquelles Marguerite d'Autriche fit édifier à Bourg l'église de Brou, en souvenir de son mari, Philibert le Beau et d'un vœu de sa belle-mère, Marguerite de Bourbon, pour la guérison de son époux.

Marguerite d'Autriche avait une confiance immense en un « maître-maçon » de Bruxelles, Loys Van Boghen, avec

lequel elle avait engagé un curieux pari : 500 livres, si l'œuvre était achevée en trente mois.

Plus d'un venait d'un air impudent regarder où en était le travail.

Bientôt les réflexions commencèrent à pleuvoir, drues comme grêle.

— Quelle merveille d'art !

— Un riche spécimen de gothique flamboyant.

— Conrad Meyt, le tailleur d'images, se charge des sculptures.

— Et Jean de Bruxelles, des mausolées.

— Ce ne sont que Flamands...

— Parbleu ! avec Loys Van Boghen, il fallait s'y attendre. Ne dit-on pas qu'il a fait fuir tous les ouvriers bressans ?

— Tous ceux qui n'ont pas encore un nom, mais qui travaillent pour l'art.

Maître Loys recevait l'averse et répliquait :

— N'ai-je point gagné mon pari ? Alors taisez-vous et laissez-nous travailler en paix.

Maître Loys n'était pas content et ses colères étaient terribles.

— Il y a encore, à Brou, un étranger parmi mes ouvriers, dit-il, ce matin-là, à maître Conrad en lui montrant un très habile sculpteur.

— Le Bressan. Il n'est ici que depuis quelques mois, mais vous devriez le connaître, c'est, en ce moment, notre meilleur tailleur d'images.

— Je n'aime pas les rêveurs ni les mystiques. Que veut dire cette prétention de travailler sans vouloir être payé et

seulement à des édifices religieux ?

— Vous savez bien, maître Loys, qu'autrefois, il était fréquent...

— Bon... Voyons cette statue, dit maître Loys, s'approchant d'un air irrité du Bressan, qui n'était autre que Hugue de Bons, lequel consacrait son existence à l'art et à la religion.

Il achevait une de ces merveilleuses pleureuses qui décorent le mausolée de Marguerite de Bourbon. La draperie, gracieusement disposée, découvrait la figure pure et triste, en faisait un chef-d'œuvre, mais la tête n'était pas littéralement la copie du modèle.

— Misérable ! s'exclama aussitôt maître Loys, que signifie ceci ? Comment as-tu osé te permettre de changer le visage qui t'avait été donné pour le recopier ?

— Pardon, maître, j'avoue ma faute. Un souvenir qui toujours me suit a conduit ma main ; les traits de celle que je pleure, ma fiancée Yvonne, se sont trouvés sous mon ciseau, mais la statue, une fois en place, la tête sera cachée sous ses voiles.

— Sors d'ici ! Un ouvrier ne doit jamais corriger le dessin de ses maîtres.

— Van Boghen, dit alors Conrad, le modèle est de moi ; si j'approuve la correction, qui peut se plaindre ?

— Et qui commande ici ?...

Levant aussitôt la main, l'irascible Loys Van Boghen allait frapper Conrad. Mais Hugue de Bons détourna sur lui toute sa colère.

— C'est bien, dit-il, je partirai...

Dans une première infortune, Hugue de Bons avait vécu ainsi, dépouillé de son nom et de son rang, battant un peu la campagne, ce qui fit que le malheureux sculptait des merveilles et demeurait inconnu.

« Maintenant, il me faut retourner en Flandres, se disait-il. Et de Flandres, je passerai en Allemagne, voyageant de ville en ville... »

Mais Bourg, si près de Pont-d'Ain, lui ouvrait les portes du rêve. Un soir, il ne put résister davantage : il lui fallait revoir sa terre natale, ses souvenirs, dire un dernier adieu à ces riants coteaux, et aux belles montagnes qui entouraient le bassin du Bas-Bugey.

Hugue se mit alors en route, et comme le soleil piquait et qu'il faisait lourd, il se sentit las, après tant de kilomètres, et s'étendit sur le chemin pour faire un somme.

Quand il s'éveilla, ce qu'il vit lui fit écarquiller les yeux et se pincer le bras pour être sûr qu'il ne dormait plus : Yvonne, sa fiancée, en pleine vie, approchait.

Cette fortune inouïe, il n'osait y croire, car pour lui, sa fiancée était morte.

Et pourtant, il la voyait, maintenant, marcher et jeter, de temps à autre, les yeux vers l'horizon, comme si elle attendait quelqu'un...

— Est-ce possible ? fit-il.

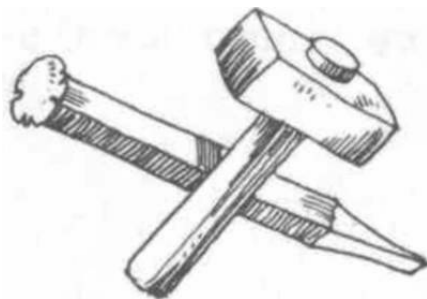
— Quoi donc ? dit Yvonne qui tressaillit. Dites-moi plutôt quel bon vent vous amène, sire de Bons ? J'ai ouï dire que les filles de Bruges et de Gand vous ont ensorcelé au point de vous faire oublier vos promesses...

— Comment pouvez-vous, interrompit Hugue...

Et quand il eut raconté l'histoire de sa vie, s'accusant, se reprochant d'avoir fui devant le malheur qui n'existait pas, Yvonne, qui avait toujours gardé l'espoir de le revoir, fut touchée de compassion.

La fortune revenait à pleine voile et trois mois ne s'étaient pas écoulés que les « promis » se mariaient. Ils vécurent très heureux jusqu'au jour où Yvonne mourut accidentellement.

Alors Hugue de Bons redevint le simple imagier sans nom, travaillant et s'appliquant à lui-même la devise de Marguerite d'Autriche qu'il avait sculptée sur son tombeau, à Brou : Fortune. Infortune. Fort. Une.



L'arbre enchanté



U temps jadis, il y avait, à la limite de la Bresse et des Dombes, vers Saint-André de Corcy, un jeune vacher qu'on nommait Poire-d'Oiseau, parce qu'il avait été trouvé sous une aubépine par la mère Denise.

La mère Denise était une de ces femmes qui connaissaient mille moyens de soulager les souffrances de ses semblables avec des formules, des incantations, et quelques remèdes à base de certains ingrédients : à cause de cela, elle passait pour une sorcière.

Elle éleva Poire-d'Oiseau comme son fils, lui faisant partager sa misère.

Or, Poire-d'Oiseau, qui de sa vie n'avait jamais fréquenté de jeunes et belles personnes, tomba follement amoureux de Perrette, une superbe fille à la chevelure noire et aux yeux bleus, dont les parents étaient de riches fermiers. Comment imaginer que Perrette pût abaisser ses regards sur un simple vacher ? Le fait est, pourtant, qu'elle accepta, un beau matin, une partie de traîneau sur l'étang gelé de la Roussière.

Poire-d'Oiseau, tout heureux, planta donc là ses vaches

et, franchissant en trombe le sentier qui les séparait, arriva à l'étang juste pour voir le Toine en train de pousser le traîneau dans lequel se trouvait la demoiselle, qui riait gaiement. Je vous laisse à penser la surprise du petit vacher.

Le Toine, grand et bien bâti, fils de fermiers cossus, connaissait déjà la vente et les achats de bétail, buvait sec et donnait de grands coups de poing sur la table, comme un homme. Tout semblait aller à merveille entre lui et Perrette.

« Est-ce qu'elle se moquerait de moi ? » se demandait Poire-d'Oiseau.

Mais il n'eut pas le temps de réfléchir. Tout à coup, le traîneau fit un écart, et Toine tomba sur l'étang gelé.

Dans ce moment critique, Poire-d'Oiseau ne perdit point la tête, il fonça sur le traîneau, prit la place de son rival, et fit si bien qu'il le lança de toutes ses forces.

Par malheur, il ne vit point la « bonde » où l'on avait cassé la glace pour donner de l'air aux poissons, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il disparut avec le traîneau et Perrette dans le trou glacé.

Cependant, Toine s'était relevé et courait droit vers eux ; il saisit Perrette d'abord, puis le vacher. Tous deux grelottaient de froid.

— Merci, dit Perrette, tu m'as sauvé la vie et je ne l'oublierai jamais...

Et elle regardait le Toine avec des yeux tendres.

Poire-d'Oiseau fut tout penaud et maudit cent fois sa maladresse, il songea même à inviter Perrette à venir se

réchauffer chez lui, mais le Toine l'avait devancé. Il se consola en se disant qu'il irait le lendemain prendre de ses nouvelles et qu'ainsi il la reverrait.

Mais dans la nuit, il eut de la fièvre et il fallut tous les remèdes de la mère Denise pour le tirer de là.

Quand il se sentit légèrement mieux, il sauta hors du lit, sortit de chez lui par la fenêtre et se rendit chez Perrette pour lui chanter une ébaude.

Cette fois encore, il fut penaud, car Perrette qui, elle aussi, avait eu beaucoup de fièvre, lui dit :

— Notre amour s'est gelé dans le bain que nous avons pris. Ce n'est pas la peine de revenir ni de chanter.

Alors le pauvre garçon en ressentit une telle peine qu'il résolut d'en finir avec la vie. Il détacha la corde de son puits et gagna un petit bois.

Là, il grimpa à un bouleau, attacha solidement la corde à une branche et se la passa autour du cou. Comme il allait sauter le pas, la mère Denise, à qui rien n'échappait, arriva.

— Tu es donc si pressé ? dit-elle.

— Je crois bien, répondit l'autre, stupéfait pourtant par la présence de sa mère adoptive.

— Parce que Perrette refuse de t'épouser, n'est-ce pas ?

— Tiens. Comment le sais-tu ?

— Nigaud. Et je sais aussi qu'avant de danser ta dernière gigue, tu danseras le chibreli avec elle, le dimanche des Brandons, reprit la mère Denise en lui éclatant de rire au nez.

— Dans ce cas... fit Poire-d'Oiseau.

Et il descendit de son arbre, plein de confiance en l'avenir

et dans les prédictions de la sorcière.

Quand arriva le dimanche des Brandons, c'est-à-dire celui qui suit le mardi gras, Poire-d'Oiseau se rendit à Saint-André de Corcy, comme tous les jeunes du pays.

Ceux-ci avaient décidé que le lieu des Brandons serait la poype de Breignais, qui domine l'étang de la Roussière. Déjà, garçons et filles dansaient autour du brasier et dès qu'ils aperçurent Poire-d'Oiseau, ils l'entraînèrent dans leur ronde. Comme il est de tradition, après chaque refrain, ils franchissaient les brandons ou quenouilles de paille enflammées, jetés à terre. La croyance populaire est que celui qui franchit le brasier sans le toucher se mariera dans l'armée.

Bien que jusqu'alors, les garçons eussent brillé à cette sorte de jeu, il se fit un silence quand vint le tour du beau Toine. Plus d'une demoiselle de Saint-André n'avaient d'yeux que pour lui et Perrette, rétablie, était là, qui le guettait de l'œil et de l'oreille. Or, il sauta si élégamment que certains applaudirent.

Poire-d'Oiseau sauta ensuite, mais si malheureusement que son pied tomba dans le feu et fit jaillir des tisons sur les broussailles qui entouraient la poype. Bientôt, elles s'embrasèrent et les danseurs, pris de panique, s'enfuirent en désordre. Seuls demeuraient dans l'enceinte enflammée quelques jeunes gens, dont Perrette, qui appelait Toine à son secours.

Or, ce fut Poire-d'Oiseau qui l'entendit. Et très courageusement, il commença par sauter dans l'étang pour mouiller ses habits, puis s'élança dans les flammes et sauva

Perrette avec un cri d'allégresse.

— Sans toi, lui dit-elle, j'allais mourir, je ne pouvais plus respirer.

— Que veux-tu, lui répondit Poire-d'Oiseau radieux, j'avais pris froid en te précipitant dans l'eau glacée, il fallait bien que je me réchauffe en te délivrant des flammes.

Et Perrette eut pour lui le regard tendre qu'elle avait eu pour Toine.

Étourdie d'ailleurs par tout ce qui venait de lui arriver, elle avait accepté, au soir de ce jour, de finir la veillée chez la mère Denise et de danser le chibreli avec Poire-d'Oiseau.

Mais Perrette était une coquette, et c'est pourquoi elle ne se décidait jamais à être la femme de Toine ou de Poire-d'Oiseau.

Celui-ci recommença à se trouver bien malheureux et retourna vers le fameux bouleau. Il attacha une corde à la première branche ; déjà il se passait le nœud coulant autour du cou, quand apparut la mère Denise.

— Ah ! quelle bêtise vas-tu encore commettre ? lui cria-t-elle.

— Que t'importe, répondit Poire-d'Oiseau, qui n'était point d'humeur à causer.

— Il m'importe à moi que tu saches que je puis te sauver d'une situation sans issue.

Et aussitôt, elle prononça devant l'arbre des paroles mystérieuses, d'où il sortit que le bouleau enchanté se trouvait sur le chemin de Perrette.

En effet, elle ne tarda pas à apparaître, au détour du sentier.

Immédiatement, par un mot cabalistique, la mère Denise ordonna à son fils adoptif de descendre du ciel, c'est-à-dire du bouleau, mais le malheureux resta accroché à une branche par un pan de sa veste.

Or, quelle ne fut pas sa stupéfaction quand il vit que Perrette, était accompagnée d'un inconnu vêtu d'un habit rouge, coiffé d'un chapeau à plumes, armé d'un couteau de chasse et portant un cor d'argent par-dessus sa carnassière.

En passant devant la mère Denise, il ôta son chapeau et deux cornes se montrèrent.

— Eh quoi... murmura Poire-d'Oiseau, serait-ce...

— Oui, dit la mère Denise quand il eut disparu, suivi de Perrette ; oui, le diable en personne... *Et* il poussera des cornes sur le front de ta belle, tu peux me croire...

Alors Poire-d'Oiseau sourit. Il n'avait point reconnu Perrette, et comprit qu'avec un tel ornement, qui convenait plus à une chèvre qu'à une femme, il ne la reconnaîtrait jamais.



Le messier



U temps jadis, il y avait Hupert, messier (ou garde champêtre) du Prieuré de Mons-en-Bresse, homme d'un certain âge, plein d'une dignité qui ne le quittait jamais et que tout le monde redoutait, car il ne songeait qu'à une chose : épier les maraudeurs et les braconniers.

Or, depuis quelque temps, il redoublait d'attention, car il avait constaté que certains ne se gênaient pas pour faire pâturer leurs bestiaux dans les moissons du Prieuré.

N'ayant pu mettre la main sur le coupable, Hupert faisait une ronde et dit, à mi-voix :

— Qu'il fait noir, ce soir ! Je crois que le grand dragon a mangé la lune et cependant, il y a des gens qui voient assez clair pour faire mal.

Il crut entendre des pas.

— Qui es-tu croquant, s'écria-t-il ? Réponds-moi, qui es-tu ?

Et, dans la nuit, il interpellait ainsi un chêne brisé par la foudre qui, naturellement, n'avait garde d'obtempérer à cet ordre.

Hupert, se le rappelant enfin, sourit de sa bévue et songea qu'il n'employait peut-être pas le moyen le plus sûr pour surprendre le malfaiteur.

— Par le grand saint André, notre glorieux patron, dit-il, je crois qu'il vaudrait autant ne pas parler. Mais il fait si noir. Cela réchauffe le cœur.

Malgré tout, il se tut et bientôt sourit plus largement encore, car il avisa un arbre creux qu'il connaissait bien et s'y blottit, ainsi qu'en un douillet abri. La pluie tombait régulièrement et berçait notre homme, qui allait s'endormir quand, soudain, un bruit de pas lui fit ouvrir les yeux. Sous un rayon de lune, il aperçut un fantôme blanc, se dirigeant vers lui.

Hupert pensa à un « servant » et se signa. Mais quand le « servant » se met à siffler, c'est un vivant. Alors, oubliant sa peur, et n'écoutant que son courage, le bâton levé, le messier s'écria :

— Ah ! je t'y prends enfin, maraudeur...

Fantôme, maraudeur ou simple passant, l'homme blanc se mit en défense, rendit coup pour coup et fit si bien qu'il atteignit Hupert à la tempe et que celui-ci s'écroula, sans vie.

Certes, ce n'était point ce que voulait Varmond, le franc tenancier du sire de Bâgé. Un remords croissait rapidement en lui et il lui parut opportun de porter secours à celui qui l'avait inexplicablement attaqué. Il le prit dans ses bras, reconnut le messier du Prieuré, mais hélas, il expirait, murmurant le nom de sa fille.



Il atteint Hupert à la tempe ...

Plus ennuyé que Varmond aurait été difficile à trouver. Car il entrevoyait les suites de ce combat singulier : la querelle rallumée, par son fait, entre le sire de Bâgé et l'évêque de Mâcon de qui dépendait le Prieuré. Quelle peine lui serait appliquée ? Peut-être celle d'être condamné à une vie errante de Bohémiens... Pire encore : il se voyait suspendu aux fourches que le sire de Bâgé avait fait élever sur ses terres. L'appréhension le tourmentait, l'exaltait, et sans plus réfléchir, il se mit à courir jusqu'à sa maison, qu'une heure avant il avait quittée, rêvant au bonheur et à sa fiancée, Gisèle.

Voyant la table mise, et le feu danser dans l'âtre, il sentit des larmes couler sur ses joues. Puis, soudain, une idée poussa dans son cerveau fertile et tourna ses larmes en rire. Et aussitôt, il prit la route pour la maison du curial.

Là, il s'accusa de la mort du messier Hupert, en soulignant qu'il était en état de légitime défense, et ajouta que, pour éloigner toute mésentente entre le sire de Bâgé et l'évêque de Mâcon, il consentait à ne pas réclamer la protection de son seigneur, offrant de satisfaire et de se donner comme serf, lui, l'homme libre, pour réparer les torts qu'il avait causés.

Comme c'était coutume courante, au Moyen Âge, Gilbert, le curial, qui, du reste, ne voyait pas plus loin que le bout de son nez, ne montra aucune surprise et se contenta, sans même avertir le sire de Bâgé, de se rendre avec Varmond, dès le lendemain matin, chez le Prieur. Ni l'un ni l'autre ne doutaient que le meurtre ne fut connu. Or, le Prieur les écouta attentivement, et juste au moment où il allait

répondre, un jeune abbé entra, dit qu'il était le représentant de l'évêque de Mâcon, et qu'il venait pour affaire importante et urgente.

— Ayez la bonté de nous renseigner, dit le Prieur.

— C'est une étrange histoire, commença l'abbé. Dans les bois du Prieuré, a été découverte une mare de sang. Et cette nuit, savez-vous, le messier Hupert a disparu. Ce qu'il criait, ce qu'il gémissait, ont dit des enfants qui l'ont entendu et même vu tomber sous les coups d'un homme de grande taille, qu'ils reconnaîtront, sans doute.

Le Prieur hocha la tête, remercia l'abbé, et se tourna vers Gilbert, le curial.

— Qu'en pensez-vous ?

— Je crois qu'il est préférable que cette histoire ne parvienne pas aux oreilles du sire de Bâgé.

Et comme il manquait totalement d'imagination, il ajouta :

» Terminons donc l'affaire ainsi que le désire le coupable, Varmond.

Après un silence, le Prieur soupira, et bâilla, puis signa l'acte qui faisait de Varmond, homme du sire de Bâgé, mais homme libre, un serf de l'Église de Mâcon.

Varmond ne pensait plus qu'à sa fiancée, Gisèle, qui certainement serait fidèle à ses engagements.

Il se rendit aussitôt chez elle pour lui apprendre ce qu'il était advenu.

Mais cette révélation fut si inattendue que la jeune fille eut un sursaut et recula d'un pas.

— Désires-tu me rendre ta parole ? dit Varmond le cœur

battant.

— Tu n'es plus un homme libre, mais qu'importe ! dit Gisèle. Seulement, mon père est mort.

— Ton père ?... Je te croyais orpheline.

— Non, mon père veuf depuis longtemps, ne pouvant prendre soin de moi, m'avait confiée à la sœur de ma mère. C'est là que je vivais, à Trévoux, où nous nous sommes rencontrés.

— Alors, ton père, qui est-il ?

— Hupert, le messier du Prieuré.

Je vous laisse à penser la stupeur de Varmond.

Se conformant aux pensées de l'époque, Gisèle pardonnait à Varmond, mais ne pouvant l'épouser, décida de se vouer comme recluse (la recluse ne pouvait plus sortir de sa cellule, que morte, et ne conservait des rapports avec les vivants que par une étroite fenêtre donnant dans l'église et une autre extérieure par où lui arrivait le pain de tous les jours).

Cependant, le Prieur à qui elle soumit sa résolution, jugea prudent de lui défendre de se lier par aucun vœu avant un an.

Gisèle demeura donc chez elle. Et Varmond, se condamnant à une existence des plus rudes, voulut espérer encore, songeant que souvent femme varie...

Cependant, les mois passaient, Gisèle s'obstinait et Varmond se demandait comment tout cela finirait, quand, un jour, le Prieur vit entrer chez lui, un jeune homme qui avait l'air fort inquiet.

— Eh bien, Philippe, lui dit-il en le reconnaissant, quelle

nouvelle ? Ou quelle faute ? Tu ne peux te contenter de ce qui est à toi, je le sais et je ne pourrai pas toujours te pardonner...

— Messire, c'est très grave...

— Qu'est-ce donc ?

— Hupert n'est pas mort.

— Comment ? Répète donc...

— Hupert n'est pas mort. Il y a presque un an, je cherchais mes bœufs égarés dans vos bois. J'entendis des bruits de voix, puis des gémissements ; je m'approchai et je vis votre messier se débattant contre la mort. J'ai suivi un barbier, j'en sais plus long qu'il ne paraît. Je l'ai rappelé à la vie et il est parti.

— Quelle fable viens-tu me conter là, Philippe ? On n'a jamais trouvé Hupert, je te l'accorde. Il est parti, dis-tu ? Mais où donc ? Et pourquoi ?

Philippe hésitait, tordant dans ses mains son chaperon ; il baissa la tête :

— Je vous dirai la vérité. D'ailleurs, vous êtes bon, vous me pardonneriez encore, n'est-ce pas ?

— Parle donc et vite, fit le Prieur impatient.

— D'un buisson où je m'étais caché, en entendant arriver un homme que je reconnus pour Varmond, je regardais. La lune brillait. Je compris qu'il se querellait avec Hupert, celui-ci tomba et le meurtrier s'enfuit comme un possédé du démon. Je n'avais eu garde de me mêler à leurs affaires, n'étant ami ni de l'un ni de l'autre.

— Malheureux ! Ne devais-tu pas empêcher un crime ?

— Sire Prieur, vous aviez promis de me pardonner...

— Continue, dit celui-ci en se contraignant.

— Varmond avait donc fui. Je voulus savoir si Hupert était mort et je m'approchai. Le voyant baigné dans son sang, la compassion me prit et, lui trouvant un reste de vie, je lavai, pansai ses blessures. Savez-vous ce que fit votre messier en revenant à lui. Il me menaça de votre colère et me jura que le jour même, vous sauriez que c'était moi qui dévastais vos moissons. Outré, je m'éloignais déjà, il me rappela d'une voix éteinte, je lui répondis : « Puisque tu me récompenses ainsi de te sauver la vie, tu peux mourir. » Mais il me fit remarquer que je ne pouvais l'abandonner ainsi, qu'il me maudirait à son dernier moment. J'eus peur de cette malédiction d'un mourant. Alors, pour être sûr qu'il ne parlerait pas, je lui fis jurer de quitter le pays pour toujours, de rester mort pour tous. Il jura et je l'emportai chez moi ; il y resta deux jours caché, puis, une nuit, accompagné par moi jusqu'aux Marches, il partit pour Lyon. J'y avais un parent, frère au couvent de Saint-Just, je le lui indiquai en se recommandant de moi. S'il n'est pas mort, à cette heure, Hupert doit être à Saint-Just.

— Comment, par la crainte d'un léger châtiment, as-tu pu le sacrifier ainsi ? dit le Prieur sévèrement.

De grosses gouttelettes perlèrent sur le front de Philippe ; il soupira :

— Que voulez-vous, Messire ? C'est à moi que je songeais. Et puis, je vous l'ai dit, je ne voulais aucun bien au messier qui n'a jamais cessé de me traquer.

— C'est ta faute, pourtant, si Varmond a perdu sa liberté...

— Varmond... Il avait frappé le messier, il n'avait que ce

qu'il méritait. Ce qui me peinait, c'était de voir Gisèle se faire recluse, elle qui n'y avait jamais songé. J'espérais toujours qu'elle reculerait. Quand j'ai vu son obstination, je me suis dit : « Non, il ne faut pas que pour moi, la pauvre innocente devienne victime. » Voilà, j'ai dit la vérité. Punissez-moi si vous voulez...

Un silence se fit. Philippe regarda le Prieur d'un air suppliant et demanda :

— Que dois-je faire ?

— Tu vas partir tout de suite. Coûte que coûte, il faut retrouver Hupert.

— Mais sire Prieur, je n'ai jamais été à Lyon.

— Eh bien, tu iras.

— C'est bien loin... il y a du danger...

— Tu y as bien envoyé Hupert...

— Bon, j'irai... puisque vous l'ordonnez.

Et le lendemain, Philippe partait pour Lyon en compagnie de Varmond, qui n'en croyait pas ses oreilles et se demandait s'il rêvait en voyant revivre toutes ses espérances.

Sitôt arrivés à Lyon, ils se firent conduire au couvent de Saint-Just et bientôt, introduits près du frère coadjuteur, ils lui demandèrent le parent de Philippe sur lequel reposaient tous leurs espoirs. Hélas ! il était mort.

Varmond pâlit à cette nouvelle et faillit prendre mal.

— Mais, dit alors Philippe, ne vous a-t-il pas recommandé un vieillard sans nom ?

— Un vieillard ? répondit le frère soudain attentif. Je me rappelle qu'un vieillard inconnu avait été admis aux

Aumônes. Il est mort également.

Cette fois, la mesure était comble. N'entendant plus les paroles de consolation que leur prodiguait le frère, Varmond et Philippe sortirent ensemble et redescendirent cette montée du Gourguillon, seule artère, à cette époque, qui réunissait la ville haute, la cité romaine, à la ville de l'archevêque, groupée autour de la cathédrale Saint-Jean, de Sainte-Croix et de Saint-Étienne.

Tous deux regardaient, sombres et découragés, le logis du Dauphin-d'Argent. Craignant d'être accusé de mensonges, Philippe repassait dans son esprit tout ce qu'il avait dit au Prieur. Varmond, après avoir cru être au seuil du bonheur, s'y sentait plus éloigné que jamais.

Il passait devant Saint-Jean, qui s'édifiait. Les tailleurs de pierres, les imagiers sortaient, à ce moment, allant prendre le repas de midi.

Heurté par l'un, Varmond se retourna d'un air irrité, mais... où avait-il déjà vu cet homme ?

Et, saisissant par le bras l'ouvrier :

— Vous êtes Hupert ? lui dit-il ému.

— Moi ? je suis Pierre, le maçon. Que me voulez-vous ?

— Vous êtes Hupert. Ne le niez pas.

— Ne jouez pas de ma vieillesse, jeune homme. Respectez mes cheveux blancs.

— Vous êtes Hupert, le messier du Prieuré de Mons, répétait Varmond. Ah si vous saviez... Si vous saviez que pour vous j'ai perdu ma qualité d'homme libre et que votre fille va se faire recluse...

— Ma fille...

À ce coup inattendu, le vieillard s'était laissé surprendre. Aussitôt, il chercha à forcer les ouvriers qui se rassemblaient autour d'eux. Mais Philippe le retint.

— Allons ! je t'ai sauvé la vie. Je t'apporte aujourd'hui le bonheur. J'ai peut-être eu quelques torts, je vais les réparer. Ta fille...

— Ma fille...

— Ta fille est encore libre. Mais si tu tardes quelques semaines, tu ne la reverras plus. Celui qui t'a lié par serment te délie, aujourd'hui.

— Suis-je donc libre d'aller où bon me semble ?

— Oui. Ce que je craignais que tu racontes au Prieur, je lui ai moi-même avoué.

— Il ne faut donc jamais désespérer.

Hupert, plus heureux qu'un roi, retrouva ses bois et ses marais, mais se trouvant trop âgé pour la tâche de messier, il la confia à Philippe, qui se montra aussi intransigeant que son prédécesseur.

Quant à Varmond et à Gisèle, ils se marièrent – le Prieur avait affranchi Varmond – et ils eurent beaucoup d'enfants.



Le petit François



Il y avait une fois un tout jeune garçon qui se nommait François. Très sûr de lui, malgré les innombrables bêtises déjà commises, il n'avait qu'un désir au monde : se rendre utile aux autres.

Or, un jour que ses parents étaient partis sur la charrette pour la foire de Bourg et que chacun, à la ferme, vaquait à ses occupations, François fut chargé par sa mère de veiller sur son petit frère, encore au berceau.

— Quand je serai grand, disait François à sa maman, je t'aiderai à rapporter les provisions de Bourg.

— Aujourd'hui, je ne te demande qu'une chose : prendre garde aux mouches qui pourraient importuner le sommeil du bébé.

— Compte sur moi, répondit François.

De fait, sitôt sa mère partie, notre petit François planta là ses jouets et, prenant son rôle très au sérieux, s'arma d'un marteau. S'il rôda un bon moment autour du berceau, c'est que les mouches, en ce début de printemps, étaient rares. Il en vint une, cependant, qui s'aventura sur le nez du bébé. Aussitôt, François l'écrasa d'un coup de marteau.

Tranquillisé à son sujet, ne songeant point que d'autres mouches arriveraient, sans doute, l'amour de se rendre utile conduisit notre garçon à vouloir profiter de son indépendance pour confectionner des matefaims, que l'on nomme crêpes, en d'autres pays qu'en Bresse. Tout en pensant au plaisir qu'aurait sa mère à les manger, et à son propre plaisir, vite il délaya la farine avec le lait, cassa des œufs et mit la poêle sur le feu. Et pour être sûr que rien ne manquerait au repas, il allait répétant : « Ce n'est point tout de manger, il faut boire. » Boire.

— Donne-moi la clef de la cave, demanda-t-il à une servante.

— Pour quoi faire ? dit la servante étonnée.

— Pour l'ouvrir, tiens !

La servante lui éclata de rire au nez.

— Tu es trop petit pour mettre la clef dans la serrure.

— C'est pour rendre service, expliqua François.

— Bon. Je suis pressée, voici la clef. Tu ne pourras pas t'en servir...

François descendit donc à la cave, l'ouvrit sans trop de mal, mit un tonneau en perce et le pot sous le tonneau. Mais à peine avait-il tourné le robinet qu'une odeur de roussi l'avertit qu'à la cuisine, la pâte brûlait. Vite, il remonta pour la retourner dans la poêle, puis revint pour fermer le robinet du tonneau, mais pendant ce temps, le vin s'était répandu dans la cave. Le fût était vide et la cave inondée.

— Mon Dieu ! dit François, comment réparer ce désastre ?

Il remonta, bien ennuyé, et avisa un sac de farine que le meunier avait apporté la veille. Il ne trouva rien de mieux que de semer la farine pour qu'elle boive le vin et nettoie le sol. Le sac était lourd. En le descendant, François renversa un autre tonneau et son contenu coula et fut perdu comme le reste.

Cependant, à la porte de la cuisine, une cane chantait :

— Coin. Coin. Coin. Lo dera (je le dirai). Coin. Coin. Coin. Lo dera...

— Ah ! tu le diras ? s'écria François en s'élançant sur la malheureuse cane, qui répétait :

— Coin. Coin. Coin. Lo dera...

François attrapa la cane et tordit le cou à ce témoin gênant.

Par chance, sa mère rentra à la maison plus tôt que prévu et mit ainsi fin à la liste des catastrophes qu'elle ne put que constater : la cane étranglée ; la farine répandue ; les deux pièces de vin à sec ; et son dernier-né trépassé.

— Qu'as-tu fait, malheureux ? Tu crois rendre service, mais mon pauvre enfant, il n'y a personne au monde pour mettre, comme toi, les gens dans l'embarras et le chagrin. Ton père, à son retour, est capable de te tuer. Prends la porte et va-t'en.

Le discours de sa mère brouilla la cervelle de François, et dans sa simplicité, il prit à la lettre cette mise en demeure, enleva la porte de ses gonds et s'en alla avec ce fardeau sur son dos, un peu à l'aventure.

À nuit close, il arriva dans un bois et pensa aux loups et autres bêtes qui rôdaient sous les arbres. Alors, il grimpa

dans un chêne, s'y blottit, tirant après lui la porte que sa mère lui avait ordonné de prendre.

— Et maintenant, essayons de dormir, se dit-il.

Tout à coup, il aperçut au pied de l'arbre quelque chose qui remuait et, au clair des étoiles, il vit une bande de voleurs en train d'inventorier le butin de la journée, tandis que le cuisinier de la troupe se mettait en devoir de préparer le repas.

François fut plus surpris qu'un coupable pris sur le fait et se tenait coi, se sentant en grand danger.

Hélas ! la nature a des exigences auxquelles il ne pouvait se soustraire et à ce qui tomba dans la marmite des brigands, le chef de la bande opinait en s'adressant au maître queux :

— Brasse, brasse, mon ami, la Providence de Dieu tombe dans la fricasse !

À bout de force cependant, las de soutenir son fardeau, le petit François, aux membres ankylosés, laissa aller la porte qui se brisa avec un fracas épouvantable.

Elle chut sur les voleurs, qui ne s'attendaient à rien moins et qui prirent la fixité, terrorisés. Leur chef, qui voulut se montrer plus vaillant, et qui, bouche bée, considérait la dégringolade du panneau de bois, eut la langue coupée net et ses clameurs inintelligibles portèrent à leur comble l'effroi et la débandade de ses compagnons.

Délivré des bandits, François descendit de son chêne et fut bien aise de constater qu'il n'avait rien perdu de sa souplesse.

Soudain, il aperçut le butin des voleurs, qu'ils avaient

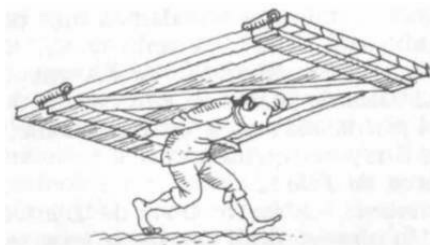
oublié dans leur précipitation, et s'en empara.

— Maintenant, je peux rentrer à la maison ! s'écria-t-il tout joyeux. Cela rendra grand service à mes parents.

Et il s'en fut chez lui au pas de course.

Il raconta son aventure et quand il eut fini, il ajouta :

— Papa, Maman, ne me grondez pas. J'apporte de l'argent pour réparer toutes mes sottises et acheter un autre petit frère.



LÉGENDES DU BUGEY

À malin, malin et demi



U temps où l'abbaye d'Ambronay prospérait et étendait ses biens et sa juridiction sur toute la rive gauche de l'Ain, de Varey jusqu'à Douvres, dans la vieille tour des Archives et devant tous les moines réunis, l'Abbé procédait à un tirage au sort.

C'était le premier dimanche de l'Avent, il faisait froid déjà... Dans le silence se percevaient des respirations un peu haletantes, et quand le bulletin sortit de l'urne, il n'y eut qu'un cri :

— Le nom de l'élu ?...

Cette année-là, ce fut le nom de Dom Cyprien, procureur du couvent. Dom Cyprien se leva, souriant... Il avait de larges épaules, des membres robustes, des yeux rieurs.

— Dom Cyprien, acceptez-vous la mission d'aller à Rome ? lui demanda l'Abbé.

— Certainement.

Il y eut des applaudissements, des félicitations. Vraiment, tous les moines étaient heureux de ce choix. En hiver, un voyage à Rome, avec la longue route enneigée, à travers les Alpes, était loin de se présenter comme un agrément, sans compter les mille dangers qui guettent le passager solitaire. Chacun, à part soi, avait frémi en songeant que le sort pouvait le désigner. Oui, tous se sentaient très heureux que ce fût Dom Cyprien l'élu. Un homme tout à fait remarquable. Était-ce à ses origines bressannes qu'il devait un tel calme ? Car il n'avait pas eu un soupir de regret, pas un mot exprimant quelque inquiétude.

Le Père Abbé crut bon de rappeler l'obligation faite par le pape, à l'Abbaye d'Ambronay, de verser tous les ans une somme considérable au Chapitre de Saint-Pierre de Rome, en expiation d'une faute – d'un meurtre et d'une révolte – commise naguère.

Dom Cyprien n'ignorait rien de tout cela. Il partirait donc, moine délégué à cet effet, et serait à Rome pour Noël où il célébrerait la messe de minuit.

Et il souriait encore en parcourant le long couloir qui conduisait à la chapelle. Il eut une pensée pour ces trois moines qui, cachés là, dans un recoin, s'étaient jetés sur l'Abbé qui se rendait à Matines, l'avaient ligoté et pendu à une des fenêtres de l'Abbaye. De vrais brigands ! Que lui reprochaient-ils donc à cet abbé, qui était alors Amblard de Briord ? L'observance rigoureuse de la Sainte Règle,

certainement, car les trois jeunes moinillons devaient éprouver quelque difficulté à l'obéissance. Le Père Cyprien fit réflexion sur la jeunesse et son besoin d'indépendance, puis il se dit que c'était sûrement une autre cause qui avait poussé les trois moines jusqu'au crime. Il se rappela leur origine dauphinoise. Le dauphin Jean prétendait alors avoir des droits plus anciens sur les terres de l'Abbaye que le comte de Savoie à qui elles appartenaient. Or, l'abbé Amblard de Briord en tenait pour la Savoie. Le prince Jean fut donc tout heureux d'accueillir nos trois moines qui avaient pris prétexte d'un voyage chez des parents en Dauphiné, et de les renvoyer chez eux accompagnés de ses bons souhaits et d'une troupe de gens d'armes qu'ils s'étaient engagés à introduire clandestinement dans le moustier. Ainsi fut fait. Sitôt après avoir pendu Amblard de Briord, ils ouvrirent la porte aux soldats, dont on entendait sur les terrasses et les jardins le cliquetis des armes. Quand l'aube illumina le ciel, l'on put voir l'écusson du Dauphin apposé sur la porte principale. L'un des trois moines était déjà chargé du gouvernement de l'antique abbaye d'Ambronay, si magnifiquement située au milieu d'un amphithéâtre formé par les monts du Bugey, du Revermond et des hauteurs de la Côtière.

Dom Cyprien pensa que nos moines n'eurent guère le loisir d'admirer la nature. Ne pouvant supporter pareil affront, le malheureux comte de Savoie dépêcha une armée, qui reprit l'abbaye et passa au fil de l'épée tous les soldats dauphinois. Le Dauphin riposta par des représailles ; il y eut longue guerre qui se termina par un désastre pour les

années du Dauphin, qui n'y survécut pas. Triste époque...

Quant à nos trois assassins, têtes basses et poings liés, ils avaient été remis par le comte de Savoie à la Justice du Tribunal Ecclésiastique.

Et Dom Cyprien, comme il entrait paisiblement dans la chapelle pour réciter l'office, pensa aux âmes de ces trois moines qui avaient attiré la colère de Rome sur le couvent. L'excommunication fut prononcée. Dieu merci, la clémence du pape s'exerça bientôt, répondant aux supplications des religieux d'Ambronay. Plus d'excommunication, mais à une condition : obligation pour l'abbaye de verser tous les ans, au Chapitre de Saint-Pierre de Rome, une espèce de très forte amende.

Dom Cyprien partirait donc, cette année, pour Rome, porteur de l'amende. Avait-il jamais refusé de rendre service ?

— Le départ est pour bientôt ? lui demandaient ses frères en religion.

Dom Cyprien hochait la tête et répondait :

— Demeurez en paix, il me faudra moins de temps qu'à un autre pour parcourir la route et je serai à Rome le soir de la Vigie de la Nativité.

Ses collègues fronçaient le sourcil, lui rappelaient la longueur du voyage, les rigueurs de la saison, cherchaient à deviner ce qu'il dissimulait derrière des paroles aussi rassurantes. Certes, Dom Cyprien avait coutume d'affirmer que tout finit par s'arranger et possédait au plus haut point la tranquillité bressanne. Cependant... Cependant... Eh oui, le temps passait. L'Avent. Et Dom Cyprien était toujours à

Ambronay, fidèle à ses prières et le sourire aux lèvres.

Quand le 24 décembre arriva, tout le monde s'accorda à reconnaître que Dom Cyprien se montrait d'une insouciance impardonnable. Allait-on aussi paisiblement, récitant Vêpres et Matines comme de coutume, vaquant à ses occupations comme si de rien n'était ?

— Dom Cyprien, Monsieur le Procureur, auriez-vous oublié que ce soir même vous devez être à Rome ?

— Ne vous inquiétez pas, répondait le moine, je serai à Rome ce soir, à l'heure voulue.

Était-il devenu fou ?

— Vous avez accepté une mission, en votre âme et conscience, Dom Cyprien. Vous serez tenu responsable de son exécution.

— Ne vous inquiétez pas. Ne vous inquiétez pas.

Après Vêpres, il fut salué par le regard courroucé des moines et répondit par un sourire.

Son logement, situé auprès d'une des poternes de l'enceinte, était agréable à Dom Cyprien. Il en ouvrit la porte, puis tira le verrou de la cellule. Alors sortirent de sa bouche quelques paroles magiques et, en même temps, il frappa trois fois le sol du pied. Le plancher s'ouvrit avec un bruit épouvantable et un homme de haute taille en sortit.

Un instant, Dom Cyprien le regarda : il était vêtu de noir, ses pieds et ses mains étaient énormes, son menton disparaissait dans une barbe rousse. Il tenait un trident à la main.

— J'ai besoin de toi, dit Dom Cyprien. Il faut que tu me conduises à Rome assez rapidement pour que j'y entende

sonner 11 heures et demie, ce soir.

— Sois sans inquiétude, nous y serons. Mais à une condition.

— Laquelle ?

— Tu m'occuperas pendant tout le temps que je demeurerai là-bas, et cela sans jamais m'employer deux fois à la même besogne. En récompense, je jure sur les feux éternels de te ramener ici sain et sauf. Rappelle-toi : si tu me laisses un instant oisif, ton âme est à moi.

Il le menaça d'un doigt facétieux et éclata d'un gros rire.

Dom Cyprien répondit paisiblement :

— J'accepte. Partons tout de suite.

Et Lucifer se transforma instantanément en un oiseau fabuleux, sur le dos duquel monta Dom Cyprien. Il dit encore, avant de s'élancer dans les airs et de secouer sa crinière :

— Garde-toi bien de te signer, Dom Cyprien, car je te lâcherais et je ne réponds plus alors de ce qui pourrait arriver.

L'ombre des forêts épaississant la nuit apparut bientôt au-dessous du moine et de son étrange monture. Puis les eaux miroitantes du Rhône ; enfin s'élevèrent les hautes cimes des Alpes. En vérité, c'était un monde terrifiant, aux neiges jetant de singuliers éclats. Lucifer s'inquiéta de son passager, qui avoua un léger vertige. Ils volaient à de telles hauteurs...

— Par Satan, tiens-toi tranquille sur mon dos, recommanda Lucifer, quand, au large, ils virent le moutonnement de la Méditerranée.

La voix du diable retentit encore, plus mystérieuse, presque confidentielle :

— Veille à ta monture. Songe à la traiter de ton mieux et... oui, signe-toi, signe-toi, Dom Cyprien, si tu ne veux pas que nous croulions dans la mer.

Sur-le-champ, le moine changea de visage.

— Hâte-toi, hâte-toi, Satan. Crois-tu que je n'aie pas assez de mémoire pour suivre ton perfide conseil ? Et puis, ce qui est porté par le diable est bien porté, non ?

Lucifer tourna plusieurs fois sur lui-même, cacha sa tête sous son aile et se tut. Le Bressan était plus rusé qu'il ne l'aurait imaginé. Mais le voyage continuait. « Attendons, se disait-il, nous verrons bien qui sera le plus fort. »

Déjà, Dom Cyprien s'extasiait sur les beautés de Rome dont il apercevait au loin les sept collines.

Lorsque le quart avant minuit sonna, il descendait de sa monture, juste devant la place Saint-Pierre. Mais voyant que le diable avait repris figure d'homme, il lui dit :

— Tout va bien. Je suis un peu harassé, mais n'ai point oublié nos conventions. Pour t'occuper, dépave la ville de Rome.

— J'y vais de ce pas.

Le moine monta rapidement les marches de la basilique Saint-Pierre. Il était si content de lui qu'il fredonnait un cantique.

Il commença donc la célébration de la messe, et comme il se tournait vers l'assistance, il vit Lucifer qui se tenait à ses côtés.

— C'est fait, souffla-t-il à Dom Cyprien.

— Eh bien, remets tous les pavés à leur place, riposta le moine.

Le diable s'en retourna.

Dom Cyprien continua à réciter les prières ; il arrivait aux oraisons et resta muet de stupeur : la figure grimaçante de Satan, déguisé sous l'habit d'un enfant de chœur, le narguait.

— Ah ! prononça enfin le moine, tu veux une autre tâche... Prends la peau d'un mouton noir, et lave-la jusqu'à ce qu'elle devienne blanche.

— J'y vais, répondit le diable.

Dom Cyprien riait déjà sous cape de l'excellence de son idée, tout en terminant la messe, quand tout à coup... Cette fois, il n'en croyait pas ses yeux. Et pourtant, cette peau de mouton plus blanche que neige contre laquelle il se cognait tout en lisant l'Évangile, cela voulait bien dire qu'il fallait encore trouver une occupation au diable. Laquelle ? Le moine chercha une seconde sans trouver, une seconde se crut perdu, puis soudain :

— Va prendre l'âme d'un usurier et rends-la pure, dit-il.

Lucifer s'étonna :

— Rendre une âme pure ? répéta-t-il. Ai-je bien entendu ? Ce n'est pas dans mes habitudes...

— Tu as parfaitement entendu, répondit le moine qui se redressait de toute sa taille.

Quand la messe fut enfin achevée, Dom Cyprien arborait un large sourire. Il pensait à la tête que devait faire Lucifer. Les Bressans ne manquaient pas d'imagination, constatait-il plein d'orgueil. Et, d'un pas dégagé, il s'en fut chez le

prévôt du Chapitre de Saint-Pierre, se présenta comme étant le délégué de l'Abbaye d'Ambronay, porteur d'une somme très importante, à l'adresse du Chapitre de Saint-Pierre, ce qui lui valut d'être accueilli à bras ouverts.

— Nous vous attendions, dit le Prévôt en le faisant asseoir.

— J'aimerais, avant de vous remettre cette somme, prendre connaissance de l'acte qui constate cette obligation, dit Dom Cyprien en dissimulant un sourire rusé.

— Si vous le désirez, dit le Prévôt étonné, mais qui n'osait opposer un refus à celui qui lui apportait de très gros revenus. Dom Cyprien prit donc connaissance de la Charte en question. Puis il lut également l'acte de fondation de l'Abbaye par un officier de Charlemagne, Barnard, originaire d'Izernore, qui désirait se retirer du monde où il laissait une femme et des enfants, ce Barnard dont la voix inspirée d'un enfant de chœur décida de l'élection au siège épiscopal de Vienne. Tout en achevant la lecture, Dom Cyprien froissait entre ses doigts la Charte et négligemment la glissa dans sa poche. Puis il rendit au Prévôt l'acte de fondation et, profitant du trouble que causait la disparition de la Charte, il se retira discrètement.

Rapidement, il se dirigea vers le Tibre, retrouva Lucifer très occupé à blanchir l'âme d'un usurier. À mesure qu'il la lessivait, elle devenait, au contact de ses mains, de plus en plus noire.

— Laisse cela et en route pour Ambronay, ordonna Dom Cyprien, tout en jetant dans le fleuve la Charte réduite en boule. Plus rien, désormais, ne nous retient à Rome.

Et il grimpa sur sa monture, qui lui envoya un regard oblique et courroucé et ne dit mot.

La troisième messe de minuit tintait au clocher de l'Abbaye lorsque Dom Cyprien se retrouva dans sa cellule, rapportant dans sa poche l'argent de l'amende qui lui avait été confié.

— Maintenant, va-t'en, dit-il à Satan, j'ai rempli toutes nos conventions et je ne t'appartiendrai jamais, ajouta-t-il en l'aspergeant d'eau bénite.

Satan disparut aussitôt, et ce fut, dit-on, à partir de ce jour, qu'il renonça à prendre les gens d'église à l'heure ou à la course. S'il était malin, ceux-ci l'étaient aussi et davantage...

Le lac de Pluvis et la grotte de la Bonne-Femme



U temps jadis, il y avait vers la montagne d'Izieu, non loin des falaises au pied desquelles coule le Rhône, une femme qui paraissait aussi vieille que le monde, et qui pour tout bien possédait une vache et pour toute société, un chien, Taïaud.

En ce temps-là, le village de Saint-Didier était un gros bourg épanoui au flanc de la montagne, où l'on voyait maints paysans riches, durs aux autres comme à eux-mêmes, ne se faisant pas faute de molester le pauvre. Notre vieille, qui habitait à l'écart une simple grotte creusée dans le roc, s'obligeait à de longs détours pour l'éviter, sachant qu'on la traitait de sorcière, et que les enfants lui couraient après en lui jetant des pierres. N'était-il pas arrivé, une ou deux fois, que pour une peccadille, on l'avait menacée de prison ?

La vérité est de dire cependant, que notre femme connaissait un bonheur certain, mangeant les fruits, les champignons trouvés dans les bois, buvant le lait de sa vache, une vache qu'elle menait paître le long des bordures

du chemin. Elle se sentait libre, n'ayant aucun compte à rendre à personne, et elle aimait son chien d'amitié. Et puis, le paysage qui l'entourait était beau, offrant des perspectives qui ne semblaient là que pour l'enchantement des yeux : Murs, Izieu, La Bruyère...

Or, il vint un hiver où des jours durant, il gela à pierre fendre. Il tomba ensuite tant de neige que certains appréhendèrent de voir les loups quitter les bois. Ce fût un hiver si terrible que peu de Bugistes se rappelaient en avoir connu de semblable. Et notre vieille et Taïaud en souffrirent plus encore que les autres.

Un soir que courait une bise à vous couper le souffle, et que la neige tourbillonnait, tous deux se tenaient devant un feu de sarments et de souches, quand on frappa à la porte.

Chaque fois que quelqu'un s'aventurait dans le sentier qui menait à la grotte, Taïaud aboyait bruyamment pour avertir sa maîtresse et il n'était pas facile de le faire taire. Ce soir-là, il se mit à japper doucement et à remuer la queue comme s'il se fut agi d'un ami. Or, la pauvre vieille ne se connaissait pas d'ami. Aussi fut-elle tout étonnée, et plus encore quand elle entendit une voix chevrotante :

— Pour l'amour de Dieu, ouvrez à un pauvre homme transi de froid, et qui ne reconnaît plus son chemin.

— Entrez ! dit aussitôt la vieille et venez vite vous réchauffer près de mon feu. Mon logis n'est pas beau, mais comment pourrais-je laisser dehors, par un temps pareil, une créature du Bon Dieu ?

Un homme entra donc : il paraissait encore plus vieux que la femme, avec ses cheveux blancs, hirsutes, sa figure

parcheminée ; des haillons le vêtaient et il portait la besace des mendiants.

— Je vous dérange...

— Allons ! Asseyez-vous, fit la femme, je vais vous préparer du lait chaud, le lait de ma vache.

Elle mit dans le feu quelques sarments qui flambèrent haut et, pendant que le mendiant buvait un grand bol de lait, elle regardait Taïaud, qui l'avait délaissée pour s'étendre aux pieds du mendiant. D'ordinaire, il n'était pas aussi familier.

Une fois restauré, l'homme se leva, mais l'hôtesse lui fit signe que sa propre paillasse l'attendait.

— Reposez-vous, dit-elle. Moi je me coucherai dans un coin, sur cette couverture.

Le mendiant sourit, caressa le chien, puis il dit :

— Je ne suis pas ce que je parais. J'ai voulu savoir si, dans ce pays, existaient quelques personnes justes et généreuses. C'est ainsi qu'avant de frapper à ta porte, j'ai frappé à celle des habitants de Saint-Didier où l'on dit que règnent l'aisance et l'abondance. J'imagine que tous devaient être installés douillettement devant un bon feu. Eh bien, tous m'ont laissé grelotter dehors, m'envoyant au diable, grondant que ce n'était pas une heure pour déranger les honnêtes gens. Tu entends ? Tous ont refusé d'ouvrir à un pauvre leur demeure. Toi seule as eu pitié de moi, et pourtant, tu n'as pas grand'chose à partager...

La vieille hochait la tête, nullement surprise du comportement des habitants de Saint-Didier.

Mais elle tressaillit soudain et se mit à trembler de tous

ses membres parce que le mendiant haussait le ton, criait si fort que sa voix, aussi puissante que celle du tonnerre, emplissait la nuit, et devait résonner jusqu'au fond des bois.

— Malheur à vous qui n'avez qu'une passion : celle d'entasser des écus, de les compter et de les recompter ! Malheur à vous... Malheur à vous...

Qu'arriva-t-il ? Notre pauvre vieille eût été bien incapable de l'expliquer. Il lui sembla qu'elle s'était endormie et qu'au petit matin, sans que Taïaud fît entendre le plus léger aboiement, son hôte lui avait faussé compagnie. Elle ne retrouva chez elle que sa besace vide. Mais quand elle mit le nez dehors...

— Qu'est-ce cela ? dit-elle d'une voix altérée.

À la place du village de Saint-Didier, il y avait un lac aux eaux glauques, dont les vagues s'arrêtaient au pied de la grotte, miraculeusement épargnée. La bise s'était calmée et le soleil brillait comme pour une journée de printemps.

La vieille et Taïaud se réchauffaient à ses rayons quand accoururent les habitants des villages voisins. On n'avait jamais vu dans le pays pareille chose, et personne n'en croyait ses yeux, se demandant pourquoi seule cette pauvre vieille n'avait pas été touchée par la catastrophe. Car tout avait disparu, englouti dans les eaux du lac, les maisons aux toits aigus dans leur nid de verdure, les hommes, les femmes, les enfants, les amis des uns, les parents des autres.

— Il n'y a plus de vie, plus de vie, plus de vie, répétait-on.

Et c'est pourquoi aujourd'hui encore on appelle ce lac, le

lac de Pluvis, et la grotte, la grotte de la Bonne-Femme.



La fée de l'Albarine



U temps jadis, les rivières couraient à leur gré et l'Albarine, rivière libre et sauvage s'il en fut, permettait aux montagnes rocheuses qu'elle traversait, dans une étroite vallée, de se refléter dans ses eaux limpides, et aux truites, anguilles et écrevisses de se multiplier.

Or, les hommes imaginèrent barques, ponts et autres engins et l'Albarine, pleine d'orgueil, eut tôt fait de les jeter à bas. Ce fut comme une sorte de défi...

Cependant, Jean Guerne, de Torcieu, fort comme un taureau et hardi comme un moineau, s'en soucia si peu qu'il décida, un beau matin, d'installer une traille à l'usage des gens du pays. Il planta donc dans la rivière deux gros piliers, qu'il réunit par une corde, puis il amena une barque et invita hommes, femmes et enfants à passer l'Albarine...

Les habitants de Torcieu, comme ceux de Saint-Rambert et d'Ambérieu, commencèrent à hésiter, redoutant les caprices de la rivière et de sa fée protectrice qui, le soir, apparaissait parfois à ceux qui s'égarèrent sur ses rivages. Puis, certains s'enhardirent à monter dans la barque. Tout allait à merveille. Jean Guerne se frottait les mains. Par

malheur, il existait encore beaucoup de personnes qui avaient ouï dire à leur grand-mère l'histoire que voici :

Un soir de vogue où le vin du pays avait coulé en abondance, une dizaine de garçons rentraient à Torcieu en chantant. Il était très tard, et les gens sérieux avaient depuis longtemps regagné leur maison. Eux, après avoir beaucoup dansé, commençaient à tomber dans une sorte de somnolence et, pour marcher droit et ne point rêver, ils se donnaient le bras et tenaient ainsi toute la longueur du chemin.

La nuit étalait de multiples étoiles et c'était plaisir que de marcher ainsi, auprès de l'Albarine, de ses prairies et de ses arbres.

À la sortie des Balmettes et en vue du château de Saint-Germain, minuit sonna au clocher d'Ambérieu.

Nos garçons, en riant, comptèrent les coups, et au dernier, l'un d'eux se retourna et tressaillit. Il venait de voir, à cent mètres de lui, une jeune fille vêtue de blanc qui, d'un pas léger, avait l'air de les suivre, semblant plutôt glisser que marcher. Ses longs cheveux flottaient au vent.

Troublé, il toucha le bras de ses camarades, qui se retournèrent. Et, malgré leur force, l'habitude qu'ils avaient de courir bois et lousps, ils éprouvèrent une surprise si grande – presque une peur – qu'ils s'arrêtèrent.

Elle s'arrêta en même temps. Elle aussi, avait-elle peur ?

Ils reprirent courage, lui sourirent, et lui demandèrent à mi-voix :

— Qui êtes-vous ?

— D'où venez-vous ?

— Sommes-nous des connaissances ?

Et comme elle ne répondait pas, ils s'approchèrent d'elle.

Au premier pas, elle recula vivement. Donc, pensèrent-ils, c'était elle qui était effrayée.

Dix garçons, forts comme des Turcs, qu'avaient-ils à redouter, je vous le demande ?

Pourtant, ils hésitaient. Si elle avait été une simple paysanne, ils lui auraient offert, à la bonne franquette, de faire route avec eux, mais le moyen de faire quelques avances à... à qui, au juste ? songeaient-ils en se regardant.

— Une demoiselle d'Ambérieu, dit tout haut un grand gaillard.

— Seule, à cette heure ? Non, ce n'est pas possible.

— Une dame de Lyon, alors, avança un autre. Elle va prendre la voiture du matin, au Lion d'or.

— Ce ne doit pas être une vraie dame, déclara un futé, je veux dire une dame comme il faut.

— Tu as raison, répondirent-ils tous en chœur.

— Alors, je vais lui parler, reprit le futé.

— Je t'accompagne, dit un autre.

Et tous deux prirent le pas de course, mais la jeune fille immobile, dès qu'ils furent près d'elle, s'éloigna, comme la première fois, aussi légère qu'un oiseau et sans montrer la moindre gêne.

En voyant avec quelle facilité elle maintenait ses distances, nos deux audacieux s'arrêtèrent et se dirent :

— Nous la rattraperons vers le pré.

Et ils rejoignirent leurs camarades.

Ils reprirent en chantant le chemin d'Ambérieu.

Quand ils furent entre des vignobles et une prairie assez vaste que fermait l'Albarine, un rapide coup d'œil leur apprit que le piège avait réussi. L'inconnue les suivait, insouciante, et s'était même rapprochée, sans prévoir le danger qu'elle courait.

Tout à coup, les deux plus lestes s'élancèrent dans le buisson qui séparait les vignes du chemin. Pliés en deux, invisibles, ils coururent du côté de Saint-Rambert et, arrivés à l'extrémité du vignoble, débouchèrent sur la route : ils avaient ainsi coupé la retraite de la jeune fille de ce côté-là.

Les autres avaient couru à l'autre extrémité de la prairie, du côté opposé, c'est-à-dire du côté d'Ambérieu ; là aussi, toute fuite était impossible, on ne pouvait plus passer.

Aussitôt, la troupe s'arrêta, fit volte-face et, se déployant en demi-cercle, se précipita vers l'inconnue pour l'envelopper. La manœuvre était parfaitement réussie.

Elle, sans se presser, se détourna du chemin, traversa légèrement un buisson au plus épais des épines, alla dans la prairie et s'engagea sous les noyers et les saules, avec le calme et la sérénité d'une reine qui se promène dans son parc.

Intrigués, stupéfaits, nos garçons la suivirent, élargissant leur cercle, bouchant toutes les issues et, maîtres des lieux, se rapprochèrent d'elle en poussant de grands cris.

Elle était perdue sans retour : la rivière, à cet endroit, était large et profonde. Elle n'avait donc aucun espoir de s'échapper. Déjà, les mains s'avançaient pour la saisir, déjà des cris de triomphe s'élevaient quand les petits pieds, qui

glissaient si légèrement sur l'herbe, quittèrent le rivage, s'avancèrent sur les flots, brillants, et marchèrent sur les eaux, avec la même facilité que sur le chemin.

Arrivée au milieu du gouffre, elle se retourna vers les jeunes gens, ahuris, épouvantés, leur fit un geste de menace ou de moquerie, secoua ses longs cheveux et, lentement, glissa sur l'onde. Elle était chez elle... dans son élément.

— C'est la fée de l'Albarine, dit l'un.

— Oui, dit un autre, la Dame blanche du pays...

De quoi les avait-elle donc menacés ?

Tremblants, ils reprirent la route, traversèrent Ambérieu dans un silence angoissé. Là, ils se jurèrent de ne jamais dévoiler leur aventure sous peine de se couvrir de ridicule.

Mais le lendemain, ils ne purent se lever. Tous avaient la fièvre, et divaguaient, ne reconnaissant même pas les membres de leur famille. Aucun n'osa révéler la cause de leur maladie.

Ce fut longtemps après que le mystère s'éclaircit : en reliant entre elles les paroles prononcées pendant leur délire, des mères de nos garçons comprirent que la fée de l'Albarine leur avait joué un tour à sa façon.

Un méchant tour, rappelez-vous ? Et les bonnes gens se rappelaient et se figuraient que la fée allait recommencer : il n'en fut rien pendant longtemps.

Mais quand arriva Jean Guerne et sa barque, la lutte devint terrible. C'est ce que comprenaient nombre de gens du pays que, par malheur, Jean soupçonnait de radoter un peu, et d'ailleurs, il ne voyait aucune menace sur les eaux,

que sa barque franchissait tous les jours, sans encombre.

Or, une nuit d'hiver qu'il gelait à pierre fendre, tant que corbeaux, canards et oies sauvages avaient fui, Jean Guerne, sa journée achevée, jouissait d'un repos bien gagné et ronflait auprès de sa femme.

Soudain, dans le silence rendu plus profond par la neige qui recouvrait la terre, une voix appela :

— Jean Guerne, disait-elle, je voudrais passer l'Albarine.

Jean dormait d'un sommeil de plomb et ne bougea point.

La voix se fit entendre à nouveau, plus impérieuse, et cette fois, réveilla le passeur.

— Le Diable t'emporte, murmura-t-il. Si tu crois que je vais descendre sur la berge par un temps pareil, tu te trompes. Je suis au chaud et j'y reste.

— Faut-il aller chez toi te faire lever de force ? reprit la voix. Tu t'en repentiras, mon bonhomme. Ta mule tousse. Veux-tu que son mal s'aggrave ?

Jean, éberlué, frissonna.

« Ma mule ? songea-t-il. C'est vrai qu'elle tousse, mais elle n'est pas sortie. Alors, qui peut le savoir ? »

Cette voix n'était pas d'ici. Elle n'avait pas l'accent traînant du pays.

— Attends-moi, disait-elle. Je vais te parler et ce sera tôt fait.

Effrayé, Jean Guerne sauta hors du lit et courut à la fenêtre.

— Une seconde et je sors ! cria-t-il.

— Dépêche-toi, reprit la voix vers la rivière.

Je vous l'ai dit, Jean Guerne était fort, grand et bâti en

athlète ; il ne craignait personne et eût tenu tête à un gendarme. Mais cette voix de femme, presque brutale et qui vibrait étrangement, ne lui disait rien qui vaille, ne lui rappelait aucune autre voix. Il fit la grimace, ne pouvant surmonter son trouble.

Sa femme, qui avait allumé la chandelle, le regardait.

— M'est avis qu'il serait préférable que je t'accompagne, dit-elle.

— Pourquoi ça ?

— Il y a un loup qui rôde par là...

— Sois sans inquiétude : suis-je un enfant ? Fais-moi chauffer du vin pour mon retour, j'aurai sans doute besoin d'un réconfort.

Et, prenant d'une main un long et solide bâton, et de l'autre sa gaffe, il appela son chien, qui refusa de sortir. Jean songea au loup dont avait parlé sa femme. Il fit un nouvel appel, mais même sous la caresse de son maître, le chien s'enfuit, épouvanté.

« Je ne l'ai jamais vu dans cet état, se dit Jean. Pourquoi a-t-il si peur ? »

Cependant, il agitait hardiment sa gaffe, traversa sans encombre son jardin, son verger, qui allait jusqu'à la rivière, mais arrivé près de sa barque, il vit, au clair de lune, une jeune femme grande et fière, mince et flexible comme un bouleau, les cheveux flottant sur les épaules et vêtue fort légèrement d'une robe blanche, sans qu'elle parût s'apercevoir du froid intense.

— Me voilà ! dit Jean, un peu essoufflé.

— Eh ! bien, maintenant, hâte-toi de défaire la chaîne qui

retient la barque, je suis pressée.

Chose incroyable, la rivière avait grossi pendant la nuit et ses flots troublés avaient quelque chose de sinistre et de menaçant.

— Je suis désolé, mais la rivière est trop haute, dit Jean Guerne, qui avait pâli à la vue de cette apparition et de cette crue subite et inexplicable.

— Je ne te demande pas un service pour rien ; je suis attendue et je ne puis rester ici plus longtemps. Voici trois écus pour ta peine. Marche et promptement.

— Vous voyez bien que la chose est impossible... pourtant...

En recevant dans sa main trois écus – une somme importante pour quelques minutes de travail –, Jean Guerne hésitait. Il songeait déjà aux douceurs qu'il pourrait se procurer pour lui et sa femme avec cet argent...

— Eh ! bien... tu as dit : pourtant...

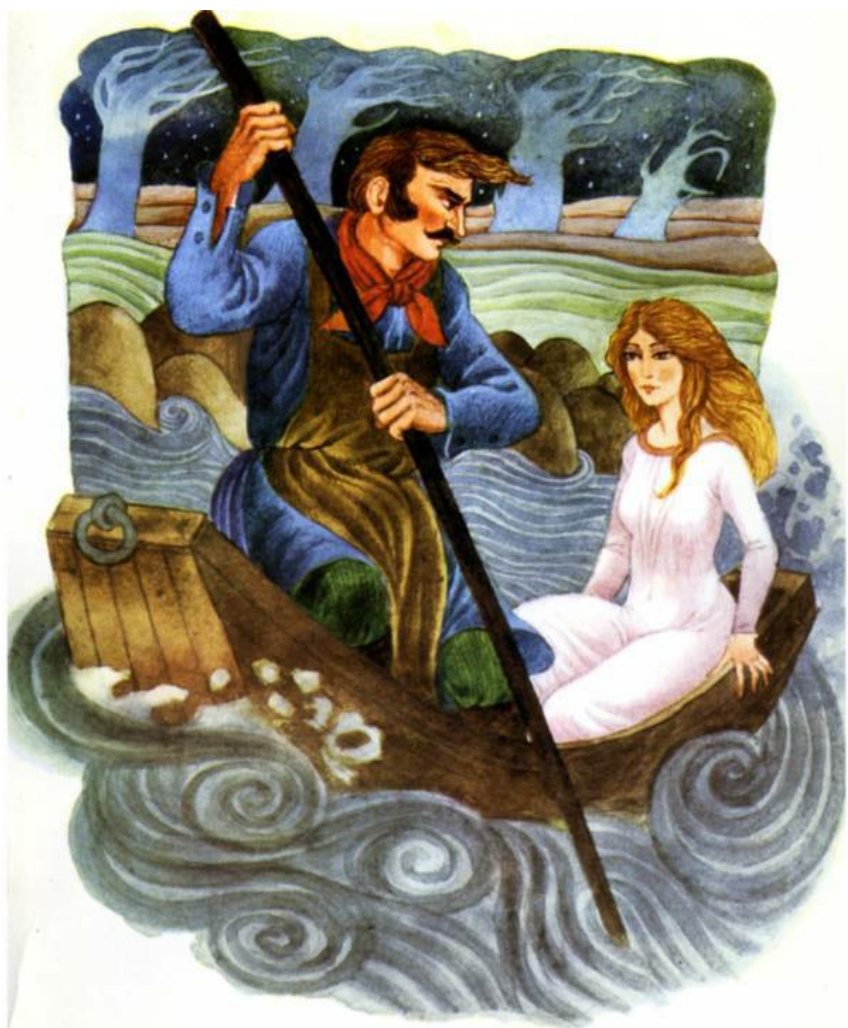
— Pourtant j'accepte.

La dame s'élança alors dans la barque et s'assit tranquillement, comme si elle n'eût couru aucun danger.

Jean Guerne mit les trois écus dans son gilet, ouvrit le cadenas, défit la chaîne, tendit la corde, appuya sa gaffe sur le gravier et se jeta dans le courant.

Mais à peine avait-il avancé de quelques mètres que la barque sembla vouloir s'enfoncer dans la rivière. Pourtant, c'était une barque neuve et assez solide pour passer de lourds chariots. Or, il fallait se rendre à l'évidence : elle n'obéissait pas à la gaffe, et l'eau bouillonnante menaçait de passer par-dessus le bordage. Jean Guerne, bravement,

redoubla d'efforts et, tête baissée, d'un vigoureux coup de gaffe, gagna le rivage. Sautant sur la terre ferme, il entourra un saule d'une amarre supplémentaire pour maintenir son bateau.



Jean Guerne, bravement, redoubla d'efforts ...

— Prenez ma main, dit-il ensuite à la passagère pour l'aider à sortir de la barque.

Mais elle était déjà à côté de lui, les yeux brillant d'insolence.

À cette vue, Jean Guerne perdit son sang-froid.

— Comment êtes-vous là ? murmura-t-il. Je ne vous ai pas vue vous lever...

Elle éclata de rire.

— Tu as cru dompter l'Albarine, mais l'Albarine brisera ton bateau, Jean Guerne. Tu ne t'en serviras pas longtemps. Adieu... Tu peux aller te coucher.

Jean, interloqué, faisait déjà demi-tour, quand la passagère parut se raviser.

— Attends, dit-elle. Si tu veux aller demain au marché de Saint-Rambert, écoute ce conseil : fais relever le fer de ta mule. Maintenant, au revoir. Pense quelquefois à moi...

Elle riait encore et Jean Guerne était terrifié...

Qui donc était cette créature qui l'avait appelé dans la nuit ? Comment savait-elle ce qui se passait chez lui ? Et pourquoi prédire que son bateau serait détruit ?

La rivière n'était que tourbillons et vagues. Il rattacha solidement sa barque et revint chez lui plus mort que vif.

Sa femme l'attendait avec du vin chaud. Mais avant de dire quoi que ce soit, Jean porta la main à son gilet : les écus n'y étaient plus. À leur place, trois feuilles de noyer, alors que depuis des mois, les noyers n'avaient plus de feuilles.

Jean se mit à pleurer. Quand il eut conté son aventure à sa femme, elle lui dit :

— C'est la Dame blanche de la rivière, la fée de l'Albarine. Les bonnes gens avaient raison. Mon Dieu, que va-t-il bien nous arriver ?

Car cette fée n'a jamais eu bonne réputation, je vous l'ai dit.

Jean Guerne eut de la fièvre pendant des jours.

L'absence de passeur, l'assurance avec laquelle il déclara que la rivière avait débordé alors qu'elle était basse, inquiétèrent les habitants de la région. Que signifiait tout cela ? Que Jean Guerne était devenu subitement fou ou bien...

L'année suivante, une crue terrible fit changer le cours de l'Albarine, qui s'ouvrit un nouveau lit, hors de l'ancien.

En voyant la barque inutile, échouée sur les graviers, la femme de Jean Guerne lui fit cette remarque :

— La Dame blanche l'avait dit...

Et, à son tour, elle raconta l'histoire à qui voulait l'entendre. Ce fut la fin du mystère.

Beaucoup plus tard, un pont fut édifié à la place de la traîlle. Qui peut savoir si la fée de l'Albarine s'en contentera toujours ?...



Marcus ou la légende de Domitien



U temps jadis, un jeune homme vint de Rome, se fit prêtre et choisit pour retraite les environs de Lyon. Il se nommait Domitien. Au bout de quelque temps, il décida, avec des disciples qui voulaient vivre sous son commandement, de quitter le voisinage de la grande ville. Ils se mirent donc en quête d'une solitude plus écartée, d'un ciel plus bleu, se découpant sur le vert des forêts couvrant montagnes ou collines. Ils marchèrent plusieurs jours, tant que rompus de fatigue, ils avisèrent une gorge où coulait l'Albarine, clef de passage entre le Bugey et la plaine de la Bresse. Ils s'y arrêtèrent et, non loin d'une source, construisirent des cellules et s'adonnèrent au travail de la terre...

Or, un jour, ils entendirent frapper à leur porte. Domitien vint ouvrir et reconnut Marcus.

— Père, puis-je vous demander l'hospitalité pour cette nuit ? dit celui-ci.

— Entre, répondit Domitien. Tu sais bien que je ne veux pas qu'on laisse dormir qui que ce soit en danger de loups. À plus forte raison, lorsqu'il s'agit d'un chrétien.

Marcus entra donc ; c'était un garçon d'une vingtaine d'années, grand et fort bien fait de sa personne. Après qu'il se fut restauré, Domitien lui demanda ce qui l'amenait au couvent.

Et Marcus raconta son histoire...

Comme Domitien, il était né loin d'ici, en Italie, à un moment où les dissensions et les révolutions bouleversaient Rome sans relâche. Son père, un chevalier romain du nom de Latinius, trouva que ce n'était point une chance pour son fils de grandir dans un pareil désordre et chercha un pays où le calme régnait. Après avoir mûrement réfléchi, il décida de passer les Alpes avec sa femme Siagria, le petit Marcus et sa nourrice, et s'installa à Lyon, où un frère de Siagria commandait une légion. Par malheur, Lyon connaissait l'agitation et les dangers d'une société à demi barbare.

— Bah ! nous dénicherons bien un endroit plus tranquille, dit Latinius, qui se remit en route avec sa famille.

Siagria regrettait bien Rome, ses spectacles, le théâtre, le cirque, mais, en épouse soumise, elle suivit son mari dans ses pérégrinations, sans trop récriminer.

En ce temps-là, la forêt couvrait toute la montagne et, pendant trois jours et trois nuits, Latinius et les siens marchèrent dans la forêt, cherchant l'endroit rêvé pour y bâtir leur maison, mais il y avait toujours quelque chose qui leur déplaisait.

Enfin, ils arrivèrent en un lieu particulièrement sauvage, appelé Brébonne, où coulait un ruisseau limpide qui, à peu

de distance, se jetait dans l'Albarine.

— Nous n'avons point perdu nos pas, dit Latinus. Restons ici pour y vivre une existence calme et heureuse.

C'est à cette époque qu'arrivèrent, à peu près au même endroit, Domitien et ses disciples. Ils demandèrent à loger à Latinus, mais celui-ci, qui était païen, les accueillit avec dureté et Domitien, sans insister, ne se tint pas pour battu.

Un jour du mois de mai qu'il se baignait dans l'Albarine, un renard vint ronger les sandales de l'homme de Dieu. Sur sa prière, la bête fut frappée de mort, et depuis nul renard ne se hasarda à venir vers les cellules des solitaires ni même dans leur poulailler. Or, Domitien savait que ce prodige parviendrait aux oreilles de Latinus, ce qui arriva, en effet, et le chevalier se trouva assez embarrassé et intrigué.

Il eut l'idée d'aller consulter le solitaire.

Mais, à l'instant où il s'apprêtait à partir, il vit venir à lui sa femme Siagria et des esclaves affolées, qui criaient et gesticulaient.

— Qu'y a-t-il ? demanda Latinus qui redoutait un malheur.

— Marcus a disparu !

Marcus, qui avait à peine plus de deux ans, échappait parfois à la surveillance de sa nourrice.

Des recherches furent aussitôt entreprises dans la forêt, Latinus battit lui-même les environs, hélas ! en vain, et finit par reprendre le chemin de sa maison. Sa femme, qui l'attendait avec quelle impatience et quelle angoisse, s'élança vers lui.

Latinius gardait le silence et Siagria s'écroula en pleurs, comprenant que tout espoir était perdu.

Pourtant, Latinius continua à chercher longtemps, longtemps, sans découvrir les traces de son fils. Enfin, il abandonna, pensant que dans les eaux du torrent s'était noyé le bambin.

Il avait oublié Domitien.

Il ne s'en souvint que vingt ans plus tard, alors que, s'occupant du défrichement de la forêt, il le surprit parlant à un nouvel esclave, Paulus.

Il conta le fait à sa femme.

— Qu'importe ! dit-elle. Il est possible que Paulus soit chrétien. Eh bien ! les chrétiens sont fidèles et dévoués autant que les autres.

— Je veux savoir, fit Latinius, quand je devrais passer des jours à le surveiller.

Le soir même, attendant à peine que ses esclaves eussent terminé leur frugal repas, il ordonna à Paulus de brûler de l'encens devant les dieux lares.

— Maître, je ne le puis.

— Pourquoi ? Ne l'as-tu pas fait, l'autre jour ?

— Je me le reproche amèrement. Un de nos prêtres dit qu'en le faisant, je m'étais rendu coupable.

— C'est donc ainsi... Tes prêtres, ce Domitien pour ne pas le nommer, prêchent la désobéissance et la révolte. Brûle l'encens, continua Latinius d'un ton sévère.

À cet ordre renouvelé, l'esclave baissa la tête sans répondre.

— Obéis, te dis-je, ou je vais te faire battre avec des

verges.

— Mais soyez juste ! s'écria Paulus. Les prêtres me disent, au contraire, d'obéir, d'être dévoué à celui de qui nous dépendons, mais Dieu est notre premier maître.

— Ah ! tu t'obstines... Eh bien tant pis pour toi.

Et Latinius appela avec colère deux esclaves pour qu'ils dépouillent Paulus de ses vêtements et le cinglent de coups.

Soudain, Latinius aperçut, sur l'épaule de Paulus, une rose gravée autrefois par un caprice de la nature.

— Qu'est-ce cela ? s'écria-t-il. Quel est ton nom ? D'où viens-tu ? Qui es-tu ?

— Maître, vous le savez, je viens de la Norique. Paulus est mon nom.

— Es-tu bien sûr d'être un Noricien ?

— Non, maître, j'avais été vendu à un des puissants de ce pays ; il se fit chrétien, m'affranchit et me traita dès lors comme son fils.

— Comment donc te retrouves-tu esclave ?

— Dans une guerre, combattant à côté de lui, je le vis tomber, mortellement. Voulant le défendre, je fus blessé, fait prisonnier par un Séquane. C'est lui qui m'a amené dans ce pays avec d'autres esclaves.

— Qui a gravé cette rose sur ton épaule ?

— Je crois qu'elle me vient de naissance. Je n'en ai pas de souvenir.

En proie à une secrète émotion, Latinius demanda aux esclaves :

— Qu'on appelle Faustine, la vieille nourrice...

Or, Faustine était introuvable. Où se cachait-elle donc ?

Enfin, au bout d'une heure, on l'aperçut dans le jardin, se glissant d'arbre en arbre. De force, elle fut traînée devant le maître.

— Qu'as-tu fait de mon fils ? demanda Latinus.

Son fils ! L'histoire était si vieille, elle remontait à vingt ans. Et Faustine avait oublié beaucoup de choses. Elle répondit pourtant :

— Eh ! Seigneur, vous le savez : je l'abandonnai un instant et il disparut. Je fus coupable, certainement, punissez-moi, mais je croyais que vous aviez déjà pardonné.

— Ha ! ha ! tu veux mentir encore, misérable, fit Latinus, qui commençait à avoir une idée bien nette des événements. Tu n'as qu'un moyen d'échapper à ma justice : avoue ! Allons ! dis enfin la vérité...

— Je ne sais rien de plus.

— Mais moi, je sais, Faustine.

La nourrice, tremblant de tous ses membres, demanda :

— Que savez-vous. Maître ?

— Ah ! coquine, tu as cru me tromper. Rappelle-toi : la veille du jour où Marcus disparut, une bande de Noriciens avait passé à Brébonne. Maintenant, je retrouve un Noricien de l'âge que devrait avoir mon fils, marqué sur l'épaule d'une rose semblable à celle que l'on voyait sur la sienne, je crois retrouver en cet esclave sa figure, ses traits ; avoue enfin que tu l'as livré à ces Barbares pour de l'argent, je pourrai encore te pardonner.

Faustine était devenue blême. Soudain, frappée comme par la foudre, elle tomba morte.

Siagria accourut à ce bruit. Cette révélation inattendue

l'étourdit, mais elle recouvra bientôt ses esprits.

— Te souviens-tu de quelque événement de ton enfance ? demanda-t-elle à son fils, en tremblant, tant elle avait de peine à croire à sa joie.

— Hélas ! maîtresse, rien. Je ne reconnais rien.

— Moi, je me souviens que mon fils avait une légère cicatrice au pouce de la main gauche...

Et, se saisissant de cette main, elle retrouva la cicatrice et se mit à pleurer de bonheur, en serrant Marcus entre ses bras.

Le soir même, Latinius émancipait son fils, heureux d'une félicité inespérée, et le lendemain, le nouvel affranchi disait à son père :

— J'ai à me reprocher une faute grave, ayant sacrifié aux idoles. Permettez-moi, pour expier, de me retirer dans nos montagnes et de m'associer aux disciples de Domitien.

Latinius resta sans voix. Il se souvenait de Domitien.

— C'est trop fort, dit-il enfin. Quoi ! je viens tout juste de retrouver mon fils et il faut que ce Domitien me le prenne ! Je t'interdis d'aller le rejoindre.

Mais Marcus passa outre aux menaces de son père et aux supplications de Siagria.

Et c'est ainsi qu'il demanda à Domitien l'hospitalité pour quelques jours.

Le lendemain de son arrivée au couvent, qui était un dimanche, Domitien lui dit :

— J'ai une idée pour prouver à tes parents la véracité de notre enseignement. Après, tu retourneras les rejoindre, car tu as autre chose à faire dans le monde qu'à être moine.

— Vous pourriez bien avoir raison, répondit Marcus, qui déjà rêvait à son foyer.

Sans perdre de temps, Domitien se mit en prière, en ce jour du Seigneur.

Et, bientôt, un terrible orage éclata, la foudre s'abattit sur les temples des idoles qui s'élevaient non loin de là, une pluie torrentielle se déversa sur la terre. Latinius, Siagria, et leurs serviteurs, occupés à la bataille, n'eurent que le temps de gagner un abri.

Quand la tempête se fut calmée, Latinius, à la prière de son épouse, se mit en quête de Domitien et de Marcus qu'il pensait anéantis par la rafale. Or, il retrouva Domitien, monté paisiblement sur un âne, faisant le tour d'un champ et, du geste, écartant l'eau qui menaçait d'entraîner les gerbes de blé.

Latinius, convaincu par ce prodige des mérites de l'homme de Dieu, tomba à ses pieds.

— Tu ne chasseras plus le malheureux qui frappe à ta porte ? dit Domitien.

— Jamais, promit le chevalier romain. Et je serai tout ouïe quand vous prêcherez.

— Écoute, en ce cas...

En ce moment, sonnaient les cloches du couvent.

— Eh bien ? dit Latinius.

— C'est l'heure de l'Office.

— J'y retrouverai mon fils ? dit encore le chevalier romain.

— Sans doute !

Et Latinius y courut.

Quelques mois plus tard, Marcus épousait une chrétienne et autour de la villa de Latinius se groupèrent de nouveaux chrétiens ; peu à peu se forma un gros bourg, adoptant le nom de Latiniacum ; aujourd'hui, Lagnieu-en-Bugey, en souvenir de son fondateur.

Quant à Domitien, propriétaire désormais du lieu sur lequel l'ermitage avait été édifié, grâce à la générosité de Latinius, ce lieu dépendant de ses possessions, il continua à entourer de faits merveilleux ce qui devait être plus tard l'Abbaye de Saint-Rambert.

Le Servan



L'était une fois, en Bugey, un fermier qui, en héritage avait reçu d'un cousin « la grange du Boujon ». Il s'agissait d'une humble demeure, mais d'où l'on découvrait un paysage qui ne manquait ni de grandeur sauvage ni de charme. Des pentes abruptes s'échappait un torrent aux eaux cristallines et grondeuses auxquelles venaient seuls faire concurrence les cris des tiercelets qui nichent dans les rochers. L'air était d'une pureté extraordinaire...

Le fermier, tout heureux, prit donc possession de son bien et s'installa au milieu des sapins et des hêtres, assez loin du plus proche village, qui se nommait Argis, au nord de la cluse qu'arrose l'Albarine.

Dans la ferme, il trouva installé comme chez lui un gros chat noir. À sa caresse, le chat répondit par un miaulement, fit le tour de la cuisine, toujours miaulant. L'homme lui offrit du lait et le chat, en remerciement, lui sauta sur le dos. Ils étaient devenus les meilleurs amis du monde.

Un jour que le fermier recevait des paysans d'Argis, le chat somnolait, les yeux mi-clos, près de l'âtre où flambait un bon feu.

L'un des paysans, curieux et bonhomme, se pencha vers l'animal, l'appela :

— Minou... Minou...

Puis il allongea la main pour l'attraper. Ce qu'il vit lui fit alors ouvrir des yeux tout ronds de stupéfaction : le chat, instantanément, avait disparu. Le fermier, tout aussi interloqué que ses invités, regardait autour de lui. Rien. Pas l'ombre d'un chat. Les hommes se concertèrent et l'un d'eux avança, à voix basse :

— Et si c'était le servan ?

— Seigneur ! Tu crois que mon chat...

Le servan ! Cet hôte singulier des lieux sauvages, doué du pouvoir de se métamorphoser et qui prenait souvent la forme du chat domestique. Tous les Bugistes en avaient entendu parler. « Me voilà bien, songeait le fermier en se grattant le crâne. Ma femme ne m'a-t-elle pas raconté que lorsqu'elle s'absentait, personne ne pouvait savoir où se cachait le chat ? »

— Le servan, répétait-il en hochant la tête.

— Aurais-tu peur ? demanda en souriant à peine un paysan.

— Ma foi... avoua le fermier. Un hôte mystérieux, tantôt visible, tantôt invisible, que vient-il faire chez moi ?

— Peut-être protéger ta maison et ta famille. Tu vis dans la montagne et pour parvenir jusqu'ici, on ne rencontre guère que des arbres.

— Peut-être, dit le fermier.

Un autre paysan remarqua, tout en prenant congé du fermier :

— Je souhaite qu'il ne te joue pas un méchant tour, ainsi qu'il fit naguère à la Toinette.

Et tous se souvinrent alors de Toinette, la bavarde, qui cultivait dans son jardin de si beaux légumes quand les commérages lui en laissaient le temps. Un jour, elle vit au beau milieu d'une plate-bande un chou magnifique, si énorme, si pommé qu'elle s'empressa de le couper pour le mettre cuire dans un pot-au-feu. De mémoire de Toinette, jamais pot-au-feu n'embauma ainsi et le maigre visage de la femme le humait avec une expression gourmande et concentrée. Mais au moment où elle allait y goûter, un rire se fit entendre. Toinette s'arrêta, ébahie : qui donc se moquait d'elle ? Elle revint au potage, fit une affreuse grimace ; tout le liquide bouillant se répandait sur la table, tandis qu'elle sentait sa joue devenir brûlante sous l'effet d'un formidable soufflet. Eh ! oui, le servan s'était métamorphosé en chou pour punir Toinette de quelque bavardage...

Les hommes rirent à ce souvenir. Certes, eux ne risquaient pas pareilles mésaventures.

Cependant, le fermier avait ri avec quelque réserve et désormais le chat noir fut traité avec beaucoup d'égards par tous les habitants de « la grange du Boujon ». Inconsciemment, chacun cherchait à attirer ses bonnes grâces.

Des jours, des semaines, des mois passèrent ; on oublia un peu le chat, dont les yeux jaunes clignotaient mi-clos.

Un soir d'hiver, un cultivateur d'Argis s'était rendu au « Boujon » pour régler des affaires. Alors qu'il conversait

avec le fermier, il vit la porte de la salle s'ouvrir, et donner passage au chat. Il vit aussi que l'obscurité s'était subitement abattue sur la montagne et qu'il lui serait difficile de reprendre la route.

— Restez. Vous partagerez notre repas, lui dit aimablement la fermière.

Le cultivateur remercia et, tout en ajustant sa cape, déclara qu'il préférerait partir tout de suite, car sa famille s'inquiéterait d'un trop long retard.

— Je suis paré, dit-il encore en gagnant la porte et en prenant un gros gourdin contre le mur.

Avant de franchir le seuil, il se retourna pour un dernier salut et remarqua que le chat noir n'était plus dans la salle.

Grave, il s'enfonça à pas comptés dans la nuit et la neige, cherchant à tâtons à l'aide du gourdin son chemin.

Soudain, il aperçut devant lui une grosse boule noire avec deux points brillants qui se déplaçaient comme pour lui guider sa marche. Très agréablement surpris par cette apparition, il la suivit sans plus réfléchir ni s'interroger sur sa cause, jusqu'au village, où elle disparut comme par enchantement.

Le récit de cette aventure provoqua, le lendemain, dans le village, maints commentaires, mais beaucoup s'accordèrent pour dire que ce guide bienveillant était le servan. Ils voyaient dans le chat noir du « Boujon » le bon génie serviable, remplissant jusqu'au bout le devoir de l'hospitalité, si cher au cœur des Bugistes.

Quelques années plus tard, ce fut un autre son de cloche.

Un matin de septembre, le fils des fermiers voulait aller à

la chasse.

— Il a plu, ces jours-ci, et je préférerais que tu restes avec nous, pour travailler au « Boujon », lui dit sa mère.

Mais le garçon s'entêtait, le ciel était lumineux, l'air délicieusement frais. Il prit donc son fusil et partit en disant qu'il reviendrait bientôt.

— Tu le regretteras, lui dit la fermière en guise de salut.

Près du rocher de la Balme, il aperçut un beau lièvre assis sur son derrière et qui semblait l'attendre. Aussitôt, il mit en joue et tira. Et comme il s'élançait pour ramasser la bête, il reçut deux gifles magistrales qui lui firent voir trente-six chandelles. Quand il reprit ses esprits, le nez en l'air et les yeux ronds de surprise, il aperçut, sur une branche, le gros chat noir qui faisait la toilette de son poil. Naturellement, le lièvre avait disparu. Tout penaud, il reprit le chemin de la ferme... Allez dire que le servan n'existe pas...



Le roi Hérode



U temps jadis, il y avait dans la forêt de la Combe-Noire, au-dessus des Monts de l'Ain, un garçon de 14 à 15 ans, lequel était le plus malin et le plus paresseux qui eût jamais foulé le sol bugiste. Il se nommait Jacques, habitait la grange de Malbronde, et chacun savait que cette ferme était importante et qu'elle appartenait à son grand-père Jean-Louis.

Ses parents, ses cinq frères et sœurs, sans oublier le grand-père, travaillaient à la ferme ou se rendaient utiles : lui, fervent de l'école buissonnière, passait sa vie à courir les bois et à faire enrager son prochain.

Il avait toujours de la poix dans ses poches pour faire quelques farces et, un beau jour, en lança dans la direction d'un lièvre qui courait à travers les arbres, et l'atteignit en plein front. Le choc ne fut pas assez fort pour l'abattre et l'animal, faisant demi-tour, et précipitant sa course, vint heurter un autre lièvre qui détalait en sens inverse. La collision fut telle que la poix adhérant à son front colla contre le front de l'autre lièvre et qu'ils demeurèrent dans cette position sans pouvoir se dégager. Jacques n'eut qu'à

les cueillir et, tout fier, les apporta à la grange de Malbronde et fit ainsi – une fois n'est pas coutume – la joie de ses parents.

Hardi comme un moineau, il s'amusait à dérober courges et raves pour faire rire le diable, car ce n'était que voler de l'eau, disait-on au pays. Lui encore qui, pour la vogue, à la tête d'une bande de gamins, s'emparait des bugnes, galettes et pognons et en mangeait à s'en rendre malade.

– Si Jacques ne s'amende pas, disait le grand-père Jean-Louis, il lui en coûtera cher. Attendez et vous verrez...

Or, vint le soir de l'Épiphanie. Toute la famille de la grange de Malbronde était réunie pour la veillée. Le fermier s'occupait, avec deux de ses fils, à fendre de courtes bûches de sapin en minces lames appelées tavaillons. Sa femme s'activait autour du fourneau sur lequel une marmite laissait entendre le glou-glou d'une soupe au lard en train de bouillir. Ses filles et la servante, rangées en demi-cercle autour de la cheminée, filaient la quenouille. Qu'il faisait bon ! Le feu lançait des étincelles, alors que dehors, une épaisse couche de neige recouvrait la terre et les grands sapins. Les jeunes filles chantaient quand l'horloge sonna sept coups.

– Sept heures, dit le grand-père, et Jacques n'est point encore revenu du village. Est-ce qu'il manquerait, ce soir, la fête des Rois ?

– Oh ! il reviendra bien, grand-père. Le temps est mauvais, il ne peut marcher vite dans la forêt.

Le vieillard secoua la tête, soupira. Puis il reprit :

– Il arrivera malheur si... Dieu n'aime pas les garçons qui

n'en font qu'à leur tête. J'attendrai cependant encore un quart d'heure avant de commencer la lecture du Saint Évangile.

Les rouets s'étaient arrêtés. Et les hommes de couper du bois. Seule la marmite continuait à chanter sur le feu.

La mère de Jacques se mit en devoir de préparer la table. Elle sortit de la grande armoire une nappe blanche, les assiettes et les fourchettes, et une bouteille de genièvre.

Le grand-père ne cessait de poser les yeux sur l'horloge, et les filles et les garçons de prêter une oreille attentive à tous les bruits du dehors. Hélas ! il n'y avait que le vent qui hurlait.

Tout à coup, la voix triste du grand-père s'éleva :

— Allons ! Jacques s'en est allé s'amuser Dieu sait où et il ne faut pas, pour lui, manquer à notre devoir. Mettons-nous à table, mes enfants.

Chacun se rangea à sa place accoutumée. Puis le grand-père ôta son bonnet de laine, chaussa ses lunettes et ouvrit son missel. Après s'être signé, il lut d'une voix lente l'Évangile du jour qui contait l'arrivée des Rois mages devant la Crèche, après leur entretien avec le roi Hérode.

À la fin de cette lecture, Jacques n'était toujours pas revenu.

Si jamais repas devait connaître la gaieté, c'était bien celui du jour des Rois. Hélas ! à la grange de Malbronde, le repas fut triste et sans entrain. Il manquait un convive et l'inquiétude commençait à s'emparer de tous les cœurs. Pourtant, quand l'aïeul coupa la galette en parts égales, il n'avait sous les yeux que des figures souriantes et

attentives.

La fève échut au fermier. Alors, saisissant la bouteille de genièvre et remplissant son gobelet d'étain, grand-père Jean-Louis le présenta à son fils.

Tous crièrent en chœur :

— Le roi boit ! Le roi boit !

À cet instant, un sifflement terrible répondit à ce cri d'allégresse et il sembla qu'il s'y mêlait des gémissements. La porte trembla sur ses gonds, la ferme parut vaciller. Certains se levèrent, d'autres restèrent figés, muets de stupeur. Puis il y eut un second coup de vent, plus violent encore que le premier, et la porte d'entrée s'ouvrit avec fracas.

Tous attendirent une seconde, mais rien : personne n'en franchissait le seuil.

— Mon Dieu ! dit le grand-père Jean-Louis. Serait-ce le roi Hérode...

Mais avant qu'il eût achevé sa phrase, le fermier et ses fils se précipitaient dehors. Ils aperçurent alors, à la clarté d'un météore qui subitement était apparu dans le ciel, une silhouette vers la lisière du bois, qui accourait, suivie d'une bête dont les yeux brillaient et qui bondissait en sauts furieux.

— Prenons vite nos gourdins et allons au secours de cet homme, dit le fermier.

Ils allaient s'élancer, mais à cet instant, l'homme se précipita dans la maison, tremblant de tous ses membres.

Ce fut alors que la fermière, poussant un cri de surprise, le reconnut :

— Jacques ! mon fils ! D'où viens-tu, si tard ? et que t'est-il arrivé ?

Jacques ne répondit pas tout de suite ; il regardait son père et ses frères barricader la porte sans perdre une minute. Le grand-père Jean-Louis lui apporta un verre de genièvre et l'invita à boire pour se revigorer. Quand il eut bu, Jacques dit enfin :

— Mon Dieu ! je suis sauvé.

Après avoir versé quelques larmes de joie, il raconta.

Il revenait de jouer aux billes avec des camarades et, comme la nuit était noire, il s'égara dans le chemin. Le hasard le conduisit près d'une ferme où l'on tuait le cochon, ce qui était toujours prétexte à grandes réjouissances, car il y avait, ce jour-là, abondance de biens, et Jacques ne se faisait jamais prier pour se mettre à table. Il ne tarda point, du reste, à éprouver les généreux effets d'un copieux repas. D'abord, il eut sommeil. Puis, lorsqu'il se remit en route pour gagner la grange de Malbronde, les arbres de la forêt lui semblèrent plus grands et plus épais que jamais. Il entendit au loin le souffle puissant d'une bête et il vit bientôt un grand animal noir portant de longues cornes blanches. Ses yeux brillaient comme des charbons ardents. Jacques s'était arrêté, l'animal aussi. Quand il avait repris sa marche, l'animal l'avait suivi en disant des mots qu'il ne pouvait comprendre. Alors, il s'était mis à courir, mais l'animal, lui sautant dessus, l'avait renversé dans la neige. Brusquement, l'idée lui vint de faire un signe de croix et, tout de suite, la bête de décamper en criant. C'était à cet instant qu'il avait vu la porte de la ferme ouverte et qu'il

s'était précipité dans la maison.

Le fermier confirma le récit de son fils, en disant qu'il avait vu, lui aussi, au moment où la porte s'était ouverte, une grande bête portant une couronne d'étoiles.

Le grand-père hochait la tête.

— C'est donc bien ce que je pensais, dit-il. Quand on agit contre le gré de sa famille et qu'on sort le soir de l'Épiphanie, on rencontre le roi Hérode.

— Je n'ai point rencontré de roi, grand-père.

— Si fait. Tu l'as rencontré dans une de ces tournées annuelles, sous la forme d'un animal étrange, et il t'aurait sûrement tué si tu n'avais fait ce signe de la croix.

Toute la famille approuva, car de temps immémorial, on disait, en Bugey, qu'il fallait se garder de sortir le soir de la fête des Rois, dans la crainte de rencontrer le roi Hérode.

Il y eut un silence. Puis Jacques se leva, le gobelet en main :

— Je bois, dit-il, aux futures fêtes de famille, que désormais je m'engage à ne jamais manquer.

Chose remarquable, il tint parole et devint travailleur, restant patiemment en place, au logis, et surtout à table, tel un bon Bugiste qui se respecte...



Les trois demoiselles d'Olyferne



U temps jadis, au temps où nos campagnes étaient peuplées de fées, les hommes, plus avisés que ceux d'aujourd'hui, expliquaient par la médiation de ces êtres charmants, surnaturels, visibles ou impalpables à leur gré, les choses les plus obscures.

Or, il existe encore, quoique très rarement, quelques personnes qui prétendent en avoir rencontré.

C'est ainsi qu'un vieux vagabond, à longs cheveux blancs, à barbe blanche, et aux souliers fatigués, racontait ces quelques histoires. Pour n'être point de maintenant, elles n'en sont pas moins véritables, selon lui.

Un jour qu'il parcourait la forêt bugiste, dont les sapins chuchotent mille choses en jouant avec la lumière, il entendit des pas qui précédaient les siens. Il venait de demander à loger dans plusieurs auberges des villages voisins, mais, ne possédant pas une piécette en poche, partout il lui fut répondu qu'il ne restait pas de place. Il pensa que, la chance le favorisant enfin, les pas de cette mystérieuse personne le conduiraient peut-être à un abri, peut-être à une cabane de bûcheron.

Hélas ! à son appel, il n'eut pas de réponse.

Alors, notre homme, qui percevait encore les pas devant lui, précipita sa marche.

« Impossible de les rattraper, ces maudits pas » se dit-il, haletant.

Et encore moins de les devancer.

Et les pas résonnaient toujours et notre homme les suivait toujours. Il prit ainsi un chemin à travers un taillis, puis un sentier, puis un autre chemin, et finit par s'égarer bel et bien dans cette forêt qui, pourtant, lui était familière.

Quand il s'aperçut de son erreur, il s'assit, rompu de fatigue et à bout de nerfs, au pied des grands arbres. Et soudain : « Hi ! Hi ! Hi ! » un rire léger qui se moquait, là, tout à côté de lui.

« Je suis « enserré » par un lutin, comprit alors notre homme. Mais vais-je retrouver ma route, maintenant ? »

Il tenta de s'orienter, mais en vain, et demeura tête basse et bras ballants dans la forêt, tout un jour, incapable de s'y reconnaître.

Et s'il faut l'en croire, il y serait encore si, par bonheur, un promeneur ne vint à passer pour rompre le charme et lui montrer le bon chemin.

Il lui arriva une autre aventure, un jour qu'il avait fait beaucoup de chemin en compagnie d'un homme qui voulut bien le prendre dans sa voiture.

Le cheval trottait, car son cocher se trouvait fort en retard dans son horaire et il s'agissait pour lui de rattraper du temps perdu. Il remarqua, soudain, qu'il était près de minuit.

— Heureusement que le pays est sûr, dit-il, car la nuit est noire...

Mais sa voix ne semblait guère rassurée.

Notre vagabond, un peu inquiet, entendit au clocher d'un village qu'il venait de traverser sonner les douze coups de minuit. Et il aperçut, à l'entrée d'une forêt de chênes et de bouleaux, dans une vaste prairie, un spectacle étrange : une dizaine de fées, qui dansaient en se tenant la main. Elles étaient vêtues de blanc et tournaient sans presque toucher terre.

— Qu'est-ce que cela ? Ah ! Bonne Vierge, nous sommes perdus, dit le vagabond en se signant et en songeant que si les fées les entouraient, elles pourraient les entraîner au milieu d'elles et les emmener Dieu sait où ? Et alors, qu'allait-il advenir d'eux ? Son compagnon devait se faire les mêmes réflexions et éprouver les mêmes appréhensions, car sans prononcer un mot, il rassembla les rênes et donna un vigoureux coup de fouet au cheval, qui prit le grand galop. Il ne ralentit qu'aux approches d'un village.

— Je me sens mieux, dit alors le vagabond.

— Tu es sûr d'avoir vu quelque chose ? demanda le cocher en souriant.

— Sûr ? Aussi sûr que je te vois. Eh ! cela n'est pas si extraordinaire : n'as-tu jamais rencontré, dans les prés, de grands cercles d'herbes jaunies ? À quoi attribues-tu ce phénomène connu ?

Le cocher hocha la tête :

— Je sais, comme tout le monde, que ce sont les pieds des

fées qui, en dansant, ont brûlé l'herbe, mais crois-moi, ne parle à personne de notre aventure, on pourrait nous prendre pour des menteurs...

Certes, il fut difficile à notre vagabond, de se taire. Mais comment aurait-il pu garder pour lui ce qu'il lui advint, certaine nuit d'été, au-dessus de Bolozon, dans cette gorge profonde où la rivière d'Ain creuse son lit et qui forme l'une des cluses les plus pittoresques du Jura ? Son étonnement fut si grand que des années plus tard, il n'en était pas encore revenu.

Le soir tombait donc, un de ces soirs d'été qui remplit le ciel d'étoiles. C'était un si beau spectacle que notre vagabond se coucha sur un tas de brindilles, tout au bord de l'Ain, pour mieux les contempler. Devant lui, s'étendait une chaîne de montagnes couverte d'une épaisse forêt de sapins d'où se dressait le pic altier d'Olyferne. Certes, il faisait trop sombre pour que notre homme pût distinguer le pic et la forêt, mais il l'avait si souvent parcourue, cette forêt, qu'il pouvait fort bien imaginer les trois roches grisâtres qui projetaient dans les airs leurs pyramides rugueuses et tout auprès, les murs croulants, les tours lézardées, les remparts dentelés qui constituaient les derniers vestiges d'un château féodal, celui du méchant seigneur d'Olyferne, du temps de la conquête de la Comté par la France, et sur lequel on racontait de bien sinistres légendes. Il est probable que notre vagabond en avait ouï parler, mais il n'y pensait point. Et il ne tarda pas à s'endormir du sommeil du juste.

Quand il ouvrit l'œil, minuit sonnait à un clocher. Il se

frotta les yeux, s'étira, secoua la paille qui encombrait ses cheveux, et remarqua, soudain, la lune, derrière le mont de Cury. Qu'avait-elle d'extraordinaire ? Elle était toute ronde, mais semblait lancer des flots de lumière pâle sur la montagne pour donner aux mines des allures fantastiques, au grand ébahissement de notre homme, qui sentit bientôt des souffles venus on ne sait d'où lui glisser dans le dos. Il se leva. Il lui sembla entendre du côté de la forêt une rumeur, et il se dirigea de ce côté. À mesure qu'il approchait, la rumeur grandissait, déchirant le silence de la nuit en sanglots qui se prolongèrent en plaintes.

Notre homme faillit s'élancer vers ces appels bouleversants, mais malgré lui, il se retint. Cependant, il n'était point peureux, ayant eu maintes fois l'occasion de coucher à la belle étoile. Mais jamais, au grand jamais, il n'avait vu ça : sous la lune, les trois pyramides de pierre tressaillaient, comme animées soudain de vie. Puis elles oscillèrent, croulant dans l'ombre et, à leur place, surgirent trois jeunes femmes, debout sur la montagne, qui, d'un même mouvement, descendirent vers la rivière. Les arbres, sous leur passage, s'inclinaient.

La curiosité de notre homme fut piquée au vif. « Elles vont prendre un bain de minuit », se dit-il. À mesure qu'elles avançaient, leur visage se révélait, très jeune, délicat et fin, mais leur peau était aussi blanche que la neige. Notre homme remarqua leurs robes roses couvertes de larges taches de sang et les soupirs que les pauvres petites ne pouvaient retenir quand elles entrèrent dans la rivière. D'un même geste toujours, elles plongeaient leurs

maines puis les élevaient au-dessus de leur tête et, tout à coup, l'Ain s'empourpra comme si elle reflétait le rougeoiement d'un incendie.

Notre homme, stupéfait, leva la tête pour voir d'où pouvait provenir le feu et, chose incroyable, il aperçut une foule grondeuse de chevaliers et de gens d'armes, de clercs, de bourgeois, de laboureurs, de bûcherons, de femmes et même d'enfants, s'agiter, se démener, crier devant la herse baissée du château. Des falots couraient à la crête des remparts, des torches flambaient dans les tours. Des fanfares résonnaient et des chiens aboyaient furieusement. Mais plus fortes que les trompettes et les fanfares étaient les clameurs et les huées de cette foule en délire, qui franchissait les fossés sur des fascines, escaladait les hautes murailles, débordait les courtines, enfonçait les portes. Tout était envahi : chemin de ronde, corps de garde, cour d'honneur... Une terrible colère semblait soutenir les assaillants. Seul restait un asile, le donjon, pour les défenseurs qui s'y repliaient, mais les assaillants continuaient à avancer pour un dernier assaut.

Soudain, à ce donjon parut le seigneur d'Olyferne.

Notre homme ouvrit des yeux grands comme des soucoupes ; une sueur froide lui coulait dans le dos. Il entendait distinctement ces cris : « À mort le ravisseur de nos filles, l'égorgeur de nos femmes. »

À cet instant, sur la plate-forme supérieure du donjon, le terrible seigneur d'Olyferne fit un geste. Alors, saisie d'une rage folle, la foule hurla ses malédictions. Mais Olyferne, insensible, tête baissée sous une grêle de traits tirés par les

arquebusiers, sans pâlir, se pencha vers l'Ain aux eaux sanglantes. Son regard se porta vers les trois jeunes filles qu'autrefois il avait enlevées l'une après l'autre, par félonie et par violence, retenues captives, et dont il prétendait abuser. Celle-ci, la blonde Alix de Dortan, cette autre, la brune Huguette d'Arinthod et la troisième, la douce et sage Mahaut de Lavans. Pressé dans son château par leurs parents qui s'étaient armés pour le contraindre à les rendre à la liberté, il les avait enfermées, d'abord dans un cachot souterrain, puis dans un tonneau garni de pointes de fer, constellé de dagues et de poignards. Il précipita lui-même, du haut de cette plate-forme, le tonneau, qui vint se briser au bord de la rivière. Quant aux corps des victimes, ils s'étaient miraculeusement transformés en trois pyramides de roche, éternellement dressées en face du manoir.

Les assaillants parvinrent enfin au donjon, et le seigneur d'Olyferne mourut, dévoré par l'incendie.

Et depuis, se rappela soudain notre vagabond, chaque nuit de lune, à minuit, les roches redeviennent pour quelques instants vivantes. Et leurs gémissements arrachent leur bourreau au sommeil de la mort. Alors, il monte à pas rapides l'escalier à demi écroulé du donjon, s'agenouille sur la plate-forme, tandis qu'une armée de spectres assiège le château, comme autrefois. Et comme autrefois, l'incendie crépite et flambe, et lui regarde son remords, les trois jeunes filles s'efforçant de laver, sans y réussir, dans l'eau de la rivière, leurs blessures et leurs robes tachées de sang.

Notre homme l'entendit, ce soir-là, qui disait

distinctement :

— Pitié, ô vous qui étiez des jeunes filles charitables... de grâce, ayez pitié...

Mais les trois demoiselles ne purent ni lui répondre ni effacer les traces de leurs souffrances.

Déjà, elles n'étaient plus que trois pierres en forme de pyramide et l'Ain, une rivière aux eaux claires et vertes. Tout était calme dans la nuit que notre vagabond regardait maintenant d'un œil désolé.

Il affirma, plus tard, qu'il n'avait point rêvé.

Seuls les gens du Haut-Bugey firent semblant d'être étonnés et refusèrent de le croire : tant il est vrai que nul n'est prophète en son pays.

Le pont de la Dangereuse



U temps jadis, il y avait au-dessus de la gorge des Hôpitaux, dans un cadre somptueux de sapins, l'Abbaye de Saint-Sulpice. La charge d'Abbé fut le plus souvent tenue par des hommes remarquables et il advint une fois qu'elle échut à Dom Germain, lequel tint à cœur de continuer dignement une aussi noble tradition. Certes, il ne manquait pas d'occupations, mais il en était une qui lui plaisait particulièrement. Ce n'était point là besogne importante et il devait y avoir maintes tâches qui faisaient de lui un homme plus puissant ; pourtant, il ne se sentait vraiment heureux que parmi les paysans, présidant la cérémonie des vendanges.

Et les paysans le savaient bien, qui ne manquaient jamais de le saluer – et même de faire avec lui un brin de causette – lorsqu'ils le rencontraient, monté sur sa mule. Et spécialement les vignerons de Machuraz.

C'était précisément parmi ceux-ci que Dom Germain se

trouvait, cette année-là. Il avait suivi les conseils du frère économe et s'était laissé conduire devant tous les cuveaux, dans les grangeons tapissés de tonnelets rangés sur deux lignes, sous prétexte de goûter au vin nouveau par petits coups de gobelets, faisant ainsi partie des connaisseurs qui flattent la vanité des vigneron. Or, il était une tradition à Machuraz : le jour où le pressoir était de service, tous les paysans du pays amenaient leurs « bennes » pleines de raisins et foulaient les grappes, à tour de rôle, avec leurs pieds. Il n'y avait d'exception que pour les pauvres, ceux qui ne tiraient pas même une « ânée » de vin de leurs ceps ; ceux-ci passaient les premiers, ainsi qu'au paradis. En revanche, ils étaient tenus, comme tout le monde, de payer à l'Abbaye une redevance en nature, c'est-à-dire un pichet de « bourru », qui se vidait en compagnie.

— À votre santé, Révérend !

— Dieu vous le rende, mon ami !

Et, comme toujours, le Prieur, en souriant, remettait discrètement à celui qui venait de le régaler un florin d'or et sa bénédiction.

Quand il se remit en route, cette année-là, Dom Germain avait distribué beaucoup de florins. Voilà pourquoi il se sentait si heureux, en ce beau jour qui s'achevait, tout parfumé de l'odeur capiteuse des vendanges et des âcres senteurs de la forêt automnale. Il avait bien l'impression que les arbres, sur son passage, s'écartaient à droite et à gauche de façon à laisser le long chemin qui menait à l'Abbaye parfaitement libre pour le Révérend Abbé et sa monture, mais il trouvait cela naturel, tout en dodelinant

de la tête. Qui ou quelle chose aurait pu faire obstacle sur sa route, je vous le demande ? La mule marchait sans même avoir besoin d'être conduite, tant elle connaissait l'itinéraire et Dom Germain, en toute quiétude, se laissait prendre par un doux sommeil.

Brusquement, il s'éveilla au sursaut de la mule et songea que le chemin qui montait devenait bien mauvais et rocailleux ; puis il frissonna et sentit l'humidité descendre sur ses épaules.

En ce moment, huit coups sonnaient au clocher d'un lointain village. « Me voilà en pleine nuit, se dit Dom Germain, et en pleine campagne... Bah ! j'entends le torrent qui gronde dans les profondeurs du ravin, je suis donc au Pas de la Dangereuse. Encore un peu de patience, et j'arriverai au bercail. D'ailleurs, je ne suis pas pressé. Allons ! marche. Cocotte. » Il mit sa mule au pas, car il savait qu'en cet endroit, la roche était friable et que les pierres roulaient facilement au fond du précipice qu'il côtoyait, là où les eaux réunis du Groin et de l'Arvière bondissaient de rocaille en rocaille, contre de véritables falaises, hautes de plus de cinquante mètres. Ce précipice, Dom Germain aimait l'écouter, comme on aime écouter le danger, pour se prouver à soi-même qu'on ignore la peur. Se trouvait-il donc dans un désert ? Certes non, puisqu'un rayon de lune lui permit de voir la silhouette trapue d'une chapelle qu'il savait dédiée à Notre-Dame du Peupre, autrement dit du Peuplier, sans porte ni balustre, peut-être, mais combien accueillante aux bergers, à leurs chiens et à leurs brebis.

Respectueusement, Dom Germain souleva sa capuche et se signa.

Il penchait la tête de temps à autre et il allait tomber sur le cou de sa monture, quand de nouveau, et bien plus brutalement que la première fois, un soubresaut de la mule le secoua.

Était-il bien sûr de ce qu'il devinait ? Pour s'en assurer, il se frotta les yeux. À n'en pas douter, des lueurs s'agitaient, là-bas, autour de la chapelle. Et la mule, oreilles dressées, jambes arquées, refusait maintenant d'avancer.

Dom Germain se fit ce petit raisonnement que la bête vieillissait comme lui-même, du reste, et que ces gens, là-bas, ne songeaient pas plus aux promeneurs nocturnes qu'à leurs premiers balbutiements, mais bien plutôt à trouver un abri, quand un cliquetis d'armes, des ordres, des pas, là, tout à côté de lui, le laissèrent muet de stupeur et d'effroi.

Une bande de voleurs étaient donc tapis derrière une roche, non loin du gouffre affreux et béant, prêts à fondre sur le premier voyageur pour le dévaliser, et s'il regimbait, le précipiter, le plus discrètement du monde, dans le gouffre.

Comme l'Abbé avait à présent l'esprit bien éveillé, il se dit que la fuite était impossible : à droite, les roches, à gauche, le précipice où grondait le torrent. Et aucune maison, aucun grangeon sur le chemin avant longtemps... Alors ? Il ne restait qu'un recours, le protecteur de Dom Germain, son saint patron ; le bienheureux évêque d'Auxerre. Il fut donc invoqué par le moine qui, en même temps, fit un vœu et, par une sorte d'inspiration céleste, tourna brusquement la

tête de sa monture vers le gouffre. C'était une excellente bête qui, à la vitesse du vent, prit son élan, et d'un bond miraculeux, franchit le précipice, « le Pas de la Dangereuse », avec son cavalier.

Ils allèrent ainsi à vive allure jusqu'à l'Abbaye de Saint-Sulpice où commençait l'Office des Matines. Dom Germain et les moines entonnèrent un Magnificat de reconnaissance, alors que la mule recevait double ration d'avoine.

Le vœu que Dom Germain, en péril de mort, avait formé, était de construire un pont à l'endroit même du prodige. Il tint parole et demanda qu'une statuette de saint Germain fut placée sous l'arche de pierre que des moines architectes et maçons jetèrent sur l'abîme. Ceux-ci, surpris et émerveillés, constatèrent que la roche avait gardé l'empreinte du pied de la mule, alors que, jambes arquées, elle s'apprêtait à faire le bond miraculeux.



C'était une excellente bête qui, à la vitesse du vent, prit son élan ...

La chasse à l'ours



Il était une fois un seigneur qui demeurait dans le Bas-Bugey, sur les terres de Savoie, à quatre portées de fronde de celles du Dauphin, et qui aimait particulièrement la chasse.

Il ne nommait Amblard de Dugon, sire d'Évieux. Il avait grande confiance dans le savoir de deux de ses veneurs, Josserand et Ghérard.

Or, il arriva qu'un matin d'automne, il surprit une querelle entre les deux hommes.

Ghérard soutenait qu'un ours se trouvait dans la région et n'en voulait point démordre.

— Quand je te dis que j'ai vu ses « lesses » vers le bois de la Combe...

— Allons donc ! répliqua Josserand. Tout le monde sait que l'ours habite sur la montagne d'Inimont et encore, il n'y foisonne pas.

— Je te dis que j'ai vu ses « lesses », reconnu ses « mangeurs », à la vigne de l'abbé, répéta Ghérard en frappant du poing sur la table.

— Ho ! ho ! Dieu garde la lune des loups !

Et, en citant ce vieux proverbe, Josserand riait, ce qui

exaspéra Ghérard, dont la patience n'était pas la vertu dominante et qui s'écria :

— Assez ! Quand je parle, j'entends que l'on me croie.

— On a vu d'aussi grand vent venter...

— Encore. Tes maudits proverbes feraient damner un saint. Écoute-moi, Josserand : si tu veux parier un olifant contre ton plus mauvais surcot, je te ferai voir l'ours demain. Et de plus près que tu ne le voudrais, peut-être...

— Ton olifant ?... Diable ! Ainsi tu engagerais ton olifant, qui fait envie à tant de chevriers ?

— Oui, je te le répète, je suis prêt à...

— Bon. Mais figure-toi que moi, je préférerais celui qui est caché près d'Ordonnax.

Ghérard haussa les épaules et dit :

— Déniche-le donc, idiot, ce cadeau de Louis IX à quelque prince, puis perdu dans nos montagnes au retour de croisade et trouvé enfin par des bergers qui le donnèrent aux Chartreux de Portes, lesquels le cachèrent si bien qu'il demeure introuvable. Oui, déniche-le donc, cet olifant, toi qui es si malin...

Et Ghérard retroussait déjà ses manches pour lui pocher un œil, quand le sire d'Évieux sortit de derrière l'arbre où il se dissimulait et l'arrêta en disant :

— Ghérard, tu es souvent dans les bois et tu m'as tout l'air d'un bon observateur. Quant à toi, Josserand, je sais depuis longtemps que tu es un excellent veneur. J'ai justement envie de chasser l'ours. Mettons-nous donc en route, demain, au lever du jour...

Le lendemain promettait d'être radieux. Un léger

brouillard s'étirait sur le Rhône, voilant à peine les montagnes du Dauphiné, quand, dans la cour du château, retentirent les bruyants préparatifs des chasseurs. Comme pour une fête, la bannière flottait au donjon.

Ghérard cherchait Josserand.

— Ohé ! cria-t-il, dès qu'il l'aperçut. Entends-tu le « coquerico » ? Mais le brouillard n'est pas encore levé, et nous aurions peine à reconnaître, dans les bois, les « lesses » de l'ours. Nous avons le temps de goûter au vin du sir d'Évieux.

— Prodigue du bien d'autrui, répondit Josserand, impitoyable diseur de proverbes et qui ne pouvait résister au plaisir de blesser l'amour-propre de celui qui l'avait supplanté.

Serrant les lèvres, il emplit jusqu'au bord le hanap, puis il trinqua avec son confrère, connaissant son énergie, sa loyauté, dans une chasse. Mais il espérait en quelque revanche.

Les cors finissaient de sonner la diane quand les chasseurs reconnurent les « rembuches » de l'ours. Pressentant le danger, les chiens partirent à toute voie.

Bientôt, aux mâles sonorités de l'olifant, aux cris des veneurs, aux aboiements des chiens, l'ours fut forcé d'abandonner sa bauge.

Le soleil avait quitté son lit et ruisselait dans le ciel, lorsque Ghérard se trouva nez à nez avec Josserand.

— Eh bien, dit-il, qui de nous deux avait raison ?

— Toi, je l'avoue, tu étais né pour être limier...

Et, de concert, ils s'élancèrent à la poursuite de la bête. Ils

avaient déjà fait beaucoup de chemin, mais il était urgent de se presser, car plusieurs fois déjà, de sa puissante patte, elle avait écrasé des chiens.

Cependant, l'animal gagnait du terrain. Pourtant, les chasseurs arrivèrent presque aussi vite que lui au-delà des remparts de Groslé, dans les bois de Marchand. Alors, tout à coup, harassé de fatigue, étourdi par le bruit infernal de la chasse, l'ours fit face. Ce fut à cet instant critique que des chasseurs s'aperçurent d'un bruit insolite : le son d'une cloche.

— Entendez-vous, messire ? Ne dirait-on pas le tocsin ?...

— Ah ! qu'importe, répondit le sire d'Évieux, courons sus à l'ours...

Et, tout à sa passion, il continua sa route sans remarquer qu'il dépassait les limites et qu'il n'était plus sur les terres de Savoie.

L'épieu en main, le veneur Ghérard se démasquait soudain pour s'élancer sur l'ours, dressé sur ses pattes, et le frapper au cœur.

Hélas ! son pied glissa sur les feuilles mortes et humides et son coup ne porta que dans le vide. La bête furieuse l'étreignit alors dans ses pattes vigoureuses.

C'en était fait du pauvre veneur si, plus prompt que l'éclair, Josserand n'avait assené un coup mortel à l'animal, qui tomba en rugissant.

Malheureusement, il lui fallut plus de temps pour relever son compagnon, grièvement blessé, l'appuyer contre un chêne, lui faire boire quelques gouttes de vin pour le revigorer.

— Allons ! Ghérard, courage, lui disait-il, tu as glissé sur la terre mouillée, je l'ai vu, sans cela, l'ours ne t'aurait pas échappé. Dans peu de jours, tu seras sur pied...

Cependant, Josserand déchirait son surcot pour bander les blessures de Ghérard, qui souriait faiblement, tandis que le sire d'Évieux, navré, préparait des simples pour arrêter l'écoulement du sang.

— Tu m'as sauvé la vie, put enfin dire le blessé, je ne l'oublierai jamais...

— C'est ma revanche, dit Josserand en souriant.

Cependant, avertis par le tocsin de la présence d'un étranger armé sur leur territoire, qui se trouvait ainsi violé, les féaux du Dauphin de Vienne s'étaient rassemblés et les plus valides couraient dans le bois de Marchand.

Les chasseurs, absorbés par la besogne de soulager Ghérard et de fabriquer un brancard pour le ramener chez lui, ne voyaient pas l'air farouche des montagnards, prêts au combat. Leur surprise fut telle qu'ils en oublièrent l'ours et le laissèrent sur le terrain.

Ils avaient pourtant trop d'amour-propre pour ne pas riposter. Et bientôt, la guerre éclata, entre la Savoie et le Dauphiné. Amblard de Dugon y prit une grande part.

Et ce fut de cette époque que date la locution : « Chasser sur les terres d'autrui », c'est-à-dire empiéter sur les droits des autres...



Les cloches du lac de Bar



Il était une fois des chasseurs qui, après s'être cachés dans des taillis et avoir parcouru des kilomètres de forêts pour traquer le gibier, s'étaient retrouvés, la gibecière aussi lourde que leurs jambes, dans un abri, presque au bord du petit lac de Bar. Ce petit lac, aux eaux toujours sombres, semblait croupir dans un site sauvage, entouré de fortes collines dont la plus haute, celle de Parves, s'y reflétait.

Les chasseurs admirèrent le vallon étroit dont les verts jouaient sur le lac, puis ils regardèrent le ciel où roulaient de gros nuages noirs. Ils firent taire les chiens, bourrèrent leur pipe en disant :

— Restons ici. L'orage n'est pas loin.

Puis ils rassemblèrent du bois mort et des sarments dans la cheminée et, au moment où l'un d'eux s'appêtait à les enflammer, boum ! retentirent tonnerre, éclairs et vent pour ébranler les maisons et les arbres.

Chose singulière, à tout ce vacarme répondait une sorte de bourdonnement qui paraissait venir du lac et qui n'en finissait pas.

Les chasseurs se tournèrent donc vers le lac, dont les hautes herbes se couchaient sur l'onde devenue presque noire et s'interrogèrent sur cette surprenante clameur.

— Les flots en furie, dit l'un.

— L'écho dans la montagne, dit l'autre.

— Ou plutôt un étrange tocsin... ?

À cette remarque, il fut demandé des explications.

Le chasseur qui l'avait formulée tira de sa poche un flacon de cristal où scintillait un vieux marc du Bugey et en versa aux verres qui, spontanément, se présentèrent.

— À votre santé, dit-il. Et à l'attention que je réclame pour entendre mon histoire.

Le feu flambait dans l'âtre près duquel les chiens s'allongeaient, l'orage continuait sa course tonitrueuse dans le ciel, et le chasseur racontait qu'en ce temps-là, vers le XV^e siècle, dans le village de Parves qui se dresse tout en haut de la colline, au-dessus du lac de Bar, était un pêcheur.

Un pêcheur comme il en a toujours existé, qui passait sa journée à prendre, sans miséricorde, perches, tanches, ou autres poissons. Ce jour-là, à l'heure où tout le monde était aux champs, notre pêcheur s'appêtait à jeter son filet dans le lac de Bar. Depuis deux mois, il n'avait pas plu. Et le soleil dardait si fort ses rayons, qu'il avait absorbé une partie des eaux du lac, dont le niveau, de mémoire d'homme, n'était jamais descendu aussi bas. Or, le malheur des uns fait le bonheur des autres. Et si les cultivateurs se désolaient de cette sécheresse persistante, notre pêcheur s'en félicitait, tout en s'aventurant sur l'onde dormante pour lancer son filet.

Quelques heures plus tard, quand il voulut le relever, que vit-il ? Les mailles rester prises et tenir bon. Notre pêcheur tirait de toutes ses forces ; il avait avec lui un bel harpon dont il se servit bientôt, avec vigueur et détermination, mais non, le filet ne bougeait pas. « Diable... fit-il, il y a là quelque chose d'extraordinaire. »

Alors, comme il était aussi bon pêcheur que hardi nageur, il plongea pour voir ce qui pouvait accrocher si puissamment son filet et, n'en croyant pas ses yeux, il distingua nettement une église ensevelie sous les eaux.

« Ainsi, ce sont les bras en fer de la Croix qui retiennent mon filet », se dit-il tout haut pour bien s'assurer qu'il ne rêvait pas.

Le soir, à Parves, il ne fut bruit que de la découverte du pêcheur. On en doutait un peu et on en parlait tellement que le lendemain, aux premières heures de la matinée, tous les villageois, qui étaient fort curieux, eurent un désir violent de voir cette mystérieuse église et se retrouvèrent donc sur les bords du lac. Vous pensez si les langues allaient bon train et le curé, plus instruit apparemment que les autres, ne se faisait pas faute de raconter, à qui voulait l'entendre, qu'il y avait eu, autrefois, une petite ville dans la cluse de Bar.

— C'est étonnant, disaient les uns.

— C'est surprenant, renchérisaient les autres, une ville qui aurait ainsi disparu.

— Pas si surprenant que cela, fit le curé, car c'était au temps de l'invasion sarrasine et tous les habitants, rassemblant leurs troupeaux, richesse de l'époque, s'étaient

réfugiés dans l'église, pensant ainsi échapper aux mains des envahisseurs. Hélas ! ils furent impitoyablement massacrés, tous, hommes, femmes, enfants et bêtes. Mais la vengeance divine s'exerça immédiatement : la terre trembla, s'ouvrit, et victimes et bourreaux, église, maisons, édifices et enceintes fortifiées sombrèrent dans les eaux d'un lac inconnu jusqu'alors.

Le lac de Bar était né, si profond qu'on en n'a jamais touché le fond, mais dans ses entrailles tintent, les jours d'orage, les cloches de l'église engloutie.

Les chasseurs allaient féliciter le conteur, mais celui-ci, après avoir versé une nouvelle rasade de marc à ses amis, les invita à bourrer leur pipe et à lui prêter encore quelques minutes d'attention, car l'histoire n'était point finie.

Convaincus de l'existence d'une cité, les habitants de Parves revinrent donc le lendemain et les jours suivants sur les lieux de la découverte. Et, à force d'en parler, ils s'avisèrent, en gens pratiques qu'ils étaient, de l'utiliser à leurs fins. Or, leur convoitise s'abattit sur le clocher submergé. C'est que, depuis longtemps, leur église ne possédait plus de cloche. Et depuis longtemps également, l'on disait, dans le Bas-Bugey, lorsqu'on voulait se gausser de quelqu'un : « Muet comme le clocher de Parves ». Diction qui ne faisait pas plaisir aux habitants de ce village, vous le pensez bien, et les rendait jaloux de tous les clochers des environs. D'autant que certains étaient pourvus de triomphantes sonneries. « Allez donc courir le risque de rivaliser avec elles », se disaient-ils, en regardant leur église démunie de toute cloche. Mieux valait encore

s'en passer. Bientôt, ils s'habituerent tellement à la chose qu'ils cessèrent d'y penser et le plus clair résultat de leur susceptibilité orgueilleuse fut qu'ils se replièrent sur eux-mêmes, sourds aux moqueries que lançaient les voisins, mais refusant de les fréquenter.

Or, le Bugiste est d'un naturel sociable et ne peut longtemps ignorer les autres.

Les habitants de Parves se dirent donc à l'oreille que l'occasion était trop belle pour la laisser échapper et que le bourdon du lac de Bar ferait merveille dans leur église, et des envieux en quantité.

L'un d'eux résuma, un beau matin, l'opinion publique :

— Il faut aller au fond du lac chercher la cloche...

L'unanimité se fit sur la décision, mais non sur les *moyens* de l'exécuter.

Alors, de guerre lasse, les habitants de Parves s'en remirent au jugement de l'ermite de Saint-Anne. C'était un personnage qui jouissait dans le pays d'une réputation de sagesse et de bon sens.

Son accueil fut plein de bienveillance et de compréhension, et il leur dit :

— Mes chers amis, pour tirer des eaux la cloche de Bar, faites vœu de vous abstenir de viande le mercredi de chaque semaine, sans préjudice des vendredis et samedis, auxquels jours, selon les lois de l'Église, il est interdit de manger la viande des animaux. Et Dieu vous inspirera.

Les syndics, qui connaissaient le train des affaires et qui les menaient de routine, s'engagèrent, sans bien réfléchir, à faire vœu au nom de leurs administrés, prenant à témoin de

leur promesse saint Pierre, patron de la paroisse.

Un seul souci les tracassait : la colline de Parves forme, au-dessus du lac de Bar, une série de ressauts, reliés entre eux par des coulées verticales. Comment faire monter les marches de cet escalier, à la mesure d'un géant, au bourdon de Bar ? Il ne fallait rien moins que des câbles énormes, des crics, des treuils, des engins de toutes sortes...

Quand tout fut enfin réuni, brouettes et chariots, madriers et planches, cinquante paires de bœufs, des mulets par douzaine, des ânes, de gros chevaux de labour, on se mit au travail et ce ne fut pas facile, croyez-moi.

Envahi par tous les canots disponibles, le lac était plus sombre que jamais. Réveillé de sa douce somnolence par un tintamarre à vous percer l'ouïe, il s'était mis à faire des vagues, comme une petite mer démontée.

Pourtant, après d'audacieuses plongées, quand on ramena lentement, avec mille précautions, la cloche énorme et verdâtre, sur le rivage, l'événement fut salué par une formidable ovation.

La cloche phénoménale fut admirée, puis enchaînée étroitement. Il ne s'agissait plus que de lui faire gravir la colline ; douze paires de bœufs accomplirent cette mission, suant sang et eau.

Dressée au milieu de la place, l'église de Parves attendait donc la nouvelle venue. Elle approchait ; elle déboucha enfin vers la dernière rampe, et aussitôt, certains crièrent victoire, suivis par d'autres, au comble de la fatigue, qui s'arrêtèrent, pour faire souffler les bœufs et reprendre haleine. Des cruches furent alors apportées, pleines

jusqu'au goulot de vin du Bugey. Quand on sort d'une telle aventure, on a bien gagné de boire un coup. Nos Bugistes, qui furent toujours de francs buveurs, ne s'en privèrent point et vidèrent les cruches à la bonne franquette.

Mais quelques instants plus tard, ils commençaient tous à parler à tort et à travers, et le vin mettant des plaisanteries dans leur gosier, à rire à gorge déployée. Ce qui rendait les choses si amusantes, c'est que toutes ces bonnes gens, dont la raison était un peu troublée, s'imaginaient avoir droit sur la cloche, lui demandant si elle sonnait, dans le lac, le baptême des carpes ou le mariage des ondines, et de leur raconter les cérémonies qu'elle présidait au fond des eaux du lac solitaire... Car elle pouvait tout leur dire, cette cloche, qui maintenant était bien à eux et qui, certainement, ne méritait pas qu'on fit pour elle pénitence si dure. Point n'était besoin de l'ermite de Sainte-Anne et de son conseil de mortification pour s'en assurer !

— Allons-nous nous priver trois jours par semaine de goûter la chair de nos agneaux et de nos cabris, ou de savourer nos poulardes et nos dindes ? dit quelqu'un, qui allait un peu en zigzag.

— Bien sûr que non, répondirent plusieurs autres en chœur. Nous ferons maigre...

— Quand nous n'aurons plus de viande à manger, termina l'esprit fort du village.

Et il fut salué par un rire unanime et des applaudissements. L'écho n'en était pas encore éteint dans la montagne, que d'elles-mêmes, les cordes de l'attelage se dénouèrent et la cloche... eh oui, la cloche roula de roche en

roche et disparut dans le lac. Ce fut l'affaire de quelques secondes ; une gerbe d'eau jaillit et se referma sur la prisonnière. Au même instant éclatait une tempête, accompagnée de grêle, de tonnerre et d'éclairs.

Qui fut penaud ? Ce furent les habitants de Parves, lorsqu'ils reprirent leurs esprits, au pied de leur église, vide de toute cloche. Ils coururent se réfugier dans leur maison, car ce n'était point tout de se désoler, encore fallait-il ne point se laisser emporter par l'orage.

Depuis cette époque, quand l'orage noircit le ciel et fait craquer les sapins, la cloche du lac de Bar continue à sonner un singulier tocsin, mais le lac garde jalousement son trésor.

Les chasseurs tendirent l'oreille. Mais le ciel était redevenu serein et l'on n'entendait plus que les oiseaux chanter en regardant l'arc-en-ciel.



Le cœur du soldat



U temps jadis, il y avait un joli village, caché dans une étroite vallée, dominée par de hautes roches aux formes bizarres : c'était Saint-Rambert en Bugey. Après avoir connu une certaine notoriété grâce à son monastère, il tomba dans l'oubli et même dans une sorte de décrépitude, ce qui affligeait fort ses habitants.

Or, par une belle matinée du mois d'avril 1442, un bruit sourd, inexpliqué, des pas, des voix, bref une rumeur, jeta sur la poussière de la rue, toute la population, dans un grand état d'agitation, se demandant ce qui pouvait bien lui arriver.

Tous se mirent en devoir de résoudre l'énigme. Chacun avait son opinion. Pierre, le maréchal-ferrant, racontait que le duc de Bourbon, jaloux de la beauté et de la richesse en vigne de Saint-Rambert, arrivait avec son armée, pour mettre tout à feu et à sang. Guillaume, le boucher, disait que le roi de France venait admirer les halles nouvellement construites, pour parer de leur copie sa bonne ville de Paris. D'autres enfin, que le pape avait quitté Rome tout exprès pour consacrer lui-même la chapelle bâtie sur les lieux où

avait été martyrisé leur saint Patron, grand seigneur à la cour de Childéric. Chacun défendait son idée avec ardeur, prétendant savoir depuis longtemps le fait, qu'il confiait maintenant à ses amis, car il n'avait pas voulu divulguer la chose avant qu'elle ne fut certaine, et chacun démontrait l'absurdité de la fable inventée par son rival : un vrai tournoi, où l'on pouvait choisir à son gré ce qui vous plaisait le plus...

Quand, soudain, la voix puissante du garde-champêtre couvrit tous les murmures, venant proclamer un ordre des Syndics :

— Oyez ! oyez ! oyez !

Et dans le profond silence, elle déclara :

» Louis I^{er} duc de Savoie, arrive ce soir dans sa bonne ville de Saint-Rambert. Ordre est donné à ses habitants de balayer les rues, d'arroser et de semer des verdures, et de pavoiser les maisons ainsi que pour la procession de Saint-Domitien. Si quelqu'un se refusait d'obéir, le travail le concernant serait fait à ses frais, et il se verrait contraint de payer une amende de deux gros tournois.

Maintenant que la question était réglée, tous se hâtèrent, se demandant vaguement la raison pour laquelle le Duc s'arrêtait chez eux, et si les fêtes qui accompagnaient généralement cet événement seraient nombreuses et brillantes.

Déjà l'air se parfumait de l'odeur des fleurs, déjà, revêtus des courts pourpoints à manches tailladées des jours de gala, la main appuyée sur la pique, gage de leur sécurité, des hommes avaient pris place à l'entrée du village.

Il était temps. La route étroite, serpentant dans la vallée, s'emplissait de poussière et du bruit des clairons. Le cortège approchait et bientôt, au milieu des cuirasses, des chevaux caparaçonnés, des cottes d'armes blasonnées, apparut Louis de Savoie.

Monté sur un palefroi gris, couvert d'une tunique et d'une toque en velours d'Italie que faisait valoir une riche chaîne d'or, retenant la Croix de l'Annonciade, il avançait au pas et répondait aux ovations, majestueux et digne. Malgré sa pâleur, personne ne soupçonna que le Duc se trouvait souffrant. Est-ce qu'un souverain était affligé des mêmes maux que le commun des mortels ? Je vous le demande...

Alors, sans l'ombre d'une inquiétude, la foule lui fit fête comme elle fit fête aux conseillers, aux capitaines qui entouraient le Duc. Lorsqu'elle reconnut parmi eux Vital, un enfant du pays, absent depuis plusieurs années, dont personne ne savait le sort ni ne se doutait qu'il était sur le chemin de la fortune et des honneurs, ce fut du délire, chacun arborant un visage rayonnant de fierté.

Après avoir reçu les clefs de la ville et écouté les harangues municipales, Louis de Savoie, plus pâle que jamais et presque grimaçant, prit avec soulagement la route du château de Cornillon. La foule se dispersa par petits groupes, riant et bavardant et admirant les feux allumés dans la montagne, au-dessus de l'Albarine.

Quelques instants plus tard, les Syndics se réunissaient pour faire le point sur ce mémorable événement, lequel devait, selon eux, leur faire recouvrer les positions perdues

avec les juges du Bugey, qui donnaient autrefois à Saint-Rambert une certaine importance. Or, tous leurs espoirs semblaient renforcés par le fait de la présence de Vital, leur compatriote. Il suffisait de manœuvrer avec adresse.

— C'est un écuyer de corps de Messire Louis, disait en se rengorgeant le syndic Étienne Brunet.

— Croyez-vous en la protection d'un écuyer dans une affaire de Justice ? rétorqua un pessimiste.

— Il est de Saint-Rambert, répondirent en chœur les autres Syndics. Il tiendra donc à honneur de patronner sa ville.

Il ne fallut ni beaucoup de temps, ni beaucoup de réflexion et de psychologie au conseil pour décider des moyens qui prouveraient à l'écuyer Vital que sa ville natale ne l'avait jamais oublié, qu'elle était heureuse de sa fortune et qu'elle comptait sur son pouvoir pour regagner la position enlevée par des rivaux jaloux et astucieux.

— Compatriotes, dit le Syndic Étienne Brunet, la ville n'est point riche, mais elle m'a donné sa confiance : j'offre donc deux écus pour lui faire un cadeau.

Son exemple fut aussitôt suivi par tous les membres du Conseil, et dix écus d'or recueillis séance tenante.

— Louons un cheval et le plus jeune d'entre nous partira tout de suite pour Lyon, dit encore Brunet. Là, il achètera une belle tunique fourrée qui sera offerte à Vital, en le priant d'appuyer la demande de ses anciens amis.

Le lendemain matin, les Syndics continrent sans trop d'efforts leur impatience et leur surprise, car ils apprirent que le Duc était malade et presque mourant. Des demandes

d'audience avaient été annulées, une grande agitation régnait au château de Cornillon, où des valets demandaient, à grands cris, un médecin, et les cloches de l'église tintaient lugubrement pour appeler les fidèles à prier.

Les Syndics savaient qu'ils avaient Vital dans leur jeu. De Lyon, le plus jeune des Syndics arriva de bonne heure, son emplette faite.

Et le Conseil de Saint-Rambert, au grand complet se rendit chez l'écuyer du duc Louis pour lui exposer sa supplique.

Vital, épuisé par les allées et venues qu'exigeait la maladie du souverain, était en train de s'assoupir un peu. Il fronça le sourcil, puis se mit à bondir :

— Eh quoi ! dit-il. C'est à un pareil moment que vous rêvez à vos intérêts égoïstes. Je n'ai plus ni parent ni ami à Saint-Rambert. Viendriez-vous à cette heure, me faire rougir d'y être né ?

Les Syndics se récrièrent, jurant que ses amis ne pouvaient se compter et que c'était même en leur nom qu'ils venaient lui offrir ce gage d'affection.

Vital ne prit même pas la peine d'ouvrir le paquet ; il s'écria :

— Sortez, gens sans cœur, sortez ! Ne venez plus m'insulter de vos cadeaux, comme si je vendais ma protection. Allez-vous-en, ou j'appelle les valets d'écurie...

— Vous vous méprenez, Messire, disaient les Syndics ahuris, nous ne voulions...

— Pierre, Anthelme, Jean ! cria l'écuyer d'une voix tonnante.

Mais avant de les voir arriver, les Syndics étaient partis en hâte. Puis, comme ils en avaient l'habitude, ils se réunirent pour tirer les conclusions de cette surprenante affaire.

— Nous avons eu tort, dit Étienne Brunet, d'offrir à Vital une tunique. C'était de l'argent qu'il lui fallait donner, l'argent n'a pas de couleur.

— Vous vous trompez, répondit le plus jeune. Ce que Vital a fait, je l'aurais fait comme lui, mais je croyais que dans les cours, on avait d'autres principes. Pour notre pays, je suis fier de m'être trompé.

— D'autres principes... dit Brunet en soulevant les épaules.

Et il rappela ce qui était arrivé, il y a peu, à des habitants de la capitale du Bugey : ayant trouvé une rave énorme, ceux-ci la transportèrent, sur un chariot spécial, à Chambéry, pour l'offrir au duc de Savoie. Enchanté du cadeau, le Duc donna à boire aux paysans radieux, pendant que le Conseil délibérait sur ce qu'il convenait de faire en présence d'un pareil événement. Le résultat fut une taxe supplémentaire, pour la bonne raison que, possédant des terres qui donnaient de si beaux légumes, l'impôt prélevé par le passé était très insuffisant...

Après un silence lourd d'angoisse, Étienne Brunet demanda :

— Alors, voulez-vous que nous abandonnions nos justes revendications.

— Non, mais nous les appuierons de moyens honorables. Faisons valoir nos droits anciens, rappelons notre

dévouement...

Tous applaudirent, sauf Brunet qui soupira lugubrement.

Cependant, dès le lendemain matin, tous les Syndics sans exception, se présentaient chez le chancelier ; ils firent comme il avait été entendu, parlèrent longuement de leur fidélité, de leur droiture. Hélas ! le chancelier avait provoqué lui-même la mesure dont ils se plaignaient ; il ne pouvait donc leur rendre les juges et les congédia de telle façon que nul ne put saisir s'il était pour ou contre leurs dires.

Les jours passèrent et Louis de Savoie retrouvait ses forces et allait maintenant dans le parc à grandes enjambées, fredonnant pour lui-même.

Vital, rassuré, songeait au moment où il quitterait une deuxième fois sa ville natale. Peut-être n'y reviendrait-il jamais ? Cette pensée le chagrinait. Il se repentait d'avoir repoussé avec colère ses compatriotes qui, en vérité, n'étaient que des « mal appris », qu'il fallait excuser. Et puis, Vital était peiné que les habitants de Saint-Rambert fussent peu enclins à le saluer, prenant des airs timides ou effrayés...

Un matin, appelé par son service auprès du Duc, il lui parla de l'amour de ses sujets de Saint-Rambert, des prières qu'ils avaient adressées au Ciel pour sa guérison.

Le Duc sourit et le contempla avec une certaine incrédulité. Était-ce bien vrai ? Alors, Vital s'enhardit jusqu'à lui conter la démarche faite auprès de lui par les Syndics. Louis se mit à rire franchement et suggéra de les inviter à goûter.

Ravis, émus, surpris, ceux-ci arrivèrent à l'heure fixée. Ils félicitèrent le Duc de sa guérison, puis sollicitèrent le retour des juges.

Aux premiers mots, le Duc les interrompit.

— Appelez Vital, ordonna-t-il à un valet.

Quand Vital fut là, le Duc déclara :

— Remerciez votre compatriote, je n'ai pu lui refuser le retour de vos juges qu'il m'a demandé. Je sais trop ce qu'il a fait pour moi sur le champ de bataille. Je sais aussi par lui combien ma fatigue vous a émus... Les franchises qu'Aymon de Savoie a données à Saint-Germain, je vous les accorde, vous réglerez tout cela avec mon chancelier.

Troublés, les Syndics se confondirent en remerciements destinés à Vital, mais oublièrent complètement le Duc, qui eut le bon goût de rire de cet acte peu digne de courtisans.

Quant au chancelier, il dit avec ambiguïté que la reconnaissance attire de nouveaux bienfaits...

Quelques jours plus tard, le Duc, tout à fait remis de son indisposition, s'en allait vers d'autres lieux.

Et quelques années après, il vint à Lyon visiter sa fille, épouse de Louis XI. Là, il mourut, et Vital mourut de chagrin de la mort de son maître.



LÉGENDES DU LYONNAIS

Le vieux pont de la Saône



'ÉTAIT au temps où la Saône séparait dans Lyon le royaume de France de l'empire d'Allemagne. On célébrait alors la fête des « Merveilles ». Qui n'avait pas vu Lyon pour cette fête n'avait rien vu. En cette année 1309, sous le soleil de juin qui avait assoiffé la plaine, un nombre considérable de gens affluaient dans la grande cité, attirés les uns par les spectacles et les jeux annoncés, les autres par des préoccupations pieuses, ou simplement commerciales, car, pour les « Merveilles », une foire devait durer plusieurs jours.

Des jongleurs, des ménestriers en parlaient longtemps à l'avance, racontant les miracles qui s'étaient produits au tombeau de saint Pothin, et de ce jour qui lui était consacré

et pour lequel Lyon faisait grande réjouissance. C'était, dès l'aube, la procession formée par le clergé, bannières au vent, venant soit de Saint-Jean, de l'île Barbe, d'Ainay, soit de Saint-Just et de Saint-Paul, pour se réunir à Saint-Pierre-de-Vaise et là, monter sur des bateaux somptueusement pavoisés pour voguer, aux chants des hymnes, d'abord jusqu'auprès du château de Pierre-Seize, puis au pont d'Ainay ; évoluant autour des bateaux des églises ; c'étaient encore les bateaux montés par des officiers, des artisans, et les maîtres des métiers qui exhibaient solennellement les chefs-d'œuvre produits dans l'année par leur corporation, d'où le nom de « Merveilles » donné à la fête. Quand la procession passait sous la dernière arche du pont (l'Arche merveilleuse, celle qui servait pour cette fameuse fête de point de ralliement à tous les jeux), le chantre entonnait des hymnes spéciaux et par-dessus tout cela, le bruit des cloches jusqu'à l'église d'Ainay où, selon l'usage, chacun devait embrasser la pierre de saint Pothin, ainsi appelée parce qu'elle servait de dur reposoir à ce saint, quand il se trouvait dans les prisons d'Ainay. Les rues étaient jonchées de verdure, tapissées de hautes lices, ainsi que l'avait ordonné, quelques jours auparavant, le Chapitre des Chanoines, en proclamant les « Merveilles » dans tous les lieux publics. Et comme, en ce temps-là, les rues étaient trop étroites pour contenir tout le monde, la fête se poursuivait sur la Saône, où un bateau, en forme de bucentaure, monté par la jeunesse de Lyon, s'en allait jusqu'à Pierre-Bénite pour rencontrer la jeunesse de Vienne, elle aussi en bateau, et se livrer à un simulacre de

combat naval.

Ah ! qu'il faisait bon, cette année-là, respirer le vent du fleuve. Malgré la légère brume qui flottait à l'horizon, l'air était brûlant et nombre de Lyonnais se postaient sur le pont de la Saône.

Ce pont de bois, construit au milieu du XI^e siècle, reliait les deux cités rivales : la ville archiépiscopale, à la part du royaume, et la cité municipale, située dans la presqu'île, entre Saône et Rhône, à la part de l'Empire. Il ne manquait pas d'élégance, bien qu'encombré de maisons, mais en ce début du XIV^e siècle, nulle illusion n'était permise : le pont vieillissait mal. Tant de pas l'avaient martelé, tant de pluies giflé, tant de soleils brûlé et tant de disputes ébranlé. La Saône s'amusait à ronger doucement ses piles et ses arches, et nombre de Lyonnais trouvaient dangereux de laisser le pont dans un état déplorable et s'indignaient de voir le noble seigneur d'Albon, propriétaire des maisons situées sur l'Arche merveilleuse, ne rien dire, fermer les yeux, manifestant ainsi grande insouciance.

Ce jour, alors que l'Arche merveilleuse servait, grâce à une porte au-dessus d'elle, à faire sauter dans la Saône des taureaux autour desquels se rassemblaient des barques qui jouaient avec les malheureuses bêtes, se trouvait parmi les spectateurs de cette gaieté bruyante qui malmenait fort le pont et ses pittoresques maisons, messire Henri d'Albon. Des murmures s'élevèrent sur son passage, mais Henri fit semblant de ne point entendre.

L'un des municipes de la cité le reconnut et lui dit :

— Il n'est pas de bénéfice sans charge, l'auriez-vous

oublié, par hasard ?

— Bah ! répondit Henri, vous verrez, le pont résistera encore longtemps.

Henri suivait ainsi les conseils de son argentier, Yves le Saxon, qui ne cessait de lui répéter :

— Messire, vos logis sont délabrés, mais l'Arche merveilleuse, qui appartient à la Commune, l'est également. Si vous réparez, on voudra la mettre à votre charge ; or, la Commune ne peut la laisser s'effondrer, attendez ! Votre escarcelle ne sera pas encore amoindrie.

— Elle est déjà bien basse, hélas, disait Henri, et tu as parfaitement raison.

Comme il était de tradition pour la fête des Merveilles, le seigneur d'Albon, bien que n'aimant guère délier les cordons de sa bourse, festoya en pleine eau, faisant honneur à la bonne chère. Quand l'ombre descendit par degrés des flancs de la colline de Fourvière, ce fut à peine si un peu de fraîcheur se répandit sur la ville en liesse. Après avoir trinqué une dernière fois avec des amis, messire Henri, souriant aux premières étoiles, rentra chez lui. Espérant respirer un air moins lourd, il suivit les berges de la Saône, et lorsqu'il passa près de l'Arche merveilleuse, un rayon de lune lui permit de distinguer dans la rivière, assez basse à cause de la sécheresse, une pierre très grosse sur laquelle une main inconnue avait tracé cette menace : « Qui m'a vue a pleuré, qui me verra pleurera. »

Henri, tout ému, se pencha pour relire plusieurs fois l'inscription, se disant en lui-même : « Aujourd'hui, c'en est trop, après la foule, le municipale, cette menace... »

Et dès le lendemain, toujours aussi bouleversé, il prit le chemin de la chapelle Saint-Jacomé, près de Saint-Nizier, lieu de réunion des syndics.

— Messieurs, leur déclara-t-il, je viens vous demander l'autorisation de réparer mes maisons, et, au besoin, l'Arche merveilleuse, qui les supporte et que je crains bien vermoulue.

Vous pensez si les syndics furent étonnés et heureux. Au point que, craignant que les nouvelles dispositions du sire d'Albon ne fussent que feu de paille, ils s'empressèrent de lui accorder la permission par un acte constatant son droit de propriété sur les maisons qui couvraient cette arche, l'assujettissant même à ne pas rétrécir la voie.

Apprenant ce nouveau projet, Yves le Saxon n'en croyait pas ses oreilles et rappela les dépenses qu'il entraînerait. La discussion fut épineuse, mais Henri ne voulut point modifier son plan.

— Mon escarcelle n'est guère remplie, je l'avoue, dit-il, mais quel remords pour moi, pour quelques florins épargnés, si le pont pliait l'échine et s'ouvrait avec un craquement horrible, entraînant dans la mort les habitants de mes logis.

Or, Yves le Saxon était un fourbe, qui n'aimait point son maître, ayant comme on dit une dent contre lui, lui reprochant de l'avoir traité assez durement certaines fois, et ce devant des rivaux jaloux et triomphants. Il s'avisa donc de persuader Messire Henri de faire grandement les choses, ainsi qu'il convenait à son rang. L'orgueil du seigneur d'Albon en fut émoustillé et il se mit à aménager le pont de

telle façon qu'il marchait résolument à sa mine.

Des amis qui passaient par là s'en aperçurent et s'inquiétèrent :

— Prends garde, lui dirent-ils, ta fortune est considérable, certes, mais non pas inépuisable.

Henri comprit alors sa faute et, ne voulant pas pleurer de misère, réussit, en fin de compte, à restreindre son budget.

Ce qui surprit beaucoup son argentier, qui simula une indignation bien jouée. De quoi se mêlaient donc les prétendus amis du sire ? Cependant, il dut renoncer à cet espoir de vengeance et attendre une occasion plus propice.

Souvent, il accompagnait son maître sur les échafaudages où il y avait de quoi se rompre cent fois les jambes, car Messire Henri aimait encourager les ouvriers, vérifier par lui-même où en étaient les travaux. C'était chose assez naturelle ; pourtant, Yves remarqua que c'était prétexte au seigneur d'Albon à regarder longuement la Saône, la Saône aux eaux limpides. Qu'espérait-il donc voir apparaître en son fond ?

Il le lui demanda, un jour, d'un air évasif, mais Henri, troublé, répondit avec indignation qu'il faisait ce que bon lui semblait. Puis il lui demanda, à son tour, s'il avait entendu ce bruit, qui se répandait parmi les ouvriers, qu'un Allemand, venu du côté Empire, employé aux travaux, avait reconnu Yves le Saxon.

Yves, se sentant pris dans un piège, car depuis qu'il était au service d'Henri il ne songeait guère à son passé, contint son mécontentement et dit qu'il n'en savait rien.

— Eh bien, lui dit son maître, je vais donner ordre de

chercher ton compatriote et nous ferons connaissance ensemble...

L'argentier pâlit et ne put que s'incliner. Il n'avait pas envie de ranimer certains souvenirs, ni surtout que son maître actuel eût vent de son existence d'antan. Et il songeait : « Ce compatriote ne va-t-il pas lui ouvrir les yeux sur moi qui ai déjà trahi tant de maîtres ? Et qui sait si Messire Henri n'est pas au courant de ce qui me gêne... ? »

En attendant la suite des événements, il marchait sur l'Arche merveilleuse, le cœur lourd d'angoisse, quand soudain, à mi-chemin sur un échafaudage, il s'arrêta. Fronçant le sourcil, il écouta le bruit de l'eau vive qui lui parvenait. C'était là que si souvent Messire d'Albon se penchait sur la Saône et, dévoré de curiosité, Yves se pencha, à son tour : il ne vit rien d'insolite. Pourtant, à ses pieds tourbillonnait la Saône, grossie par de récentes crues. Lorsqu'il entendit des mariniers – des modères, suivant l'expression lyonnaise – qui halaient avec peine leurs bateaux, il se souvint que ce rapide se nommait « la Mort qui trompe ».

Oui, la Mort qui trompe. L'avertissement venait à son heure et l'argentier retint un rire satanique. Il ne se lassait pas de contempler le gouffre.

Soudain, entendant son nom, il se retourna et vit Messire Henri et l'ouvrier allemand. Alors, sans réfléchir, les yeux brillants de haine et d'un geste fou, Yves empoigna le seigneur d'Albon au collet et le fit basculer dans le précipice.

Celui-ci poussa un cri perçant, qui alerta les ouvriers et

aussitôt, ils se jetèrent sur le meurtrier et le poussèrent dans l'abîme.

Cependant, au prix d'un effort considérable, Henri réussit à s'accrocher à une saillie, qui miraculeusement se trouvait là.

La Saône, qui l'avait averti qu'un danger le menaçait, ne voulait point de son corps, mais elle ne rendit jamais celui d'Yves le Saxon, malgré le sire d'Albon, qui commanda, dès qu'il le put, de porter secours à son meurtrier.

La Saône continua à couler, lente et tranquille, réchauffée par un soleil sans nuage, sous un pont parfaitement restauré.



... Yves empoigna le seigneur d'Albon au collet et le fit basculer dans le précipice.

Lugdunum



L était une fois deux princes grecs, Asepomarus et Momorus, qui, nonchalamment, remontaient le Rhône. Ils ne pouvaient entendre des voix humaines sans tressaillir ou lever la tête, car une rébellion venait de les chasser de Serseron, dans le Languedoc où ils régnaient.

Marchant, tendus ou rêveurs, ils arrivèrent pourtant sans encombre, au confluent du Rhône et de la Saône, laissant loin derrière eux leurs sujets révoltés.

Charmés par le site, ils gravirent une colline nommée Lugdunus ou colline du soleil levant, dont les pentes boisées semblaient s'animer d'une vie mystérieuse dès l'aurore ; les oiseaux se réunissaient aux premiers rayons du soleil, gonflaient leurs plumes et gazouillaient.

Ce charmant détail n'échappa point à nos deux princes, qui avaient reçu mission d'un oracle, consulté en cours de route, de fonder une ville, et qui se mirent aussitôt à l'œuvre.

Au moment de tracer l'enceinte de la nouvelle cité, selon le rite sacré, c'est-à-dire à l'aide d'une charme tirée par une

génisse et un taureau blanc, autour d'un axe central est-ouest, dont l'orientation fut fixée en se repérant sur le soleil levant, des corbeaux s'attroupèrent soudain, dans le ciel. Puis, tous ensemble et d'un même vol, ils allèrent se percher sur un arbre voisin.

— As-tu remarqué ? demanda Asepomarus, bien que son compagnon eût comme lui les yeux levés vers le ciel.

— Je n'aurais jamais cru, répondit Momorus, que ce fût aussi extraordinaire.

— Et pourquoi donc ?

Alors Momorus expliqua, car il était savant en l'art de connaître les vols des oiseaux et leur présage, que c'était de très bon augure. Et il ajouta :

— Nous nommerons la nouvelle ville : la colline aux corbeaux ou Lugdunum.

Asepomarus acquiesça. Et ainsi fut fait.

Plus tard, nos deux princes reprirent, sans doute, la route de leur pays d'origine. Ils avaient connu la joie d'avoir créé une cité d'un pourtour de 3 500 mètres environ, et la satisfaction de s'être frayés un passage à travers la Gaule.

Lugdunum grandissait, devenant rapidement un lieu de transit important et le point d'articulation de la conquête de Jules César.



La légende de la Sidoine



U temps jadis, au temps où Lyon était la reine des colonies romaines, en Gaule, il y avait, dans le riant bassin que forme la Saône, à la hauteur de Trévoux, un brave soldat qui se souvenait de la guerre.

Il en était revenu ni manchot, ni borgne, ni boiteux, mais redoutait d'avoir à la recommencer, cette guerre, où tant de ses amis avaient trouvé la mort.

Il s'appelait Sidonius, et possédait une superbe villa gallo-romaine, magnifiquement décorée de mosaïques et de peintures, située au bord de la Saône, et dans laquelle de grandes et fastes réceptions se déroulaient. Aimait-il vraiment les fêtes comme il le paraissait ? Il en doutait souvent, mais se gardait bien de le dire, surtout à Pyrrha, la jeune femme qu'il aimait.

Ce soir encore, des invitations avaient été lancées, un somptueux souper devait avoir lieu, pourtant Sidonius se sentait pris de remords.

Il marchait nerveusement : une, deux, une, deux, dans le parc, sous le vent chaud du mois de juillet, lorsqu'il

distingua, à travers les arbres, une silhouette, et se dirigea de ce côté, ayant reconnu Phœbus, son ami de Lyon.

— Quelle nouvelle apport es-tu ? lui dit-il.

— Il faut fuir, Sidonius. Les Teutons sont à Mâcon. Derrière eux s'avancent les Burgondes et Vienne est aux mains des Goths. Lyon, dont je viens, a vu partir le consulaire de la province et le procureur du fisc. Eh oui, ils ont jugé prudent de nous abandonner.

— Es-tu sûr de cela ?

— Tout à fait sûr et je te le répète, il faut fuir, car si les Burgondes sont assez pacifiques, il n'en est pas de même des Teutons et des Goths.

Sidonius releva fièrement la tête :

— Sache bien, Phœbus, que je n'ai jamais fui devant l'ennemi ; je me suis toujours conduit en vrai soldat et j'ai vu les Barbares dont tu parles battre en retraite devant nos armes. Aujourd'hui, ce souvenir me hante, je me revois à Arles, à Vienne...

— Hélas ! les dieux ont abandonné la Gaule, interrompit Phœbus. Et notre empereur Honorius, par le rappel des légions en Italie, nous a ôté toute possibilité de résister.

Sidonius baissa la tête.

— Nos préparatifs de départ sont-ils achevés ? dit-il après un silence.

— Les barques sont chargées. Hélas ! elles ne croiseront ni convois de grains, de vin ou de fruits, ni barques de pêcheurs. La corporation des nautoniers elle-même a fui...

— Je vais donc offrir un sacrifice aux nymphes de ce bois sacré et...

Mais il n'acheva pas sa phrase. De superbes yeux verts, non pas ronds comme ceux des chats, mais fendus en amande, le regardaient, soudain. Pyrrha avait ainsi le don d'apparaître sans qu'on l'entendît entrer. Elle était grande et fière, et blonde comme les blés. Deux tuniques la revêtaient, l'une en soie gris perle et, par-dessus, l'autre, de couleur bleue.

— Pyrrha, on vous prendrait pour Vénus, tant vous êtes belle, dit Phœbus, qui déjà faisait le geste de se retirer.

— Attendez ! dit-elle. Je viens vous chercher tous deux, car j'ai besoin d'avis éclairés pour la fête de ce soir. Mais qu'y a-t-il ? Pourquoi ces figures sombres ? Quelle cause vous chagrine ?

— Nous ne pouvons rester ici plus longtemps, répondit Sidonius. Les Barbares s'avancent à grands pas et nous allons partir tout de suite.

— Ce n'est pas possible, dit Pyrrha. Tout est prêt pour le repas de ce soir. Or, je tiens à paraître à ce festin.

Et la jeune femme accompagna ses paroles de ce regard dominateur qui ensorcelait Sidonius.

— Soit ! dit-il en soupirant. Il sera fait ainsi que tu le désires, quoique, en vérité, ce soit bien intempestif. Disons donc un splendide adieu au bord de la Saône.

Pyrrha sourit et donna à Sidonius un baiser.

En attendant l'heure du souper, Sidonius, à l'affût des humeurs du ciel et des hommes, décida de se diriger vers Trévoux, qui se nommait alors Trevoltium, d'abord par un sentier, puis par la voie romaine qui unissait Lyon à Mâcon. Il parvint ainsi à une place au centre de laquelle un temple

était dédié aux dieux.

Sidonius constata que le forum était encombré. Il s'approcha d'un groupe d'hommes qui parlaient haut et fort et comprit qu'ils partaient pour Lyon. D'autres, un peu plus loin, rassemblaient leurs bagages, quelques chariots contenant de misérables hardes, pour s'en aller dans la sombre forêt de la Bresse.

Je vous laisse à penser si tout ce remue-ménage raviva les remords de Sidonius. Alors, il fit demi-tour, en tâchant de ne plus songer à cette folie qu'était le festin de ce soir, mais cela même c'était songer. Pour qui allait-il passer aux yeux de tous ? se disait-il. Et, pour se rassurer, il chercha, dans la foule, un de ses amis et se trouva bientôt face à face avec un vieillard, l'ermite de Polemieum. Ses chaussures étaient poudreuses, et il avait à la main un bâton. Lui aussi partait donc. Sidonius pâlit légèrement et détourna la tête.

— Salut à toi, Sidonius, dit alors le vieillard. Es-tu donc devenu si païen qu'on ne te rencontre plus qu'aux fêtes impies ?

— Non, bon ermite, le hasard seul m'a conduit ici. Mais vous, Père, qui vous amène ? Votre tenue est celle du voyageur...

— En effet. Je viens du camp des Barbares et j'ai essayé, hélas ! inutilement, de parlementer pour suspendre leur marche. Maintenant, je vais aider mes frères à s'enfuir, leur donner un asile et seconder les braves. Et toi, Sidonius, toi qui es chrétien par la naissance, ne songes-tu pas à revenir à la foi de tes Pères ?

Sidonius se détourna et soupira.

— Pas aujourd’hui, Père. Demain, peut-être.

— Demain ? Mais il n’y a pas de demain pour cette cité si, cette nuit, les Barbares sont en marche. Et puis, tu fus soldat, n’est-ce pas ? Et les soldats se doivent à la Gaule. Je puis te donner un premier refuge, dans la montagne, et de là tu rejoindras tes frères d’armes.

Sidonius fut sur le point de répondre « présent » à cette sorte d’appel, mais soudain, il trouva devant lui Pyrrha.

— D’où viens-tu ? lui dit-il.

— Mais de chez toi, fit la jeune femme en riant. Sais-tu qui, ce soir, sera notre hôte ? dit encore la belle Pyrrha dont les yeux verts brillaient de joie. Un des plus grands seigneurs... Un roi.

Alors, très fier, Sidonius se mit à courir chez lui, sans réfléchir qu’il avait oublié un détail : c’était de demander le nom de ce roi.

Approchant de sa maison, suant et soufflant car il faisait très chaud, il aperçut Blandine, une toute jeune esclave brune, à l’œil noir et pétillant.

— As-tu pensé à t’assurer si tous nos convives viendraient ce soir, lui dit-il.

— Oui, mais beaucoup seront absents, mon noble maître. Dans la fâcheuse conjoncture où nous sommes, j’avais espéré que vous aussi...

— Ayant promis, je ne pouvais me dérober. Et maintenant, un hôte illustre s’annonce qui fera la joie de Pyrrha et la mienne...

Blandine tressaillit et murmura :

— Un hôte illustre ? mais...

— Nous partirons demain, interrompit Sidonius en s'épongeant le front. Tu ferais bien de te préparer dès ce soir.

— Oh !... demain, il sera sans doute trop tard...

— Comment le sais-tu ? Tu es une enfant !

— Enfant, peut-être, mais on ne discute pas avec les pressentiments...

En achevant ces mots, la pauvre Blandine ne put s'empêcher de soupirer.

Ce soupir signifiait : « A-t-il besoin de donner une réception à des gens qui m'ont tout l'air de se moquer de lui ? »

Mais Sidonius ne vit point ce soupir.

— Tu es une douce et charmante fille, dit-il. Je t'avais jugée ainsi, lorsqu'il y a deux ans, au seul timbre de ta voix, je t'avais choisie entre cent esclaves. Tu es Gauloise, n'est-ce pas ? Eh bien, demain, je te donnerai ta liberté, car je me repens de tenir ainsi une compatriote en servitude.

Blandine sourit faiblement et dit :

— Merci, noble Sidonius, mais demain, où serons-nous ? Si nous pouvons fuir, acceptez que je ne vous quitte pas...

Sidonius ne l'écoutait plus, il s'en allait vers la maison, une, deux, une, deux... Dans un instant, ses hôtes pouvaient arriver, ce roi dont avait parlé Pyrrha... Ah ! que la chaleur était lourde.

Et voici que tout à coup, le ciel s'obscurcissait, zébré d'éclairs, et qu'il se mit à pleuvoir à verse. Et voici que, plus fort que le bruit du tonnerre, se fit entendre celui des armes et de longs hurlements.

— Quels sont ces terribles guerriers ? dit Sidonius, qui était devenu pâle comme la mort.

Il vint sur la terrasse : une lueur sinistre rougissait l'horizon ; déjà Trévoux était en feu, et le vent apportait le cri des Barbares. Sidonius comprit que tout était perdu.

— Où est Phœbus ? dit-il. Où sont mes amis ?

Une ombre se dessinait à travers les arbres et Sidonius, qui avait des yeux perçants, reconnut l'ombre de Blandine, qui se dirigeait vers lui. Dès qu'elle l'aperçut, elle lui dit :

— Fuyez ! Les Barbares aux longues moustaches et aux cheveux blonds, noués au sommet de la tête, seront là d'un moment à l'autre. Fuyez, mon noble maître...

À cet instant, retentit un grand éclat de rire.

— Fuir, dit Pyrrha. As-tu bien été assez sot pour croire que notre illustre invité t'en laisserait le temps ?...

— Cet invité n'était donc autre que le chef des Barbares ? dit Sidonius.

— Peut-être, répliqua Pyrrha. Souviens-toi que je fus une esclave germanique...

— Une esclave que j'ai moi-même affranchie, dit Sidonius. Mais rira bien qui rira le dernier.

Et il enleva Pyrrha dans ses bras et se dirigea vers la Saône pour l'y jeter.

Mais Pyrrha avait compris qu'il n'était plus temps de rire ni de se jouer de Sidonius.

— Lâche-moi, dit-elle de sa voix la plus douce. Lâche-moi, je t'en prie. Et je te promets que je te donnerai le temps de fuir...

— Bien vrai ?

— Bien vrai.

— Alors, jure-moi aussi que tu n'apparaîtras plus dans ma vie...

Mais elle n'eut pas la possibilité de répondre. À la lueur des éclairs, ils virent des hommes vêtus de la dépouille de bêtes sauvages et qui portaient des boucliers de bois. Les Barbares étaient là...

Sidonius plongea aussitôt dans la rivière avec son fardeau et Blandine le suivit.

Quelques instants plus tard, Sidonius se retrouva de l'autre côté de la Saône avec la brune esclave à ses côtés.

— Et Pyrrha ? dit-il.

— Ne sachant pas nager, elle s'est sans doute noyée. Venez avec moi, dit encore Blandine, je vais vous conduire vers l'ermite de Polemieum ; l'orage protégera notre course en empêchant les guerriers de nous repérer.

Sidonius suivit donc Blandine dans la montagne et grâce à elle, il put vivre libre, à l'abri de l'invasion qui ruisselait sur les deux rives de la Saône. Il épousa la courageuse jeune fille, qui lui révéla qu'elle était la fille d'un général, l'Aquitain Sulpicius, sous les ordres duquel avait combattu autrefois Sidonius. Elle avait été emmenée par les vainqueurs et vendue comme esclave. Sidonius ne retrouva jamais sa belle villa, pillée, saccagée par les Barbares, mais sut-il qu'en mémoire de ce curieux événement, ce lieu se nomma désormais : « la Sidoine » ? Je n'oserais l'affirmer.



Le jongleur du Beaujolais



Il était une fois un seigneur, Guy de Ferlay, qui s'ennuyait dans son château aux murs épais, aux fossés profonds et au pont-levis souvent relevé. Très peu de personnes venaient lui rendre visite et il n'entendait jamais les rires et les voix de ses voisins, car des bois épais enveloppaient de leur silence et de leur solitude la demeure seigneuriale.

Or, il advint qu'un jour, Guy de Ferlay tomba malade. Et plus que jamais, il s'ennuya dans sa chambre aux fenêtres étroites d'où filtrait la douce lumière de la campagne beaujolaise. Aussi fut-il tout content lorsque ses valets lui annoncèrent qu'un jongleur désirait lui montrer ce qu'il savait faire.

— Qu'il entre, dit messire Guy. A-t-il des bêtes savantes avec lui ? Ou ne prétend-il que chanter des ballades ?

Et les valets introduisirent un homme bizarrement vêtu de couleurs voyantes, qui paraissait assez jeune et dont les yeux pétillaient d'intelligence.

Messire Guy fut agréablement impressionné et le regarda en souriant :

— Comment te nomme-t-on, demanda-t-il ?

— André, messire, pour vous servir.

— Dis-moi, André, sauras-tu distraire un homme qui n'est point encore un vieillard et que la maladie retient dans cette triste chambre ?

— Si je répondais oui, Monseigneur, ce serait présomptueux de ma part ; pourtant, si je répondais non, ce serait sot, puisque j'ai sollicité l'honneur de faire et de dire, devant vous, des choses qui devraient vous passionner.

— Alors, quelles sont ces choses ? dit Guy Ferlay en souriant.

André salua et, à la dérobée, jeta les yeux vers la Vierge qui trônait dans une niche, pour lui demander assistance. Car il était chargé d'une mission importante et jamais encore, lui, vigneron beaujolais, il n'avait tenu le rôle de jongleur et de ménestrel. Mais le moyen d'approcher le seigneur de Ferlay, qu'on disait soupçonneux et peu sociable... ?

André demanda la permission de chanter, s'accompagnant d'une harpe. Il commença par une cantilène ; la voix était belle et nuancée.

Messire Guy prit un certain plaisir à l'écouter. Mais la seconde chanson le fit tressaillir. L'étrange poème que celui-là. Où le ménestrel avait-il su cette histoire de croisés qui, partant du Beaujolais, traversèrent la Bohême, la Hongrie, longèrent le Danube, et parvinrent enfin à Constantinople ?

— Il semble qu'il n'y ait point longtemps qu'eut lieu cette équipée, remarqua Guy intrigué.

— Quelque cinq années, messire...

Et André enchaîna en contant comment ces croisés restèrent plusieurs mois à Constantinople, et comment l'un d'eux, avec vingt hommes, passa en Asie, voulant rejoindre l'armée des chrétiens.

— Et comment se nommait ce vaillant chevalier ?

André ne répondit pas. Il continua à chanter son poème, heureux d'avoir réussi à retenir l'attention de messire Guy. Lentement, pour exciter sa curiosité, il expliqua l'aventure de ces vingt hommes du Beaujolais qui, trompés par des guides auxquels des Grecs les avaient adressés, prirent une route pour une autre, dans un étroit défilé, et tombèrent sur des Musulmans qui crièrent : « Mahomet, esclave ou mort ! » Ils se battirent comme des lions, mais hélas ! beaucoup périrent. D'autres furent emmenés prisonniers et ce fut ainsi que le vaillant chevalier devint esclave et remis, comme chef de troupe, à la discrétion de Muly-Nadil, un renégat italien qui commandait les Musulmans. Celui-ci ne douta pas que son prisonnier était un seigneur dans son pays, et le fit aussitôt transférer à Smyrne.

— Le nom de ce seigneur ? demanda encore Guy de Ferlay.

— Il est connu là-bas sous le patronyme de Jean.

Jean... Tant d'hommes répondent à cette appellation. Mais il en était un que connaissait bien messire Guy, lié avec lui depuis l'enfance de la plus étroite amitié, et qui était parti, lui aussi, pour les Lieux Saints. Nul ne savait ce qu'il était devenu. Mort, sans doute...

Le sire de Ferlay tendit l'oreille ; après une seconde de joie, la défiance l'envahissait. Et pourtant, il écoutait le

drame qu'avait vécu Jean, mettant deux ans à se relever de ses blessures, asservi aux travaux les plus rudes. Voilà qui plaidait en faveur de l'endurance des Beaujolais... Messire Guy rêvait, il n'aurait jamais cru que Jean – oui, Jean de Roche-taillé – son ami eût ainsi supporté tant de souffrances et tant de privations. Les yeux fermés comme pour mieux regarder en lui-même, il se rappelait le départ de son ami, et la grande envie qu'il avait eue de l'accompagner, mais obligation lui fût faite alors de demeurer en son château du Beaujolais pour donner des soins à son père infirme. Il en avait éprouvé une espèce d'amertume, sinon de jalousie. Mais qui pouvait dire que le héros du jongleur était bien son ami, Jean de Rochetaillé ?

Le cœur battant, le sire de Ferlay écoutait la fin du poème avec une attention accrue. Le vaillant chevalier ne reverrait jamais son Beaujolais natal. Où trouver la rançon exigée, énorme, de mille écus d'or ?

— La famille de Jean n'est-elle pas en mesure de fournir une pareille somme ? interrogea Guy de Ferlay.

— Il y a cinq ans, elle lui a donné ce qui était nécessaire à un croisé pour partir en Terre Sainte et Jean est le cadet de trois frères, fit remarquer le jongleur.

Messire Guy réfléchit : cadet de trois frères. Oui, c'était bien lui, Jean de Rochetaillé.

Le ménestrel avait achevé son poème. La toque de fourrure à la main, il s'agenouilla et arrangea la couverture dans laquelle le sire de Ferlay, frileux, s'enveloppait. Qu'il semblait faible et qu'il était pâle, brusquement, messire Guy !

— Si j'étais sûr... murmurait-il.

Il était évident qu'il pensait à son ami.

— Vous pouvez, messire, répondit doucement le ménestrel, car il s'agit de quelqu'un que vous connaissez bien...

Alors messire Guy se prit les tempes et prononça en souriant :

— Jean de Rochetaillé, n'est-ce pas ?

— Voici un mot de lui pour vous, que me remit, ces jours, un croisé revenu de là-bas et qui passait par le Beaujolais pour rejoindre sa province. Naturellement, il était pressé d'arriver et ne put se permettre de vous rencontrer...

Messire Guy fronça les sourcils. Il n'était guère facile de réunir mille écus d'or...

— Laisse-moi, dit-il au jongleur. Je vais agir de telle façon que je porterai moi-même la rançon à Smyrne.

Alors, André, le ménestrel d'occasion, s'inclina, sa mission accomplie, avant de se retirer.

Une semaine plus tard, un valet du sire de Ferlay lui demandait de revenir au château.

Ce fut dans la même chambre triste qu'on le fit entrer, mais le sire semblait avoir vieilli de plusieurs années.

— Une fois encore, mon désir de partir en Terre Sainte est contrarié, dit-il. La maladie me cloue en ce château. Si Jean de Rochetaillé n'était pas mon ami, je n'aurais pas commis l'imprudence d'aller à Lyon pour engager, au monastère de l'île Barbe, une partie des terrains que je possède près de la Saône. Un de mes cousins, à qui j'ai confié mon projet, y a ajouté une somme importante et je puis donc, aujourd'hui,

disposer des mille écus d'or. Seulement, c'est...

Le sire de Ferlay prononça un mot, mais si doucement qu'on ne pouvait le comprendre.

— Vous plairait-il de répéter ? demanda André le ménestrel.

— C'est toi, répéta d'une voix forte messire Guy, toi qui as su si bien t'introduire chez moi et qui fis preuve d'intelligence et de bon cœur, oui, c'est toi qui partiras pour Smyrne et tu remettras la rançon à ce Muly-Nadil pour qu'il délivre mon ami Jean de Rochetaillé. J'ai pris des renseignements, je sais qu'avant d'être vigneron, tu fus archer et que l'on peut te faire confiance...

André, éberlué, se fit un peu prier, pour la forme. Comment aurait-il refusé une offre qui l'enchantait ?

Et messire Guy, d'un sourire mélancolique, le congédia en lui souhaitant bonne chance.

Ce fut ainsi que, déguisé en marchand arménien, André, muni d'un bon passeport, et profitant de la connaissance qu'il avait acquise de ces contrées quand il était archer sur un voilier, s'embarqua sur un bateau à voile et parvint, un beau matin, extrêmement fatigué, mais ravi, dans le port de Smyrne.

Il ne pensait avec intensité qu'à une seule chose : rencontrer Muly-Nadil.

Cette pensée le hantait et le poursuivait. Quand, un matin ensoleillé, il s'éveilla avec une idée : recommencer auprès de Muly-Nadil, Italien connaissant – par bonheur – notre langue d'oïl, la petite comédie qu'il avait si bien jouée auprès du sire de Ferlay.

Tout se passa à merveille. Muni de sa harpe, André chanta donc et fit rire son hôte tant qu'il l'invita à dîner, dans sa somptueuse villa du bord de mer. Au cours du repas, celui-ci ne manqua pas, de faire trophée devant lui de ses richesses et du nombre de ses esclaves parmi lesquels André eut tôt fait de reconnaître Jean de Rochetaillé, qu'il se rappelait avoir vu autrefois. Certes, il avait beaucoup changé, flottant dans des vêtements trop larges pour lui ; ses yeux rouges et troubles, ses cheveux gris, son dos maigre exprimaient quelque chose de pitoyable, de malheureux, et d'humilié. Il allait et venait sans bruit et toussait avec circonspection, comme s'il eût craint que sa toux ne fit remarquer sa présence.

André en ressentit une immense pitié et décida d'agir au plus vite.

— Quel est cet esclave qui semble si fatigué ? demanda-t-il en désignant Jean de Rochetaillé.

— Rien qu'un prisonnier de guerre dont j'aurais plus à me plaindre qu'à me louer.

— Ne sait-il vraiment faire que peu de choses ?

— Il pourrait beaucoup, si les forces ne venaient à lui manquer, depuis quelque temps.

— Pauvre homme !

— Que voulez-vous ! fit Muly-Nadil, les yeux au ciel.

— Ce que je veux ? Mais le racheter, dit aussitôt André, qui se garda bien d'évoquer l'énorme rançon.

— Vous n'y pensez pas ! Il serait tout juste bon à porter votre harpe.

Et Muly-Nadil rit, amusé... Mais quand il comprit que

l'offre du ménestrel, qu'il croyait arménien, n'était pas une plaisanterie, il accepta, sans grande difficulté ni grande prétention, de vendre cet esclave, dont la santé n'avait cessé de se délabrer et qui n'était plus bon à grand'chose.

Jean de Rochetaillé suivit donc, avec soumission et indifférence, son nouveau maître.

Et dès qu'ils furent seuls, dans la chambre de l'auberge où l'avait amené André, celui-ci se jeta à ses pieds et lui dit :

— Loué soit Dieu ! Monseigneur, vous êtes libre et c'est moi qui suis à vos ordres.

Jean de Rochetaillé, croyant rêver, demanda des explications et quand il sut de quoi il retournait, il ne put retenir ses larmes.

Quelques jours après, tous deux s'embarquaient pour la France.

Quand ils arrivèrent en Beaujolais, Guy de Ferlay, hélas ! n'était plus là pour les accueillir...



La Dame de Rotival



U était une fois une très jeune veuve, qui était merveilleusement belle. Elle était si belle qu'après sa naissance, on avait prédit qu'elle ne connaîtrait que fêtes et esbaudissements. Et le fait était qu'en son château de Rotival, Béatrice, ainsi qu'on la nommait, s'amusait follement et faisait l'admiration de tous, avec sa chevelure blonde, ses vêtements somptueux et les bijoux qui la paraient. Chaque soir, mille flambeaux étincelaient dans les salles tendues d'or et de brocart, et les rires couvraient le murmure de l'Ardière, tandis que harpes, violes et rebecs jetaient leurs accents joyeux.

Or, il vint une sécheresse qui amena la désolation dans le pays. Depuis des mois, la pluie n'était tombée en Beaujolais, si bien que plantes et bêtes mouraient de soif.

Hélas ! la Dame de Rotival ne s'en souciait guère, et continuait à se servir de sa richesse et de ses charmes pour s'entourer de gens qui ne songeaient qu'à se divertir.

Grande fut donc sa surprise quand un beau matin, elle vit devant les grilles du château une foule de pauvres hères ; bien plus grande encore quand elle les entendit lancer des

invectives.

— Que veulent ces manants ? dit-elle. Je vais les faire châtier par mes valets.

— Ils veulent du pain, lui répondit une voix dans la foule, du pain pour leurs enfants, car eux savent souffrir.

— Souffrir ? répéta la Dame de Rotival.

— La faim, le froid, la misère, répondit encore la voix.

Béatrice réfléchit, car elle n'était pas naturellement mauvaise ni insensible. Et comme elle ne savait que faire pour apaiser cette foule, elle ordonna qu'on lui amène un des manants qui la composaient.

Ce fut Galois le Noble qui se présenta comme le porteparole du pauvre. Grand, avec une figure rose et bien dessinée, une barbe et des cheveux châtain, il était bien ce qu'on appelle un joli garçon. Il avait un violon à la main, car sa profession l'amenait à en jouer pour les vogues et les fêtes.

— C'est toi qui m'as répondu de la route, fit Béatrice agréablement impressionnée.

Galois le Noble s'inclina.

— Mais qui es-tu donc ? dit encore Béatrice. Je te trouve bien audacieux d'avoir osé m'adresser les paroles de tout à l'heure. Oui, qui es-tu donc ?

— Un homme, Madame, qui dit aux riches qu'ils prêcheront bien plus éloquemment leur religion par la charité.

— Soyons donc apôtre, répliqua Béatrice avec un rire forcé. Voici mon aumônière, va acheter du pain, et qu'on ne vienne plus m'importuner.

— Vos paroles ne sont ni chrétiennes ni généreuses, Madame. On ne se débarrasse point ainsi de son devoir.

— Ah ! que t'importe, à la fin ?

— Il importe à vous. Madame, de savoir que les plaisirs vous perdront.

Béatrice pâlit, mais elle se remit aussitôt et tourna le dos à Galois le Noble, qui se retira.

Les jours suivants trouvèrent la Dame de Rotival encore debout à l'aurore. Elle songeait à la scène avec les pauvres et Galois le Noble, ce souvenir l'obsédait. Non pas qu'elle voulût tenter de remédier à la famine qui sévissait, elle était seulement tourmentée par sa rencontre avec cet homme singulier et par les paroles qu'il avait prononcées.

Alors, pour l'oublier et s'étourdir, elle donnait des bals, où elle était sans contredit la plus jolie et la plus folle des danseuses.

Parfois, pour se reposer, elle réunissait chez elle des trouvères et des ménestriers. Autrefois, musique et poèmes l'encharmaient ; maintenant, ils ne faisaient que l'amuser et il arrivait même qu'ils l'ennuyaient. La pauvre Béatrice croyait ainsi oublier Galois le Noble, et elle y pensait plus que jamais.

Un soir, elle ne put résister davantage et le fit appeler au château.

Il vint aussitôt et demanda ce qu'elle attendait de lui. Voulait-elle qu'il l'aidât à faire du bien à ses semblables ?

— Pourrais-tu me chanter une cirvente ? dit la Dame de Rotival après un silence.

Galois le Noble parut surpris, car il n'était qu'un piètre

poète. Cependant, il commença d'une voix saccadée :

*« Un rossignol sans malice.
Dans l'art du chant encore novice.
Mais pressé dans l'ardeur de devenir savant,
Écoutait attentivement
Des maîtres rossignols les douces mélodies.
Le candidat, brûlant d'envie
D'imiter leurs doctes leçons.
Commença à bégayer des sons
Il gazouillait déjà : d'un merle téméraire.
Mal appris comme il est d'ordinaire,
Le sifflet vint troubler le petit innocent.
Il se tait, il écoute en silence.
N'entendant plus rien, il recommence.
Le merle, impitoyablement.
De sifflets redoublés l'affronte.
Il siffle, il siffle, et tant il siffle,
Que confus et couvert de honte,
Rossignolet plus ne chanta. »*

— Galois le Noble, tu t'en tires fort bien, dit Béatrice et je pense que Rossignolet recommencera à chanter.

Mais Galois le Noble ne répondit pas : les amis de la Dame de Rotival parlaient, piaillaient effrontément autour d'elle, et ce fut pourquoi il partit sans dire un mot de plus.

À la tombée de la nuit, Béatrice fut subitement atteinte d'une singulière maladie. Elle croyait porter à ses lèvres une coupe de poison et refusa toute nourriture.

Quelques jours plus tard, alors qu'elle paraissait mieux, au milieu d'une joyeuse ronde, l'abîme semblait s'ouvrir devant elle et elle tomba évanouie. Quand Béatrice revint à elle, elle divaguait, disant que c'était les pauvres affamés qui l'entraînaient.

On fit appel au médecin, qui arriva vêtu d'une longue robe et coiffé d'une large perruque. Après avoir examiné la malade, il déclara :

— Elle est bien bas... Je ne saurais la guérir sans l'aide de Dieu.

Aussitôt, des prières furent dites dans le pays, mais de jour en jour, le mal s'aggrava. Tous les amis de la Dame de Rotival l'abandonnèrent, car le château était devenu sinistre et quand elle rendit l'âme, il n'y avait plus personne autour d'elle, que des cousins qui supputaient l'héritage.

Des valets la conduisirent à l'enfeu de la famille de Beaujeu dont elle faisait partie, regrettant l'argent qu'ils gagnaient à son service. Seule pleurait la vieille nourrice, songeant à la prédiction : Béatrice n'avait connu que fêtes et plaisirs, mais aucun amour n'avait pu suffisamment lui réchauffer le cœur pour le faire battre encore. Elle n'avait que 18 ans.

La nourrice croisa Galois le Noble.

— Où allez-vous ainsi ? lui cria-t-elle.

— Me recueillir un instant sur la tombe de la Dame de Rotival, dit-il.

— Je suis trop fatiguée pour vous accompagner, dit alors la vieille nourrice, mais je reste là, car vous aurez peut-être besoin de moi...

Galois le Noble, qui se demandait bien pourquoi, pénétra dans la chapelle éclairée d'un flambeau sur l'autel. Il se croyait seul, il entendit des bruits étranges.

Quelques minutes auparavant, un serviteur de la Dame de Rotival, armé d'un levier, était descendu dans l'enfeu. L'escalier était très raide et fort obscur et il manqua plus d'une fois de tomber, mais la cupidité le retint. Car il savait que, selon l'usage dans les familles nobles, Béatrice avait été descendue dans le caveau, parée de ses bijoux et de ses atours. Qu'importe le sacrilège ! il voulait s'emparer de ces bijoux. Dans l'ombre épaisse montait un souffle humide et froid. Frissonnant, le valet fit, avec le levier, grincer le marbre pour le soulever. L'effort crispait ses mains et faisait ruisseler son front de sueur. Soudain, la Dame de Rotival apparut, et le valet, avec une avidité qui décuplait son agilité, la dépouilla de sa châtelaine d'or, de ses bracelets, de ses bagues. Une brillait encore à son doigt : un rubis. Ce rubis fascinait le valet, il le lui fallait. Alors, sans une hésitation, il prit son couteau, et d'une main ferme, coupa le doigt de celle qui avait été sa maîtresse. À cet instant, un cri de douleur, un rugissement de lionne ébranla la voûte. Béatrice renaissait à la vie.

Pâle, éperdu, le serviteur prit la fuite, épouvanté.

Au dernier degré de l'enfeu, il rencontra Galois le Noble, effaré de tout ce bruit.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-il.

— Un fantôme, répondit le valet.

— Ah ! fit Galois le Noble. Serait-ce que la Dame de Rotival...

— Eh oui.

— Mais peut-être n'est-elle point morte ?

— Point morte ?

Et le valet, les poches et les mains pleines de ses larcins, recula, tomba, roula de marche en marche et arriva aux pieds de Béatrice, qui se réveillait d'un sommeil léthargique.

Alors qu'il demandait grâce, Galois le Noble, au comble de la surprise, le suivait de près. Il avait bien entendu dire qu'un certain sommeil pouvait se confondre avec la mort, mais personne, à sa connaissance, en retrouvant ses facultés, ne saignait ainsi d'une main. Il comprit enfin le vilain rôle que venait de jouer le valet.

— Tu n'échapperas pas à la Justice, lui dit-il d'un ton sévère, je serai là pour témoigner contre toi.

Et il s'empressa autour de Béatrice, qui gémissait.

— Mais où suis-je ? demandait-elle. Que signifie cette comédie ? Il y a un instant encore, n'étais-je point au bal ?

Il lui fallut un long moment avant de comprendre.

Cependant, elle sortit de l'enfeu au bras de Galois le Noble. Elle était bien changée, et à la voir si maigre et si pâle, la vieille nourrice, qui se tenait sur le seuil, attendant elle ne savait quoi, ne put retenir ses larmes. En l'apercevant, Béatrice lui dit :

— Viens, j'ai grand besoin de ton affection.

— Oh ! oui. Madame, répondit la nourrice, je le savais bien...

— Et j'ai aussi besoin d'une grande amitié, dit Béatrice à Galois le Noble.

— Vous avez la mienne, répondit-il, mais à la condition que vous renonciez à ne voir que vous-même.

Ils se marièrent quelque temps plus tard, et ils vécurent aussi heureux qu'on peut l'être en ce monde, quand on sait s'oublier pour les autres.



Alors qu'il demandait grâce, Galois le Noble, au comble de la surprise, le suivait de près.

Le sonneur d'Albigny



N cette belle journée d'octobre 1793, il y avait, au village d'Albigny, sur la rive droite de la Saône, non loin de Lyon, grand remue-ménage.

C'étaient les vendanges, et hommes et femmes avaient fort à faire à cueillir les raisins dont ils remplissaient des bennes qu'ils portaient ensuite dans d'immenses cuves d'où s'exhalait un âcre parfum. Chose étrange, personne ne riait.

Cependant, les langues allèrent bon train quand le tocsin se mit à sonner.

- On dit que les Muscadins vont passer par ici...
- Qu'est-ce qu'un Muscadin, mon Dieu ?
- Un Muscadin, mon brave homme, est le nom des Lyonnais qui luttent, non pas pour la Royauté, mais pour la République légale, contre les soldats de la Convention.
- Les Muscadins ne sont-ils pas assiégés dans Lyon ?
- On le dit...
- Oui, mais on dit aussi qu'ils ont tenté de s'ouvrir un passage vers le Forez et l'Auvergne, qu'ils ont pris la clef des champs...

— Et ils ont réussi... ?

— Qui vivra verra. En attendant, le tocsin sonne et nous appelle à nous défendre.

Mais au lieu de se rassembler, les vendangeurs continuèrent à cueillir les belles grappes dorées, se contentant de désigner deux enfants pour guetter, sur la hauteur, les Muscadins.

Cependant, quelques paysans prirent encore le temps de vider un verre, avec un voisin de Couzon venu tout exprès leur annoncer que des Muscadins avaient pu traverser Neuville-sur-Saône, en revêtant les casques et les manteaux des soldats de la Convention qu'ils avaient tués. Quand on s'aperçut du stratagème, il était trop tard.

— Il ne sera point aisé de les rattraper, dit l'un.

— Savoir... dit un autre, qui ajouta : parions une bonne bouteille...

— Inutile, dit un vendangeur qui venait juste de se joindre au groupe. Quelqu'un m'a affirmé que les Muscadins redescendent la vallée de la Saône et de l'Azergue et nous les attendons, car ils veulent mettre tout à feu et à sang...

— Diable ! Il s'agit donc bien de nous défendre et nous ne dormirons point cette nuit. C'est sûr.

— Les voilà ! les voilà ! crièrent les deux enfants, à cet instant. Ils viennent...

Tous les vendangeurs coururent alors sur la hauteur d'où ils purent voir, en effet, deux cavaliers qui galopaient dans une pente boisée. D'autres cavaliers, plus loin, les poursuivaient.

Un instant plus tard, les deux fuyards sautaient à bas de leurs chevaux et les abandonnaient. Ils se mirent à marcher très vite à travers les sentiers, les haies, si bien qu'ils étaient tantôt visibles, tantôt invisibles pour ceux qui, du petit mont, les regardaient venir et qui les attendaient de pied ferme, armés de fourches et de bûches.

Dès qu'ils le purent, les paysans encerclèrent les deux Muscadins qui leur dirent :

— Bonnes gens, ayez pitié de nous. Nous sommes des Lyonnais qui avons voulu défendre nos libertés. Sauvez-nous...

Les paysans haussèrent les épaules. Ce n'en étaient pas moins des hommes de bon sens, et certains songèrent qu'après tout, sauver la vie de ces deux hommes aurait été facile si... oui, si les soldats de la Convention ne commençaient pas à dévaler sous leurs yeux ; et puis, il y avait cet homme qui avait assuré que les Muscadins allaient mettre le pays à feu et à sang... Alors, ils firent mine de ne pas comprendre, laissèrent là leurs fourches et leurs bûches, et chacun retourna à son ouvrage, se disant que cela ne regardait que les soldats de la Convention.

Pourtant, l'un des deux Muscadins ne se rebuta point, et, après avoir repris haleine, il se coucha au fond d'une benne.

Quelques vendangeurs s'en aperçurent aussitôt, mais ne dirent mot. Une femme vida sur lui un plein seau de raisins, hélas pas assez pour le couvrir et, pendant qu'elle allait en chercher un autre, arrivèrent les soldats qui lardèrent au cœur, avec la pointe de leur fusil, le malheureux Lyonnais, qui ne poussa pas un cri.

Cela fait, les soldats se mirent en quête de l'autre fuyard.

— Trouvez-le, dirent-ils aux vendangeurs et vous aurez une récompense.

Les vendangeurs hochèrent la tête, pensant tout bas que ce ne devait point être difficile. Bah, qu'importe. En cette époque troublée, il pouvait arriver qu'en fait de récompense, on eût des désagréments de livrer un homme...

L'homme en question était parti comme une flèche à travers champs. Il n'avait pas fait cent pas qu'il se trouva au pied de l'église d'Albigny, dont la cloche ne cessait de tinter. L'idée lui vint alors de monter au clocher : de là-haut, la vue sur les deux rives de la Saône devait être étendue. Un véritable observatoire. Et qui sait, un abri ?

Un instant plus tard, le Lyonnais montait l'escalier aux marches interminables. Quand il arriva au sommet, tout haletant, il vit un jeune homme qui faisait sauter la cloche, en tirant sur la corde comme un forcené. « On ne fait point mal les choses, se dit notre Lyonnais, car c'est bien pour nous rattraper que consigne a été donnée, de village en village, de sonner le tocsin. » Il ne put s'empêcher de sourire dans sa barbe, songeant à ses amis qui s'étaient dispersés et cachés dans les carrières du Mont d'Or.

Soudain, le sonneur tourna la tête.

Le Muscadin et lui se regardèrent quelques secondes en silence.

— Que je ne vous gêne point, fit enfin le Lyonnais. Ne lâchez surtout pas votre corde, car si vous vous arrêtez, je suis perdu.

— On m’a payé pour sonner, répondit le marguillier, qui continua sa tâche.

» Quel bon vent vous amène ? demanda-t-il.

— Je suis un Lyonnais qui cherche refuge...

— Vous avez décampé, je comprends cela. On dit que tout n’est pas rose, à Lyon...

— Les soldats de la Convention me recherchent...

— Un Muscadin, alors ?... Eh bien, c’est pour vous que je me donne tant de mal...

— Merci. Mais je préférerais un autre service...

— Alors, mettons que je ne vous ai pas vu et cachez-vous derrière cette porte. Oh, mais ne perdez point de temps. Qu’attendez-vous donc ?

Et le Lyonnais se hâta, en souriant, de se dissimuler derrière la porte en question, tandis que la cloche poursuivait ses envolées.

Maintenant, il faisait nuit. Le marguillier dirigea son regard vers le Muscadin :

— Savez-vous si l’on sonne encore aux clochers de Neuville et de Couzon ?

— On doit être là-bas moins travailleur que toi, répondit le Muscadin de sa cachette.

— Drôle, dit le marguillier. Alors, je vais me reposer à mon tour.

Il prit une pipe et la bourra.

— Tu es un homme trop précieux pour que je te garde dans mon clocher, dit-il au bout d’un moment.

— Et si je ne veux pas partir ?

— Tu mourras de faim. Ou tu seras repris au cours d’une

perquisition, ce qui ne vaut guère mieux. Et moi, je serai perdu en voulant te sauver.

— Alors, comment me tirer de là ?

Le marguillier se gratta la tête et réfléchit.

— Sais-tu nager ? demanda-t-il.

— Oui, comme tous les gones de Saint-Clair. J'ai traversé le Rhône à la nage plus de cent fois !

— Alors... pique une tête dans la Saône !

— Impossible. Tu n'as pas remarqué mon embonpoint...

— Je ne t'ai pas vu, tu le sais bien, mais ne peux-tu pas te délester de quelque vêtement ?

— Sans doute, mais mes poches sont si pleines que je coulerais encore à pic.

— Pleines de quoi ?

— De louis d'or.

Le marguillier éclata de rire.

— Voilà un genre d'empêchement qui me ferait grand plaisir. Tu n'as qu'un moyen de t'en sortir...

Le Lyonnais sentit son cœur battre à grands coups.

— Lequel ? demanda-t-il.

— Celui que je t'ai déjà proposé. Cette fois, j'ajoute : déleste-toi de tes pièces d'or.

— Me délester ? Où donc ?

— Où tu voudras, parbleu ! Tiens, j'ai une idée : il y a un large trou dans cette poutre, tout contre le mur. On pourrait ensuite clouer une planche dessus, tu saisis ?

Le Lyonnais regarda un moment le sonneur à la clarté d'une chandelle, pour deviner si c'était un honnête homme à qui l'on pouvait se fier. Le choix s'imposait, et il n'était

point facile. Alors, le Muscadin fit confiance à celui qui lui avait déjà tendu la main : il vida ses poches dans le trou désigné.

— Deux mille et quelques pièces d'or, dit-il. J'en garde quelques-unes pour la suite des événements.

— Tu as raison, il ne faut jamais s'embarquer sans biscuits. Demain, je cognerai là-dessus un bon coup de marteau et une planche qui gardera notre secret. Même les rats n'y verront que du bleu. Minute ! j'ai encore une question à te poser : suis-je condamné à garder ce trésor jusqu'au Jugement dernier ? Si je meurs, tant pis pour toi...

Et, tout en parlant, le marguillier tira une large bouffée de tabac.

— Je ne puis te répondre, fit le Lyonnais. À la grâce de Dieu.

— À la grâce de Dieu, répéta en écho le sonneur.

Le Lyonnais se mit alors dans la lumière de la chandelle.

— Regarde-moi bien, dit-il. Sur une période de dix ans, il faudra me reconnaître. Si dans dix ans, je n'ai pas réclamé mes écus, ils seront à toi.

— Ma foi, tope-là. Et maintenant, bonne chance. Voici du pain, du fromage et une petite bouteille de vin du cru. Regarde cette haie qui va jusqu'à la Saône, tu vas la suivre. Heureusement pour toi, la Saône est basse, en ce moment. Quand tu arriveras dans une île, tu tiendras conseil sous un saule. Et une fois assuré d'être seul, tu te jetteras dans le gros bras de la Saône pour arriver en Bresse. Ensuite, la marche te séchera. Demain, tu seras en Dombes. Deux jours encore de marche, et tu atteindras la Suisse. Allons !

que Dieu te garde.

Les deux hommes se serrèrent la main.

Sept années s'écoulèrent.

À cette époque, le calme régnait, et les vendanges, à Albigny, se faisaient dans la joie et les rires. Mais la grosse cloche avait été fondue pour se transformer en canon. Il n'en restait qu'une petite pour les baptêmes, les mariages et les enterrements.

Elle avait carillonné pour le mariage du marguillier, qui continuait à se charger de cette fonction. Parfois, elle lui paraissait un peu monotone. Alors, il rêvait à l'aventure qui lui était arrivée au mois d'octobre 1793, et il se sentait ému, en se demandant ce qu'il était advenu de son Muscadin ; il ne pouvait s'empêcher de le plaindre. Qui sait si la mort n'avait point voulu de lui ? Bientôt, il s'habitua tellement à cette pensée qu'il cessa de s'interroger à ce sujet.

Aussi quelle ne fut pas sa surprise lorsque, venant de sonner l'angélus, il se heurta à un homme aux cheveux blancs, qui portait une valise et qui lui dit :

— Me reconnaissez-vous ?

— Ma foi... excusez-moi, mais je n'ai pas la mémoire des visages.

Le voyageur parut désappointé.

— Ai-je donc tant changé ? dit-il. Voulez-vous que je vous indique une date pour vous rafraîchir la mémoire ? Octobre 1793...

Le marguillier dressa l'oreille.

— Oui et non, fit-il.

Et il songeait : « Si cet homme n'était pas mon

Muscadin ? Il a pu, avant de mourir, laisser échapper son secret et c'est aujourd'hui un autre qui se présente à sa place. »

— Moi, je sais bien qui vous êtes, dit le voyageur.

— Tout le monde, à Albigny, connaît mon nom. Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve que j'ai été un imbécile d'avoir foi en votre parole, répliqua le voyageur d'un ton irrité. Vous m'avez donc volé mon argent ?...

— Quel argent ?

Le voyageur fut alors pris d'un terrible accès de fureur. S'il avait eu un bâton sous la main, nul doute qu'il s'en fut servi contre le marguillier, qui souriait calmement. Quand il put parler, il s'écria :

— Rappelle-toi : le trésor que je t'ai confié, avant de me sauver...

— Si vous m'avez confié un trésor, trouvez-le. Vous devez savoir où il est caché.

Le voyageur alla tout droit à la fameuse poutre, recouverte d'une planche. Il se mit en devoir de la déclouer. Et dès qu'il eut entrouvert le couvercle, il aperçut, dans le creux, de l'or qui brillait. Il y enfonça la main et en retira deux mille et quelques louis d'or.

— Puisque tu es le plus honnête homme qui soit, dit-il alors au marguillier, nous allons partager. Ce serait bien le diable, si, en revanche, la mémoire ne te revenait pas.

Le marguillier se mit à rire et lui expliqua le motif de ses prudentes réponses.

Et ils s'en allèrent tous deux souper, car ils avaient

beaucoup à se dire.

Chose incroyable et bien faite pour étonner les gens d'aujourd'hui : l'histoire est vraie.



Albéric, comte de Mâcon



U'IL faisait froid, cette année-là ! Les loups hurlaient sur les bords de la Saône, et rôdaient jusqu'aux portes de Mâcon, où les habitants se barricadaient chez eux, dès le soir venu. Les oies sauvages s'abattaient sur les troupeaux, et les poissons gelaient dans les étangs couverts de glace. Il avait chu tant de neige que retrouver son chemin se révélait parfois bien difficile.

Or, un jeune ménestrel marchait depuis des heures et avait perdu du temps à se repérer sur la route blanche. Le soir était là. Tout à coup, à main gauche, il aperçut, brillant au clair de lune, la Saône. Il en fut tout ravi.

« Voilà pour m'orienter, songea-t-il. Les villages que je viens de traverser sont habités par les Sarrasins et je n'ai pu m'y arrêter. Des hommes d'armes du comte Girard m'ont repoussé et appelé vagabond. Personne n'a voulu écouter mes ballades ni me donner une place au coin du feu. Et pourtant, il fait terriblement froid et je n'en puis plus de porter ma harpe. » Il enfonça un peu plus sa toque fourrée sur ses oreilles, ses mains dans son pourpoint, et remonta sa harpe sur son dos. Et il continua à marcher le long de la

Saône, essayant de voir s'il ne trouverait pas une maison quelconque, et finit par apercevoir sur une colline, un manoir.

« C'est le château des sires de Gorrevod, se dit-il. Je sais que là, jamais ménestrel ne fut renvoyé. »

Et comme il s'engageait dans le sentier qui conduisait au manoir, il entendit des pas derrière lui. Il se retourna et, au rythme de ces pas, il reconnut des gens d'armes. « Mieux vaut ne pas les croiser, se dit-il, ceux-ci aussi pourraient me prendre pour un vagabond. » Et il fit demi-tour.

Tard, dans la soirée, il arriva sur les bords de la Reyssouze. Par bonheur, il entendit le bruit d'un moulin, et vit, sous le ciel étoilé, un panache de fumée sortir d'une cheminée. Mais pour arriver à cette demeure, un pont était à traverser. À l'entrée, devant une maison forte, un poteau portait un écusson. Au pied du poteau, un chien aboyait, et bientôt un homme apparut.

— Que faites-vous par ici ? demanda-t-il. Si c'est pour traverser le pont et enrichir le trésor des sires de Gorrevod de quelques pièces de monnaie, c'est à moi, le gardien, qu'il faut les donner. Faites vite, car j'ai grande hâte de rentrer.

— Je n'ai pas une obole dans mon escarcelle, répondit le ménestrel.

— Alors, restez de ce côté-ci de la Reyssouze. Il ne valait pas la peine de me faire prendre froid, pour m'annoncer que vous ne vouliez pas traverser.

— Moi aussi je suis transi de froid et je cherche un abri.

— Et vous n'avez rien trouvé ?

— Rien. J'ai pourtant de jolies ballades à réciter, et des

nouvelles intéressantes à colporter.

Le gardien du pont fit un geste de la main qui était un geste d'accueil :

— Allons, entre chez moi, ménestrel... Ce n'est qu'une humble demeure, mais tu y trouveras de la compagnie et tu feras un convive de plus...

Le ménestrel suivit donc le gardien dans une vaste salle où flambait un bon feu. Devant la cheminée, un morceau de venaison cuisait à la broche.

Bientôt, il fut servi sur une table de bois blanc avec du pain bis. Chacun tira son coutelas, détacha un morceau de viande, qu'il piqua de la pointe de son instrument, et le mit sur le pain qui tenait lieu d'assiette. Une cruche de vin circulait de main en main. Le ménestrel but et mangea de fort bon appétit.

Alors, le gardien du pont lui demanda :

— Tu aurais des nouvelles à nous apprendre ?

— Oui, sur le comte Albéric de Mâcon.

— N'a-t-il point disparu ?

— On le dit.

— Par saint Nicolas, mon patron, s'écria l'un des convives, explique-toi, ménestrel, car je sais que le comte Albéric commit plus d'une iniquité et fut en lutte impie contre son évêque.

— Eh bien écoutez...

Et, tandis que les femmes prenaient leur quenouille, que les hommes allongeaient leurs jambes au coin du feu, et que le chat montait sur les genoux de l'un d'eux, il commença...

« Le froid s'annonçait et les dernières feuilles se recroquevillaient sous le gel. On annonçait un hiver rigoureux et s'il y avait, ce jour-là, grand branle-bas à Mâcon, la faute en incombait à cette prédiction. Albéric rassemblait ses soldats, nombreux et vaillants, pendant qu'il en était temps et avant le verglas et la neige. Monté sur son cheval, il les passait en revue, s'inquiétant si flèches et javelots étaient suffisants pour la bataille qu'il s'apprêtait à engager.

Son regard cruel brillait de plaisir.

— Où allons-nous, Messire ? lui demanda l'un de ses officiers.

— Tu le sauras à mon retour, car tu resteras à Mâcon pour garder le château.

— Pensez-vous demeurer longtemps absent pour cueillir cette nouvelle moisson de lauriers ?

— Le temps de rapporter suffisamment d'or pour remplir mes coffres, répondit Albéric, qui ajouta en souriant : nous ramènerons aussi des prisonniers, sans doute...

L'officier d'Albéric était un homme juste et craignant Dieu. Il se tut, sachant que les prisonniers du comte de Mâcon se composaient de femmes et d'enfants, enlevés de force dans des chaumières incendiées. Et il demanda tout bas, au Ciel, un moyen d'épargner tant de victimes.

Mais pour l'heure, le cheval d'Albéric hennissait d'impatience, tout était prêt pour le départ et bientôt retentit un cri :

— À Tournus !

— À Tournus ! répétèrent les compagnons du comte.

Et ils s'élancèrent hardiment, car ils savaient que l'Abbaye de Tournus était riche et puissante. De combien de trésors le pillage allait-il les enrichir ?

Ils suivirent le cours de la Saône sans encombre, mais bientôt, Albéric divisa en deux parties son armée : l'une, la plus nombreuse, se dirigeait vers Tournus, sans s'y arrêter, mais demandant néanmoins aux moines une rançon. Qu'ils la donnent ou qu'ils la refusent, elle devait rentrer à Mâcon, quitte à revenir plus tard à Tournus, avec le fer et le feu. L'autre partie de l'armée, composée d'hommes intrépides et sans pitié, remonterait le cours de la Grône, avec le comte Albéric à sa tête.

Ainsi fut fait. Bientôt, cette riche vallée fut, par ses soins, pillée et saccagée. On calcula qu'en quelques heures, chaque homme d'armes avait mangé et bu comme dix. Jamais les habitants de cette belle contrée ne furent si malheureux. Et tous tentaient de fuir dès qu'ils apercevaient de loin une colonne de poussière et de fumée. Quand arriva le soir, les soudards étaient las de détruire et de brûler et commençaient à trouver que la violence avait un goût amer. Où camperaient-ils pour se reposer ? À Cormartin, répondit Albéric, sur la route de Cluny.

Or, à cette époque, il y avait à la tête de l'Abbaye de Cluny, Pierre, un vieillard que sa douceur et sa vertu avaient fait surnommer le Vénérable.

Pierre était sorti dès le matin de l'Abbaye, monté sur une mule et accompagné de quelques serviteurs. Il allait visiter ses vassaux dans la vallée de la Grône.

Tout à coup, une foule éperdue se précipita vers lui, le

suppliant de la délivrer des hommes d'armes qui ne laissaient sur leur passage que pleurs et misère.

Pierre regarda au loin et sa crainte n'eut d'égale que sa surprise : il avait reconnu le comte de Mâcon et ses soldats qui avançaient.

— Comment est-ce possible que vous, Messire Albéric... ?

Pierre le Vénérable tendait une main bienveillante, mais à peine eut-il prononcé ces mots qu'il fut saisi par deux gens d'armes, lié et garrotté.

— Albéric, dit encore l'Abbé, il est un Dieu, et tu n'auras pas insulté en vain son serviteur.

Le comte de Mâcon haussa les épaules.

— Dieu ! Mais je ne connais personne au-dessus de moi, et tant que je pourrai conduire un coursier et lever la lance, je n'admettrai même pas un rival.

Cependant, les gens continuaient à fuir et à se désoler, et les troupes d'Albéric à les poursuivre et à les rançonner.

Le lendemain, vers le milieu de la journée, elles arrivèrent dans le fond de la vallée et reconnurent, dans ce monde de clochers, de vitraux et de toits brillants, l'Abbaye de Cluny.

Franchissant en deux élans le court trajet qui les en séparait, elles enfoncèrent les portes et se mirent à massacrer les défenseurs. Hélas ! ceux-ci ne purent opposer une sérieuse résistance ; ils avaient à peine pris position, qu'il leur sembla voir Pierre le Vénérable, leur Abbé, au milieu des assaillants. C'était pour les gens d'Albéric une manière de bouclier.

Aussi parvinrent-ils sans grand mal à pénétrer dans le

moustier. Les premiers arrivés de ces soudards le pillèrent et bientôt, il n'y eut plus rien à dévaliser. Ceux qui vinrent ensuite se battirent avec les autres, tandis qu'Albéric, monté sur son cheval, suivi de quelques compagnons, entra dans l'église. Il s'était réservé les trésors envoyés depuis deux siècles par tous les rois de la chrétienté.

Aussitôt qu'il fut dans la grande nef, il cria :

— De l'avoine pour mon cheval, sur le maître-autel !

On n'eut pas plus tôt exécuté son ordre, que de la voûte partit un grand éclat de rire.

— Qu'est-ce cela ? dit le comte stupéfait. Qui ose... ?

Il ne voulut point se livrer à un long examen, car il avait trop d'orgueil pour montrer son inquiétude.

— C'est l'écho, dit-il simplement.

Mais son cheval refusa obstinément d'avancer. Il fallut qu'Albéric se résignât à descendre de sa monture pour s'emparer des vases et des ornements sacrés.

Malgré ce fabuleux butin, la surprise mêlée d'angoisse du comte de Mâcon demeurait grande.

« Ce n'est pas assez, se disait-il, d'un rire singulier et insultant, il faut encore que mon cheval s'en mêle. Tout cela me paraît de mauvais augure et n'annonce rien de bon. Mais je ne vais pas me laisser faire. »

— Retournons à Mâcon, commanda-t-il.

Une minute après, les trompettes donnaient le signal du départ.

Bien qu'il fut grand nuit, des gens de ses troupes vinrent avertir Albéric que le sire de Brandon rassemblait ses vassaux. Privé d'une partie de son armée, le comte de

Mâcon ne pouvait compromettre ses avantages dans un combat incertain. Moment critique, mais il ne perdit pas la tête.

— Changeons de route, dit-il.

La nuit était si noire qu'on n'y voyait goutte et on n'entendait que le pas des chevaux et des hommes, la fatigue se révélant trop grande pour qu'ils eussent envie de crier ou de chanter. Ils avançaient donc assez lentement quand tout à coup, la lune se montra, découvrant un joli castel.

— Tiens, dit Albéric, n'est-ce point le castel du sire de Berzé ? Je ne suis point fâché de la rencontre, le sire est en voyage et nous allons profiter de son absence pour nous reposer chez lui.

Sitôt dit, sitôt fait. Le castel, sans défense, tomba entre ses mains comme un château de cartes.

Le jour paraissait à peine, quand Albéric et ses troupes reprenaient la route de Mâcon. Mais avec eux était la châtelaine de Berzé, emmenée de force par Albéric dont le regard impérieux avait brûlé de convoitise pour cette jeune femme au teint de pêche et aux yeux couleur de violettes. « Voilà mon affaire, s'était-il dit : Sybille, la plus jolie châtelaine de la région. Et qui osera dire après que la chance ne me favorise pas ? »

Le comte de Mâcon recommença à se croire invulnérable et à se sentir parfaitement heureux.

Quelques jours plus tard, Albéric réunit tous ses amis dans un grand festin pour célébrer sa victoire. À ses côtés se tenaient Pierre, abbé de Cluny, plus pâle que la mort, et

Sybille de Berzé, dont les yeux rougis disaient les pleurs.

Alors que tous les convives – sauf les deux prisonniers – se réjouissaient et faisaient grandement honneur au repas, le comte de Mâcon leva son verre rempli d'un vieux Beaujolais et, se tournant vers Sybille :

— C'est à vous que je bois, Madame !

À cet instant, un bruit étrange retentit dans l'escalier.

— Qui vient ? dit le comte. Il me semble que pas un de mes convives ne manque.

— C'est que tu as oublié de m'inviter, dit alors un homme de haute taille, tout de noir vêtu, et qui, malgré l'opposition des valets, se présentait dans la salle du festin, monté sur son cheval.

Le comte de Mâcon et l'inconnu se regardèrent quelques instants en silence.

— Que veux-tu ? dit enfin Albéric qui s'était levé, très pâle.

Tous les chevaliers avaient porté la main à leur épée. Mais l'inconnu les écarta d'un geste souverain :

— Place, dit-il d'une voix sombre.

Et il s'avança à pas lents vers Albéric qui le fixait, glacé d'effroi.

D'une main pesante, il lui étreignit l'épaule et de l'autre, il lui fit signe de le suivre. C'était un ordre auquel il était impossible de résister.

Le comte obéit en tremblant, descendit l'escalier, et s'avança au milieu de la cour où se trouvait un destrier noir en tout semblable à celui que montait le mystérieux messenger. Albéric dut mettre le pied à l'étrier, enfourcher la

selle et son compagnon, ramassant les rênes, l'enleva dans les airs à la vue de ses vassaux, impuissants à lui venir en aide.

Le riche, le terrible, l'invulnérable comte de Mâcon disparut ainsi et ses cris répétés : « Sauvez-moi ! sauvez-moi ! » retentissaient encore alors qu'on ne l'apercevait déjà plus.

Quand le jour se leva, la neige recouvrait la ville et le froid était intense. On trouva l'abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, en prière et Sybille de Berzé évanouie. »

Le ménestrel se tut et, dans le silence qui suivit, retentirent les craquements du feu qui s'éteignait dans la cheminée.

Les invités et les amis du gardien du pont pensèrent tout bas que le mystérieux messenger n'était autre que la mort. Mais ils ne le dirent pas, car les gens d'alors étaient comme ceux d'aujourd'hui : ils préféraient à la réalité, les histoires.



La Tour de la Belle Allemande



U temps jadis, il y avait un banquier allemand qui, séduit par les deux fleuves et les deux collines de Lyon, y habitait. Comme tous les banquiers qui se respectent, il était fort riche et – chose plus rare – avait une fille très belle, bien portante et intelligente, à qui il ne manquait qu'un mari.

Vous pensez bien que son père, qui faisait tout ce qu'elle désirait, lui en avait déjà présenté plusieurs. Mais Jeanne – ainsi se nommait cette jeune fille – rêvait d'un garçon de son âge, jeune et beau.

Or, tous les prétendants amenés par son père la fatiguaient par leur insignifiance et la rendaient triste par leur âge avancé. Il semblait que seul l'étalage de leur richesse eût pour eux quelque intérêt. Hélas ! Jeanne ne pouvait guère espérer que son père comprendrait ses sentiments. D'autant qu'elle venait de rencontrer, à un bal, un garçon très brun, aux magnifiques yeux noirs, et elle décida incontinent qu'elle passerait sa vie avec lui. Celui-ci manifesta à son égard des dispositions tout aussi avenantes et ils se dirent que lorsqu'ils seraient mariés, le bonheur

n'aurait point de secret pour eux.

Mais le père de Jeanne fut d'un avis radicalement opposé. Il fallait s'y attendre, car il avait découvert que le garçon n'offrait pour tout bien que sa jeunesse et pour avenir qu'une situation de petit employé dans une maison de soieries. Il se refusait donc à voir en lui un futur gendre et enjoignit à sa fille de ne plus le rencontrer désormais.

Deux jours durant, la figure gonflée par les larmes, Jeanne se promena dans l'appartement de la rue Saint-Georges, espérant vaincre la sévérité de son père. Par malheur, l'obstination de l'une semblait renforcer l'obstination de l'autre.

« Mais que faire ? » se disait Jeanne qui voyait que prières, instances et chagrin, tout était inutile.

Quand, un beau matin, elle entendit des cailloux projetés contre sa fenêtre, elle l'ouvrit et plouf, le garçon entra dans la pièce et atterrit aux pieds de Jeanne.

— Voilà Jean, dit-il.

— Jeanne t'attendait, répondit-elle dans un éclat de rire.

Quand ils furent remis l'un de son effronterie, l'autre de sa surprise, ils recommencèrent à faire des projets d'avenir, jusqu'au moment où le banquier, entendant du bruit dans la chambre de sa fille, s'avisa d'y entrer.

Heureusement, Jeanne, qui avait l'ouïe très fine, eut le temps de cacher Jean dans une vieille pendule à balancier, puis elle ouvrit la porte. Son père, ne voyant qui que ce fut avec elle, murmura quelque chose, semblant assez embarrassé.

— Il ne faut pas parler toute seule, dit-il enfin, c'est

ridicule...

— Pourquoi ? fit doucement Jeanne qui riait sous cape.

— Pourquoi ? répéta-t-il aussitôt d'un ton belliqueux. C'est moi qui te demande pourquoi cette pendule s'est soudain arrêtée ; la chose me paraît difficile à expliquer, car je l'ai remontée ce matin même et...

Et il y alla voir.

Ce qu'il découvrit le laissa d'abord muet de rage, puis il déclara d'une voix tremblante :

— Tant pis pour vous. Monsieur ! Mais je vous prends en flagrant délit et j'agirai en conséquence.

Jean rassembla prestement les talons, salua bien bas et, respirant profondément, il en profita pour faire une demande en mariage en bonne et due forme, ce qui eut pour résultat d'attiser encore la colère du banquier.

Je ne sais comment tout se serait terminé, si Jeanne n'avait ouvert brusquement la fenêtre. Son père baissa alors la voix, craignant par-dessus tout le scandale, et Jean en profita pour reprendre le chemin d'où il était venu.

Mais le lendemain, le banquier trouvait le moyen de le faire interner au château fort de Pierre-Scize.

Quant à Jeanne, il l'emmena dans une maison de campagne, sur les bords de la Saône, et l'y enferma, en lui disant qu'elle ne retrouverait sa liberté qu'en cédant à sa volonté et en épousant celui qu'il lui avait choisi.

« Comment sortir de cette prison ? » se disait la jeune fille, éplorée et pleine d'une farouche détermination. Tandis qu'elle essayait de résoudre ce problème, elle découvrait que cette maison était en réalité une haute tour,

non loin de l'île Barbe, formée par un rocher escarpé. Des gardiens veillaient sur elle, avec la sollicitude de saint-bernard, et elle ne pouvait rien faire sans qu'ils fussent au courant.

Elle commençait à désespérer quand, par un après-midi très chaud, dissimulée derrière un buisson, elle vit une petite vieille qui ressemblait à la fée Carabosse. Peut-être était-ce elle ?... Comme la petite vieille l'observait, marchant sur la pointe des pieds, Jeanne s'approcha. La vieille lui remit un papier plié en quatre, et disparut comme elle était venue.

Ce papier était une lettre de Jean qui lui disait d'avoir confiance. Des jours meilleurs viendraient bientôt.

Jeanne répondit en déposant sa missive sous le buisson, qui ne tarda pas à devenir une véritable boîte aux lettres. Ce fut ainsi que la jeune fille apprit le projet de Jean de s'évader du château de Pierre-Scize, en se précipitant du haut du rocher dans la Saône.

Le jour dit, elle monta au sommet de la tour, d'où elle pouvait voir d'un côté le Beaujolais et ses vignobles, et de l'autre des villas et leurs jardins. La Saône serpentait à ses pieds.

Et soudain, alors que le doux murmure des grillons montait dans l'air chaud, une série d'explosions ébranlèrent la tour, des coups de fusil qui firent aboyer les chiens.

Jeanne, courageusement, demeura à son poste d'observation, songeant à Jean, l'encourageant du geste et de la voix à traverser le fleuve et à venir la rejoindre, bien qu'elle ne le vit pas.

Inquiète et tremblante dans le silence soudain, elle allait d'un côté et de l'autre, se demandant si les coups de fusil n'avaient point tué Jean.

Puis elle s'avisa qu'il valait mieux rentrer et, parvenue au bas de la tour, elle courut au buisson et trouva la petite vieille...

Qu'arriva-t-il ensuite ? Nul ne le sut jamais. Jeanne disparut ainsi que Jean. Et le banquier mourut de chagrin sans pouvoir éclaircir le mystère.

Pour rappeler ce souvenir, seule demeura la tour que les gens de Lyon et des environs nommèrent désormais : « la Tour de la Belle Allemande ».

1 En Bresse, on nomme *esbaude* des airs de musique d'un caractère gai qui se jouent sur la musette ou sur la vielle dans toutes les circonstances heureuses de la vie des champs, et surtout à la tête de joyeux cortèges. On donne aussi le nom *d'ébaude* aux chansons que les amoureux chantent la nuit devant la porte de leur belle.

Table des Matières

LÉGENDE DE LA BRESSE	4
Bigorne	4
La vouivre de Jasseron	12
Le voyage	17
Moitié-Poulet	33
Le fromage fort	40
Qui trop se prise, mal lui advient	47
Accordez-vous, les loups s'accordent bien en mangeant de la tarte	60
Fortune. Infortune. Fort. Une	65
L'arbre enchanté	72
Le messier	79
Le petit François	93
LÉGENDES DU BUGEY	98
À malin, malin et demi	98
Le lac de Pluvis et la grotte de la Bonne-Femme	108
La fée de l'Albarine	113
Marcus ou la légende de Domitien	127
Le Servan	136
Le roi Hérode	142
Les trois demoiselles d'Olyferne	149
Le pont de la Dangereuse	157
La chasse à l'ours	164

Les cloches du lac de Bar	170
Le cœur du soldat	179
LÉGENDES DU LYONNAIS	188
Le vieux pont de la Saône	188
Lugdunum	198
La légende de la Sidoine	201
Le jongleur du Beaujolais	210
La Dame de Rotival	219
Le sonneur d'Albigny	229
Albéric, comte de Mâcon	239
La Tour de la Belle Allemande	250